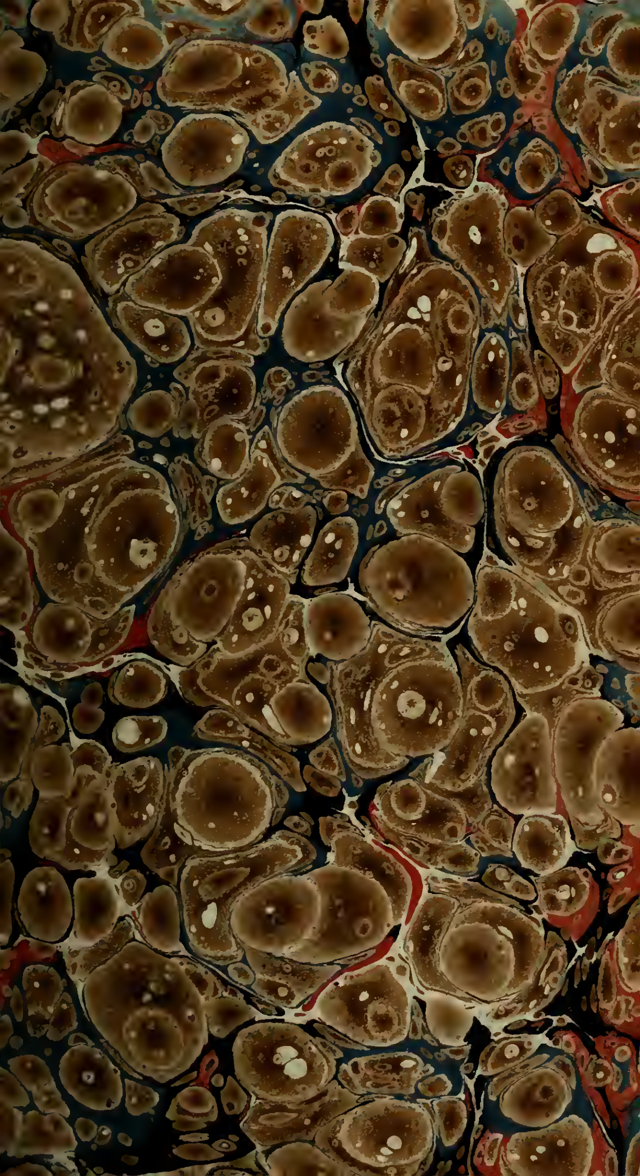

U d'/of OTTAWA
39003002137205



TABLEAUX

DE SOCIÉTÉ.

TOME I.

ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

71 vol. in-12, avec figures.

Observateur (l') ou M. Martin, 2 vol.
Nous le sommes tous, ou l'Egoïsme, 2 vol.
Officieux (l') 2 vol.
Garçon sans Souci (le) 2 vol.
Adelaïde de Méran, 4 vol.
Angélique et Jeanneton, 2 vol.
Barons de Felsheim (les) 4 vol.
Cent vingt jours (les) 4 vol. in-12, contenant quatre Nouvelles, qui se vendent séparément: Théodore, M. de Kinglin, Métusko, Adèle et d'Abligny.
Citateur (le) 2 vol.
Enfant du Carnaval (l') 3 vol.
Famille Luceval (la) 4 vol.
Folie Espagnole (la) 4 vol.
Jérôme, 4 vol.
L'Homme à projets, 4 vol.
Mélanges littéraires et critiques, 2 vol.
Mon Oncle Thomas, 4 vol.
Monsieur Botte, 4 vol.
Monsieur de Roberville, 4 vol.
Tableaux de Société, 4 vol. portrait.
Théâtre et Poésies, 6 vol.
Une Macédoine, 4 vol.

A Pontoise, de l'imprimerie de DUFEY.

TABLEAUX

DE SOCIÉTÉ,

OU

FANCHETTE ET HONORINE;

PAR PIGAULT-LEBRUN.

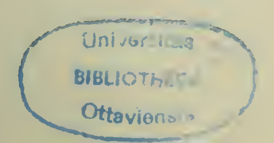
TOME I.

Oh! les passions! les passions!

A PARIS,

Chez J.-N. BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n° 51.

1821.



TABLEAUX

DE

SOCIÉTÉ,

OU

FANCHETTE ET HONORINE.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

Il a écrit ses mémoires, peut-être pour conserver des souvenirs, toujours attachans, peut-être aussi par un pur mouvement d'amour-propre : on n'est pas fâché d'apprendre au public qu'on a été l'objet des affections constantes

de deux femmes, jeunes, bonnes, belles, et en même temps très-jolies. Le portrait est vrai, parfaitement vrai, à l'égard de madame de Mirville......... Je suis tentée de croire, je l'avoue, que le mien n'est pas très-flatté.

Et moi aussi, je vais écrire mes mémoires. Je ne pense pas à consacrer mes souvenirs; ils sont inaltérables, je les porte avec moi. Une force expansive, dont je ne suis pas maîtresse, semble répandre autour de moi la joie et le bonheur. Mon dessein n'est pas non plus de sacrifier à ma vanité : j'ai un but plus louable.

Avant d'apprendre à penser, à écrire, j'ai senti la nécessité d'observer. Reléguée d'abord dans un cercle obscur, j'ai vu les hommes à-peu-près tels qu'ils sont : je ne paraissais pas digne qu'on prît un masque pour moi. Élevée peu à peu par l'amour, je me suis trouvée en relation avec des hommes

d'un rang distingué. J'ai cessé de les voir ce qu'ils sont; je les ai vus ce qu'ils veulent paraître.

Je ne crois pas, cependant, qu'il soit impossible de les dépouiller du prisme brillant qui les environne, et de retrouver la nature sous l'enveloppe où on s'efforce de la cacher. Cette connaissance de l'homme conduit à expliquer, amener, prévenir, ou détourner mille particularités en apparence insignifiantes, et qui sont cependant les causes premières d'événemens sérieux, qui influent essentiellement sur notre destinée.

L'étude que je vais faire ne peut être l'objet d'un travail sérieux. C'est en folâtrant qu'on provoque la confiance; c'est par une contradiction modérée, et toujours aimable, qu'on arrache *un trait de nature*. On n'a pas eu l'air de le saisir : le soir, on l'inscrit sur ses tablettes.

Peut-être le relevé de ces tablettes n'offrira-t-il qu'une bigarrure sans agrémens. Pourquoi écrire, me demanderez-vous, si vous vous défiez à ce point de vous-même?

J'ai une fille. Il y aura une époque où l'expérience de sa mère lui sera utile, et si elle parvient à dire avec certitude : Cet homme rit, et n'est pas gai; cet autre me flatte, il n'est pas vrai, je n'aurai pas perdu mon temps.

Peut-être encore Honorine ne lira-t-elle ceci que lorsque le sort de toute sa vie sera décidé. Cet ouvrage offrira très-probablement des détails et des scènes que l'innocence ne doit voir qu'avec un voile sur les yeux. Cette opinion est assez généralement adoptée. Je ne sais si, pour cela, elle est la meilleure : il est difficile d'échapper à un danger qu'on ne connaît pas; la surveillance la plus active d'une mère ne s'étend pas à tous les instans, et il

ne faut qu'une minute..... j'en sais quelque chose.

Au reste, je me conduirai selon les circonstances, et s'il s'en présente une qui exige que la vérité paraisse nue, Honorine la verra.

CHAPITRE II.

J'entre en matière.

Nous avons été reçus dans cette ville, comme le sont partout les gens en place. Félicitations prématurées des autorités civiles, qui quelquefois, trois mois après, maudissent l'homme qu'elles ont sottement adulé; visites de Francheville à toutes les personnes un peu marquantes; visites de madame à toutes les femmes d'un certain rang; ensuite, pendant huit jours, l'hôtel de la préfecture a ressemblé à une église fréquentée, d'où les uns sortent pendant que d'autres entrent. On nous annonçait des gens dont nous ne savions pas même les noms, et que les noms de ceux qui leur succédaient nous faisaient aussitôt oublier.

Des assurances de respect, ou d'atta-

chement, selon l'importance des personnages, commençaient l'entrevue. Venaient ensuite la pluie et le beau temps, le chaud et le froid. Quelques complimens à Honorine, qui n'y entend rien du tout, et qui par cela même s'adressaient au papa et à la maman; enfin la promptitude avec laquelle on s'échappait, lorsqu'on annonçait deux ou trois acteurs nouveaux, prouvait la vérité de ce qu'a écrit Francheville : Les visites sont toujours du temps perdu, et souvent ennui ou dégoût pour ceux qui les font et les reçoivent.

A ce premier et insignifiant brouhaha, avaient succédé des démarches plus directes, commandées par l'intérêt, ou une affection naissante. Un préfet peut faire beaucoup de bien, et tant de gens ont besoin qu'on leur en fasse! un préfet à la fleur de l'âge, très-bel homme, dont la noblesse extérieure est tempérée par une amabilité rare; un homme in-

vesti d'une grande portion d'autorité, et qui veut bien être l'égal de tous ceux qui ont avec lui quelques rapports d'esprit, de goût, de caractère, doit nécessairement être recherché.

Une femme très-jeune, jolie, très-jolie même, dit-on, bonne par caractère, gaie par penchant, simple parce qu'elle n'oublie pas son origine, trouve facilement des amis. Mais cette femme, qui paraît n'avoir aucune prétention, a celle de connaître avant de juger, et de juger avant de s'attacher.

Francheville et moi n'avons pas une pensée qu'elle ne devienne aussitôt commune à tous deux. Nous avons résolu de ne former d'abord que de ces liaisons superficielles, qu'on peut rompre sans blesser les personnes dont on s'éloigne. Nous fixerons aisément celles qui nous paraîtront pouvoir ajouter aux agrémens de notre vie, et en trouver elles-mêmes auprès de nous.

Il y a du caquetage ici comme ailleurs. J'ai su que plusieurs dames ont fait circuler sur mon compte des historiettes qui ne sont pas flatteuses, et qui n'en sont pas moins vraies. Pourquoi les femmes en général poursuivent-elles sans relâche celle dont les aventures ont fait quelqu'éclat? Faibles, ou prêtes à le devenir, selon qu'elles sont plus ou moins sensibles, elles croient peut-être détourner d'elles l'attention, en la fixant sur une autre, et elles ne sentent pas que commencer par faire des victimes, c'est renoncer pour soi-même à l'indulgence, et même à la pitié. Quoi qu'il en soit, j'ai prouvé à celles-ci que la faiblesse est un vice, quand elle change d'objet; un mal irréparable pour celle qui est abandonnée; une qualité dans celle qu'un amant estimable a jugée digne d'être son épouse, et qui justifie son élévation par sa conduite. C'est du moins ainsi qu'on a parlé

de la mienne à la suite d'une fête brillante, dont on a trouvé que j'ai fait les honneurs avec une aisance, un bon ton, une grâce remarquables, et pendant laquelle j'ai comblé d'attentions et de prévenances les femmes même dont j'avais à me plaindre. Il est, dit-on, des gens qui trouvent du plaisir à écraser leurs ennemis. Je préfère ramener les miens, et me les attacher.

Francheville s'était dépouillé de l'éclat de sa dignité. Il m'avait promis d'être charmant; il l'a été au-delà de toute expression. Il ne disait pas quatre mots à une femme, sans amener le sourire sur ses lèvres; la physionomie de l'homme auquel il adressait la parole, prenait aussitôt une teinte d'intérêt et de bienveillance qui se rapportait à Francheville, et non au préfet. J'étais fière de mon époux. Animée par son exemple, je désirais plaire aussi, et je plus.

Jamais on n'eut autant d'esprit dans cette ville, parce que personne ne chercha à en montrer. Une gaîté douce, une liberté décente, amènent toujours des idées agréables, qui plaisent généralement, et qui font naître la saillie. L'ame jouit et semble s'agrandir pendant une conversation animée, fine et délicate. Le trait malin, au contraire, fatigue jusqu'à la causticité qui le lance, et blesse toujours quelqu'un plus ou moins. Le calembourg est une sottise; les petits jeux, une niaiserie; les cartes, la ressource de la nullité. Vivons avec des gens qui puissent se passer de cartes et de calembourgs, ou qui du moins les prennent pour ce qu'ils valent.

J'ai réfléchi pendant plusieurs jours aux résultats de cette fête, et je suis forcée d'avouer que la réparation authentique, mais tardive, que j'ai reçue de ces dames, a quelque chose d'humiliant. Ce retour peut être l'effet de la

complaisance, autant que de la conviction : je crois peu à la sincérité des gens qui passent rapidement d'un extrême à un autre, et il me semble que l'unique moyen d'être toujours bien avec soi-même, et quelquefois avec les autres, c'est de n'avoir rien à se reprocher.

Nous commençons à vivre un peu pour nous. Nous avons repris nos habitudes; on y revient avec empressement, quand habitude et bonheur signifient la même chose. Le cabinet de Francheville a une porte de dégagement qui communique chez moi. Plein de facilité, il termine en deux heures ce qui coûterait à un autre une journée de travail. Il s'échappe quand il est seul. Les affaires prêtent un nouveau charme à l'amour; l'amour s'appuie sur la tendresse paternelle ; il en devient plus fort. Sommes-nous seuls? Francheville retrouve sa maîtresse. Honorine est-elle

avec nous? il me rend un culte moins vif, mais plus solennel. Je m'aperçois alors qu'une jeune et bonne mère est quelque chose de plus qu'une femme, et j'aime à retrouver en considération ce que je perds en jouissance.

Les bureaux de la préfecture sont nombreux, et vous sentez que je suis l'objet des hommages de ces messieurs. Ils se sont promptement aperçus que le moyen le plus sûr de plaire à monsieur, est d'être bien dans l'esprit de madame, et il n'en est aucun qui ne fasse ce qu'il faut pour cela, et peut-être sans efforts. Cependant je me suis aperçue qu'à la longue l'encens devient fatigant. J'ai réglé les jours où je consens qu'on m'amuse ou qu'on m'ennuie. Le secrétaire général est le seul à qui l'importance de ses fonctions donne le droit d'être importun; mais j'ai, moi, celui d'être indisposée, et j'en use lorsque je veux jouir de moi-même, et

lorsque Francheville est en tête à tête avec moi.

A propos de ce secrétaire général, c'est un homme de l'embonpoint de du Reynel, gourmand comme lui, beaucoup moins simple, cherchant l'occasion de jouer l'important, se plaisant à dominer, faisant sans cesse sentir sa supériorité à ceux qui sont sous lui, ayant dans ses moyens une confiance qui va jusqu'à l'audace, et ne concevant pas que Francheville, au bout d'un mois, en sache tout autant que lui. Le fat!

Nous avons ici un mauvais spectacle, que la privation fait trouver excellent. La première fois que j'y ai été, mes yeux et mes oreilles ont horriblement souffert. Mais je commence à concevoir qu'on peut se faire à la gaucherie, aux contre-sens et aux tons faux, comme un moine du Clos-Vougeot se serait fait au vin de Surène, s'il eût été forcé d'opter entre cette boisson et de l'eau.

Il y a ici, comme partout, des habitués et des protecteurs de théâtre. Quand ils ont adopté tel acteur, ou telle actrice, il faut bien se garder d'en médire devant eux, à peine de passer pour un être sans discernement. Ils le disent, ils le répètent, ils le font enfin croire aux bonnes gens, à-peu-près comme on leur a persuadé que Voltaire est un sot.

Nous avons aussi trois ou quatre poëtes qui commencent par déchirer Racine et Gresset, pour préparer l'assemblée à entendre leurs petits vers et à les applaudir. Ces messieurs sont parfaitement bien avec nos dames, et la raison en est simple : leurs ouvrages leur sont alternativement adressés, et contiennent leur éloge.

En qualité de jolie femme, et de femme importante, j'ai été à mon tour l'objet des veilles de ces messieurs : j'ai reçu dans un seul jour un madrigal, une

ode et une idylle. Je me connais très-peu en vers; mais je suis fondée à croire ceux-ci mauvais, parce qu'ils m'ont ennuyée, bien que les Pindares provençaux aient fait de moi une Hébé et une dixième Muse : comparaisons exagérées, usées, dont j'ai beaucoup ri avec Francheville. Cependant, comme il ne faut se brouiller avec personne, et que l'amour-propre est la passion dominante des auteurs, je me suis décidée à lire ces vers dans un cercle brillant. On les a loués à l'excès, les femmes par reconnaissance, les hommes pour ne pas déplaire aux protectrices des talens.

Un de ces messieurs m'a appris aujourd'hui que le *Tartufe* est une comédie de mauvais goût, et la *Métromanie* une hyperbole. Je ne sais trop ce qu'il entend par une hyperbole; mais je prévois que nous sommes menacés d'une pièce qu'il faudra voir jouer et applaudir.

Nous commençons à fixer notre choix,

à attirer le petit nombre de personnes que nous voulons admettre dans notre intimité. Il ne faut que du bruit à beaucoup de gens : il nous faut, à nous, une conversation douce, aimable, instructive, qui délasse Francheville des affaires, et qui le ramène, par une pente insensible, à sa fille et à l'amour.

Le premier sur qui j'ai jeté les yeux, est un contre-amiral qui a laissé une main dans la mer du sud, et qui n'est pas très-adroit de l'autre; qui a une joue horriblement balafrée; l'articulation d'un genou un peu gênée, mais qui par cela même inspire de l'intérêt. Il joint à beaucoup de gaîté des connaissances étendues. Il n'affecte rien, on aime à l'entendre, et on finit toujours par avoir appris quelque chose auprès de lui.

Il a épousé à quarante-cinq ans une jeune personne qui n'en avait que seize. Mademoiselle Lusson ne connaissait le

monde que par les romans. Lorsqu'elle sut qu'on la destinait à M. Ducayla, elle jeta les hauts cris, et conçut de lui une aversion telle qu'elle ne put la lui cacher. M. Ducayla eut le courage ou la témérité de passer là-dessus. En revenant de l'église, il lui adressa ces paroles remarquables :

« Madame, je sais que l'amour ne se » commande point, et je ne suis pas of» fensé de l'éloignement que vous avez » pour moi. Voilà la première fois que » je vous en parle, ce sera la dernière.

» En rejetant ma main, vous aviez de» mandé pour unique grâce à vos pa» rens de rester demoiselle. Je vous offre » ce qu'ils vous ont refusé.

» Vous suivrez tous vos goûts, parce » que je suis certain que vous n'en au» rez que d'honnêtes. Vous ne me ren» drez aucun compte de vos actions, » parce que vous n'en ferez que d'esti-

» mables. Je ne bornerai point votre dé-
» pense, parce que vous la réglerez sur
» mes revenus.

» Mes soins, mes prévenances, mes
» égards mériteront votre amitié, et vous
» me l'accorderez. Vous verrez en moi
» un père tendre, uniquement occupé
» de votre bonheur présent et futur. Et
» si enfin vous n'avez pas connu les plai-
» sirs d'un mariage assorti, vous n'en
» aurez point éprouvé les tiédeurs, les
» tracasseries, les dégoûts, que le temps
» amène presque toujours.

» Ce langage vous étonne, madame,
» et vous ne pénétrez pas le motif qui
» m'a déterminé à vous épouser. Le voici :
» la fortune vous a maltraitée, et j'ai
» voulu réparer ses torts d'une manière
» qui ne blessât pas votre délicatesse ».

La jeune femme lui répondit en l'embrassant, et, de toutes les façons de répondre à un tel homme, celle-là était la meilleure. Elle étudia les goûts de

M. Ducayla, pour y conformer les siens elle ne lui rendit pas compte de ses actions, mais elle s'observa jusque dans ses moindres démarches; elle devint économe par la crainte de gêner son mari, et elle mérita ses attentions par celles qu'elle eut pour lui. Jusqu'alors elle n'avait cédé qu'à la reconnaissance.

La conduite de M. Ducayla se soutint sans altération, et à la fin du premier mois, la jeune femme avait oublié son âge et sa laideur. A la fin du second, elle éprouva que l'amour n'est pas toujours l'effet des agrémens extérieurs. Elle passa un soir dans l'appartement de M. Ducayla, et elle lui dit : Soyez mon époux.

Cette femme est digne de toute mon amitié, et son mari m'a remerciée de la préférence que je lui donne. Il est bien bon. C'est à moi d'être sensible à l'estime, qui, seule, a pu le déterminer à me confier ce qu'il a de plus cher.

Montbrun, négociant riche, probe et sans vices, chose assez rare, et que par cela même on ne peut trop rechercher; sa femme, bonne et sans prétention; leur fille, étourdie, légère, mais modeste, et par conséquent toujours soumise aux convenances; deux conseillers de préfecture, aimables et instruits, sont les personnes à qui l'hôtel est toujours ouvert, qui y viennent tous les jours, et qui ne nous quittent jamais sans nous faire désirer le lendemain.

Nous connaissons encore dans la ville cinquante à soixante personnes, que nous voyons le moins que nous pouvons. Ici, comme ailleurs, ces connaissances-là s'appellent des amis, parce que maintenant on exagère tout. C'est ainsi qu'un homme passable est charmant, et qu'on adore les femmes, depuis qu'on ne sait plus les aimer.

CHAPITRE III.

D'anciens amis vont reparaître.

J'ai fini le chapitre précédent par une espèce de blasphème. Ducayla n'adore pas sa femme; je ne sais pas même s'il lui a dit qu'il l'aime : il fait mieux, il le lui prouve. Et Francheville? il m'adore, il le dit, il n'est pas exagéré. Il ne vit, il ne respire que pour moi; il n'est heureux qu'auprès de moi. J'ai, dit-il, un talisman à la puissance duquel il ne peut se soustraire. Mon secret est bien simple.

J'unis au cœur le plus sensible les sens les plus irritables. Un mot, un signe, un regard de Francheville me mettent hors de moi. Je ne sais comment je le regarde alors; mais il s'élance, mes bras s'ouvrent..........

Ce n'est pas ainsi, je le crois, qu'on parvient à fixer un homme. Tout s'use, jusqu'au bonheur; et celui qui naît d'une seule illusion doit s'user plus promptement qu'un autre.

Je suis jolie; mais Francheville me sait par cœur. Mon secret consiste à lui paraître toujours nouvelle, et surtout à lui présenter le soir la tournure de celle qui a fixé son attention pendant la journée. Des idées nouvelles amènent nécessairement les sensations qui en dérivent; la physionomie les exprime, et la jolie femme qui rit, n'est pas celle qui soupire. Les traits sont les mêmes, et cependant tout est changé.

Ainsi, tantôt d'une gaîté folâtre, et tantôt sentimentale; empruntant aujourd'hui le langage de la raison; extravagant demain presque jusqu'au ridicule; provoquant quelquefois la volupté; quelquefois aussi m'échappant des bras qui croient m'enlacer, et dans

lesquels je brûle de tomber; fuyant de l'appartement pour y rentrer par une autre porte; attirant par des mines piquantes; éloignant par un air railleur; cédant enfin, après m'être montrée sous mille formes; variant le plaisir comme ma physionomie et ma manière d'être, je semble me multiplier. Quelquefois il reconnaît les originaux que je copie. C'est madame une telle! s'écrie-t-il, que tu pares de tes grâces, que tu animes de ton cœur.

La tâche que je me suis imposée doit paraître pénible à une femme froide. Elle ne me coûte rien à remplir, parce que la sécurité et les jouissances de l'amour sont le prix de cette espèce de travail; parce que le cœur de Francheville est pour moi d'un prix inestimable, et que si je le perdais, je donnerais, pour le reconquérir, toute ma vie, moins une heure. Je me réserverais celle-là pour jouir de son retour.

Je

Je lui ai persuadé d'acheter une maison de campagne à une lieue de la ville. La santé d'Honorine a été mon prétexte. Fille de la jeunesse et de la force, Honorine n'a pas besoin de l'air des champs; mais j'ai besoin, moi, de ménager des intervalles et des repos au bonheur. Je pars sans prévenir Francheville; je reviens au moment où il y pense le moins. Je le trouve, je l'embrasse au milieu du cercle le plus nombreux. On sourit, mais il m'aime : je sens qu'il me presse plus tendrement sur son cœur. Je sors, comme je suis entrée, sans motifs, sans explications, sans excuses. Je remonte dans ma voiture; une demi-heure après, je suis dans mon petit bois. Honorine saute, court, jase. Je saute, je cours, je déraisonne avec elle. Nos mots sont sans suite, et même sans liaison; n'importe, nous nous entendons à merveille. J'ai appris sa langue en la tenant

à mon sein. Je n'ai pas connu l'humiliation de demander à une nourrice : Que veut-elle dire ?

Souvent Francheville vient nous surprendre au milieu de nos jeux. Est-il gai, je vole au-devant de lui. Est-il sérieux, je mets sa fille dans ses bras; son cœur se ranime, et de l'amour paternel à l'amour conjugal, la transition est douce et facile.

Je révèle les secrets de mon sexe. Quelques femmes les connaissent; le nombre en est borné. J'ai la louable intention d'instruire celles qui ne le sont pas. On estime une femme vertueuse, mais on ne caresse pas la vertu. Une épouse croit avoir tout fait quand elle a cédé aux vœux de son époux. C'est un devoir qu'elle remplit, et elle ne se doute pas qu'amour et devoir sont incompatibles. Il y aurait bien moins d'époux infidèles, si ce malheureux devoir ne se montrait pas si sou-

vent à découvert. En le respectant, mesdames, effeuillons sur lui les roses du plaisir.

Il sort d'avec moi. Nous avons épuisé ce que la volupté a de délices. Il faut que je m'éloigne; il m'en coûte; mais je veux lui donner le temps de désirer. « Honorine, partons pour Brécour. — » Pâtons, petit' maman. — Justine, un » paquet de nuit, et les chevaux ».

Justine est toujours avec moi. Elle ne me convient point, et je n'ai pas la force de la renvoyer; il est si dur d'affliger quelqu'un! Je me rappelle cependant certains services, très-précieux sans doute à l'époque où elle les a rendus, mais qu'elle renouvelerait sans balancer, si l'amour s'éloignait de notre toit, si l'intrigue et le mystère le remplaçaient. Justine n'est pas d'ailleurs l'institutrice qui convient à ma fille.

Le lecteur s'étonne. Pourquoi, dit-il, Justine serait-elle l'institutrice d'Hono-

rine? N'y a-t-il pas des maîtres dans la capitale d'un département?

La contrainte déplaît à tous les âges. Les enfans ne donnent à leurs maîtres qu'une attention forcée. Très à leur aise à l'antichambre, ils s'y glissent sans qu'on s'en aperçoive. Ils sont très-attentifs, parce que nos gens ne s'observent pas, parlent de tout, donnent aux enfans des idées de tout, et un enfant bien organisé est avide d'idées, et il saisit toutes celles qu'on lui présente. C'est sous ce rapport que les domestiques sont les premiers instituteurs de l'enfance, et presque toujours des instituteurs dangereux. Au reste, il s'écoulera un an encore avant qu'Honorine entende, écoute, cherche Justine, et d'ici là, je trouverai un moyen honnête de l'éloigner.

« Madame! madame!...... — Que vou-
» lez-vous? — Une berline à quatre
» chevaux de poste entre dans la cour.

» — Une berline ici! On sait que j'ai-
» me à être seule à Brécour! — Hé! ma-
» dame, ces voyageurs-là viennent de
» loin : la voiture est chargée de pous-
» sière. — Voyons qui ce peut être ».

C'est Soulanges, ce digne ami de Francheville, à qui je dois mon bonheur; c'est son intéressante compagne; c'est l'insouciant, mais bon du Reynel. Qu'ils soient les bienvenus.

Soulanges et sa femme s'ennuyaient à Paris. Le bruit les fatigue, et ils viennent chercher la solitude en province. La solitude! n'est-elle point partout pour deux êtres qui se conviennent? l'amour ne se cache-t-il pas dans un palais comme dans un entresol? Pauvres amis! ils ne s'aiment plus, et ne s'en doutent pas encore. Ils croient fuir Paris, et cherchent à échapper l'un à l'autre. Gardons-nous de détruire cette erreur.

Du Reynel est las des marinades. Il

veut manger les productions de la vieille Provence telles qu'elles sortent de la mer : il sera satisfait.

Je les établis à Brécour. La solitude y est entière. Soulanges et sa femme prétendent qu'ils seront ici à merveille; leurs yeux disent le contraire : ils ne resteront pas long-temps avec moi.

.... Est-il donc impossible de leur faire chérir ma petite maison? Leur donner du monde, c'est les isoler l'un de l'autre; c'est leur fournir les moyens de se juger par comparaison; cette comparaison peut tourner à leur avantage, leur inspirer le désir de se retrouver le soir. Si je ne réussis pas, j'aurai fait du moins ce qui est en moi pour les rendre au bonheur.

Et du Reynel!......... J'ai un excellent cuisinier : il n'aura rien à désirer ici. Dans la circonstance présente, c'est un de ces hommes dont on tire parti, sans qu'ils s'en doutent. Je le mettrai entre

Soulanges et sa femme. Il les occupera alternativement. Il ne parlera que gastronomie, et nos époux, en le quittant, en sentiront mieux le prix d'une conversation intéressante.

Je me charge, moi, de faire briller madame de Soulanges. Cela ne m'est pas difficile. Je connais les objets qu'elle a étudiés ou observés; elle n'est pas sans esprit, et je l'amènerai au point d'étonner Soulanges, auquel, depuis longtemps, elle n'a plus rien à dire. L'étonnement n'est pas de l'amour; mais il flatte l'amour-propre, qui, comme l'autre, a ses sensations, ses jouissances, ses illusions. L'époux, fier de sa femme, peut se tromper sur le sentiment qu'elle lui inspire, et l'amour lui-même est-il autre chose que la plus douce des erreurs?

Quel mot ai-je prononcé! Ce feu dévorant que Francheville a allumé dans mes veines, ce feu qui s'est identifié avec

moi, ne serait-il qu'une illusion ? Oh ! non, non, il est l'ame de ma vie, il en fait tout le charme, il ne s'éteindra qu'avec elle. Mais il n'est qu'un Francheville. Peut-être aussi n'y a-t-il qu'une Fanchette.

Une lettre de mon mari!..... elle m'est présentée par un jeune homme de la plus jolie figure..... Ah! c'est un proche parent de feu madame de Francheville. Madame d'Elmont nous l'adresse. Elle désire qu'il soit employé. A cet âge, dit-elle, et avec cette figure, il faut s'occuper utilement ou faire des sottises. Elle a raison. Elle prie Francheville de le placer; elle compte sur sa bienveillance; elle a raison encore. Francheville l'envoie se remettre à Brécour des cahots de la diligence......... La diligence! il paraît que le jeune homme n'est pas riche. Francheville espère que je rendrai le séjour de la campagne agréable au parent d'une femme que j'ai estimée, pleu-

rée, et dont j'ai recueilli, consacré la cendre. Ils ont raison, ils ont tous raison, et je serai digne d'eux. Pauvre Sophie!

Mais..... je me vois arrêtée à Brécour, où je ne venais, où je ne restais qu'autant que l'exigeait mon plan de conduite..... Hé! ne dois-je rien à de bons amis, à la mémoire d'une infortunée, dont j'ai peut-être à me reprocher la mort!..... Et puis, qui m'empêche d'aller à la préfecture, lorsque mon cœur, ou les circonstances m'y porteront? Il n'existe ici ni cérémonie, ni gêne, et je laisserai Justine pour veiller aux besoins de tous.

Comme elle est empressée auprès de M. de Sainte-Luce! C'est le jeune parent de Sophie. Dix-neuf ans, une taille bien prise, des joues qui ressemblent à deux pêches, la pudeur d'une jeune fille, que de titres auprès de Justine!..... Elle ne le pervertira pas. Elle voulait le loger d'une manière tout-à-fait commode pour

elle; je l'ai logé, moi, comme doit l'être un enfant confié à mes soins. Décidément, Justine ne me convient plus.

Que nous sommes injustes, nous autres maîtres! Elle me convenait lorsqu'elle quittait notre carrosse pour partager la carriole de Georges; lorsqu'elle suspendait la barcelonnette devant moi, sous le prétexte qu'Honorine me gênait, me fatiguait..... On condamne plus tard tel bon office qu'on a reçu avec la plus vive satisfaction; on en tire des conséquences fâcheuses pour l'avenir; on mésestime, on redoute le sujet qui l'a rendu, et alors on l'eût chassé peut-être, s'il eût eu moins de pénétration.... Que je sois injuste ou non, Justine ne restera pas ici.

Oh! oh! que se passe-t-il donc à la préfecture? Tous nos gens sont sans doute occupés, puisque Francheville m'expédie Georges, ce bon vieux Georges, qui, sans avoir rien à faire, abrite

au milieu de nous son front patriarchal. Bon dieu! M. Ducayla part pour Toulon. Il va prendre le commandement d'une escadre, qui mettra à la voile au premier bon vent. Mutilé, presqu'infirme, il court s'exposer à de nouveaux dangers. Un guerrier est donc avide de gloire, comme un avare d'or; l'un et l'autre n'en ont jamais assez. ......

Et sa pauvre petite femme, si jeune, si gentille, si intéressante, et que cependant ses parens aiment si peu, que va-t-elle devenir? Ducayla part cette nuit; Francheville donne un grand souper à la préfecture. Je veux y être; je m'y rendrai avec tous nos amis. Je veux embrasser mon brave contre-amiral. L'embrasser!..... peut-être pour la dernière fois.

Je prendrai aussi le jeune Sainte-Luce; à son âge, on se délasse en courant. Je veux lui faire voir la bonne compagnie. Elle est quelquefois l'écueil de la jeu-

nesse; elle est plus souvent encore une excellente école.

« Justine, tout est-il prêt? — Oui, » madame. — Allons, partons. Monsieur » de Sainte-Luce, donnez la main à ma- » dame de Soulanges ». Il allait me la présenter. A cet âge-là, on se conduit toujours par un sentiment de préférence....... Petite vaniteuse!

« Et où est donc M. du Reynel? — Il » est à l'office, madame. Il y préside à » la confection d'un pâté d'ortolans. — » Vîte, vîte, qu'il vienne ».

Il arrive en haletant, son pâté sur ses deux mains. « Hé! monsieur du » Reynel, il y aura à souper à la pré- » fecture. — Madame, ce pâté ne peut » être de trop nulle part. Un pâté que » j'ai fait exécuter sous mes yeux! — Il » fallait au moins le faire mettre ici par » un domestique. — Madame, un amant » ne confie pas sa maîtresse, un écuyer » son cheval, un chasseur son chien,

» un avare son trésor, je ne confie pas
» mon pâté.

» — Hé bien! M. de Sainte-Luce,
» qu'attendez-vous pour monter en voi-
» ture? — Madame, j'attends ce bon
» vieillard, qui sort son cheval de l'é-
» curie, et qui n'a personne pour l'aider
» à se mettre en selle ». C'est de Georges
dont il s'agit. La figure de ce jeune
homme m'intéressait; j'estime mainte-
nant, j'aime son caractère. Puisse-t-il
ne jamais s'écarter de la nature!

Je regrette de lui faire voir le monde,
qui ne la connaît plus. Mais obligé d'être
l'artisan de sa fortune, il faut qu'il s'ap-
proche de ceux qui tiennent les clefs de
son temple, qu'il leur plaise, qu'il sol-
licite leurs bontés. Un peu d'or le dé-
dommagera-t-il des qualités qu'il va
perdre? Pauvre enfant!

CHAPITRE IV.

Départ pour Toulon.

« Il y a deux jours que je ne t'ai vue, » me dit Francheville ». Il compte les momens; bon. Il m'embrasse, et sa main parle à la mienne. Je l'entends, je le suis. Je n'ai encore adressé un mot à personne; mais mon premier vœu, mes premiers désirs n'appartiennent-ils pas à mon amant? L'amour d'abord; l'amitié ensuite.

Je rentre au salon. Je cherche Ducayla; je le presse contre mon sein. Sa jeune femme lui tient la main, et la mouille de ses larmes. Ducayla, calme, grand, paraît un homme nouveau. Il est détaché de toutes ses affections. Servir son pays, l'honorer par sa conduite, telle est la seule idée qui l'occupe en ce moment.

Il fixe l'attention de tous, il est l'objet de tous les égards. Chacun semble se dire : Honorons un brave que peut-être nous ne reverrons plus.

Ces tristes pensées n'animent pas une fête. Celle-ci prend une teinte sombre, qui n'est pas propre à soutenir le courage de l'homme qui va nous quitter. Francheville, l'aimant Francheville, modèle d'amitié, comme d'amour, ose seul entreprendre de nous distraire, et il y réussit. Il ne pouvait nous entretenir de futilités, nous ne l'aurions pas écouté. Il nous parle de la gloire; il l'embellit du coloris enchanteur dont il pare les objets qu'il décrit; il la rend séduisante, même pour ces femmes, qui ne voyaient un instant avant que le cortége funèbre qui l'accompagne toujours. Le sourire se montre sur les lèvres de Ducayla.

Bientôt il regarde attentivement son bras mutilé, et il reprend cet air austère qu'il avait quand je suis entrée au

salon. Serait-ce un pressentiment?........ Conservez-le-nous, mon dieu, conservez-le à cette jeune femme!

Mes regards se portent sur Sainte-Luce. Son visage est coloré, son œil étincelant; ses muscles sont en contraction. Francheville a fait passer dans cette ame élevée l'enthousiasme, le mépris de la mort, dont nous sommes tous plus ou moins pénétrés. « Si mon- » sieur, dis-je tout haut, avait du goût » pour la marine, et que le contre-ami- » ral lui permît de l'accompagner...... ». La physionomie du jeune homme change en un instant. Il pâlit, me regarde, rougit, et balbutie ces mots : « Je ne balan- » cerais pas, madame, si je n'avais l'hon- » neur de connaître M. de Francheville. » L'accueil que j'ai reçu de lui ne me » permet pas de penser à le quitter ». Des larmes roulent dans ses yeux, et c'est toujours moi qu'il regarde, même en parlant de mon mari, de mon mari

qui est présent....... A quelle idée vais-je m'arrêter ! Sans doute nos sensations sont indépendantes de notre volonté; mais éprouver en si peu de temps........ Hé ! combien en a-t-il fallu à Francheville pour me charmer?........ Ce jeune homme partira.

« Mon mari, monsieur, s'est chargé » de commencer votre fortune, et les » moyens que vous croirez pouvoir vous » y conduire lui seront agréables. J'ai » lu sur votre physionomie cette noble » ardeur qui décèle un cœur brûlant de » se signaler. Obéissez à cette voix in» térieure, qui ne trompe jamais. Con» tre-amiral, vous vous chargez de mon» sieur? — Je n'ai rien à vous refuser, » madame ».

Sainte-Luce ne réplique pas un mot; mais il me regarde, il me regarde !.......... Comme il souffre ! pauvre enfant !...... Il partira, il le faut.

» Georges, la malle de monsieur

» a-t-elle été portée à Brécour? — Non,
» madame, elle est encore ici. — Faites-
» la attacher derrière une des voitures
» du contre-amiral ».

Onze heures et demie sonnent. Trente minutes encore, et notre ami ne sera plus avec nous.

Cette pensée est commune à tous; elle se peint sur tous les visages. Un morne silence règne dans l'assemblée.

Ducayla se lève. Il presse dans ses bras sa jeune femme, qui répond à ses caresses par des sanglots. « Encore ce
» moment à mon cœur, dit-il, le reste à
» mon devoir.

» Madame de Francheville, Julie a
» besoin de consolation et de conseils.
» Elle n'en attend pas de sa famille, et
» il n'est pas dans les convenances de
» tenir une maison à son âge ».

Je regarde Francheville. Il m'a entendue; il pense comme moi. « Mon-
» sieur, ma maison sera celle de madame

» Ducayla, si elle trouve autant de plai-
» sir à s'y fixer que j'en aurai à l'y re-
» cevoir ». Ducayla prend sa femme; il la met dans mes bras. « Soyez plus que
» sa mère, dit-il; soyez son guide et
» son amie ». Minuit sonne......

Ducayla marche d'un pas ferme vers la porte. Sa femme s'élance après lui; elle saisit encore sa main, qu'elle couvre de baisers et de larmes. Ducayla ne tourne point la tête; il fait un léger effort pour dégager sa main; la jeune femme cède à sa volonté; elle quitte la main chérie, mais elle suit son époux; elle espère un dernier adieu; son œil contristé l'implore.

Nous l'accompagnons tous. Nous voulons voir monter le brave homme en voiture, le suivre de l'œil, autant que le permettra l'obscurité, entendre résonner les roues qui vont l'entraîner, écouter encore, quand le bruit aura cessé pour nous.

Pourquoi chercher à prolonger une scène déchirante? Tout est-il aliment pour les cœurs sensibles, et la douleur a-t-elle aussi ses jouissances?

Que vois-je! on a mis des chevaux de poste à notre berline et à notre diligence! Je me jette au cou de Francheville; je lui donne mille baisers. « Mesdames et messieurs, dit-il, on ne » quitte un bon ami que lorsqu'il n'est » plus possible de l'accompagner. Du- » cayla recevra nos derniers embrasse- » mens en montant sur son bord ».

Un cri s'échappe......, celui-ci est de joie. C'est Sainte-Luce, qui revient à lui, qui respire librement. Il s'approche de moi. « Encore un jour, dit-il à voix » basse! je ne l'espérais pas ». Je le regarde d'un œil sévère. Il se tait; il rougit; il baisse les yeux.

« Partons, s'écrie Francheville. Et les » paquets de nuit, s'écrie madame Mont- » brun; et les débris de mon pâté, s'é-

» crie du Reynel. Bah! bah! réplique » Francheville, les voyages les plus heu-» reux sont les voyages impromptus. Le » contre-amiral d'ailleurs n'a pas de » temps à perdre ».

Comment l'ai-je donc regardé, quand il a parlé de voyage impromptu? Il me sourit si tendrement! il me regarde lui-même.... « Ah! me dit-il à l'oreille, nous » sommes toujours à Chantilly »!

Ainsi, dans tous les lieux, dans toutes les circonstances, l'amour reçoit de nous un hommage; nous lui offrons au moins un souvenir.

Sainte-Luce brûle d'envie de me présenter la main, et il n'ose. Il avance, il recule; il s'arrête à deux pas de moi. Lui refuserai-je cette légère faveur?....... Oui, tout est encouragement à une passion naissante, et Sainte-Luce mécontent de moi m'oubliera plutôt.

Je prends la main de Soulanges; je monte en voiture, nous partons. J'ai

près de moi la petite Ducayla. Je la tiens dans mes bras; je sens son cœur battre contre le mien; je recueille ses larmes. Le contre-amiral est avec nous dans le fond de la diligence. J'entends de loin en loin des soupirs qu'il s'efforce en vain d'étouffer : la valeur n'est qu'une habitude; elle ne peut rien contre un sentiment.

Nous avançons en silence. Quand on est fortement affecté, on dédaigne les mots; on ne leur trouve plus d'expression.

Il est trois heures. Le crépuscule commence à naître; tant mieux. La nuit est longue pour des êtres souffrans. La lumière ramène l'attention sur les objets extérieurs, et j'ai un besoin inexprimable de distraction.

Je ne sais encore qui sont les trois personnes qui occupent le devant de la voiture........ Ah! mon Francheville, Soulanges, et entre eux un petit être

qui ne sait quelle contenance tenir. Comment Sainte-Luce s'est-il donc glissé ici? Hélas ! comme je me suis glissée dans le jardin d'Eustache, dans sa grotte, comme nous cherchons tous le bonheur.

Ma figure exprime-t-elle du mécontentement? « Madame, me dit-il d'un » ton timide, attaché à M. le contre-» amiral, j'ai cru de mon devoir de ne » pas m'éloigner de lui ». Je ne peux m'empêcher de louer son exactitude. Mon approbation lui donne la force de lever ses grands yeux bleus sur les miens. Oh ! comme il est joli !

C'est toujours à moi qu'il s'adresse, quand il a un mot à dire. C'est toujours moi que son œil interroge, quand il est indécis. C'est pour moi qu'il est disposé à tout faire; il ne voit, il n'entend que moi, et je suis encore la seule qui s'aperçoive de tout cela. Non, jamais une femme ne se trompe sur le sentiment qu'elle inspire, et elle est

toujours maîtresse de le comprimer à sa naissance, quand elle a la force de le vouloir sérieusement.

L'amour de cet enfant m'afflige, il s'annonce à chaque instant avec plus de violence. Il nous épie maintenant, Francheville et moi. Nous avons une manière de nous regarder qui ne lui convient pas. Je lis au fond de cette petite ame; je vois ce qu'elle souffre; mais sacrifierai-je un regard de Francheville à l'extravagance d'un enfant? Oh ! non.

De quel droit qualifiai-je ce qu'il éprouve d'extravagance? Étais-je plus sensée, quand je me donnai à Francheville, sans oser espérer rien, pas même un lendemain? J'avais vingt ans; il n'en a que dix-neuf. J'étais fille, soumise à des bienséances qu'un homme brave impunément; j'étais certainement plus folle que lui, et je le blâme.......... Allons, allons, un peu de pitié, je lui en

en dois. Bientôt d'ailleurs il ne me verra plus.

Je lui parle avec bonté, et cela lui fait un bien! Je l'interroge; il répond toujours juste, mais avec la concision d'un homme qui se hâte de revenir à sa pensée chérie, qui veut s'en occuper exclusivement.

Ah!....... une campagne de mer, des occupations toujours renaissantes, des objets toujours nouveaux, m'effaceront de sa mémoire; je le désire, au moins. Hélas! il est des cœurs qui ne peuvent aimer qu'une fois : j'en sais quelque chose. Allons, allons, je ne veux plus m'occuper de tout cela.

CHAPITRE V.

Une larme au malheur.

Nous apercevons le port de Toulon. Après la surprise imposante que procure le spectacle de la mer, vue pour la première fois, rien n'est plus grand, je crois, que l'aspect d'un port du premier ordre. C'est là où l'intelligence, l'industrie de l'homme se développent dans toute leur étendue; c'est là qu'on s'énorgueillit de tenir à une espèce qui enfante des prodiges; c'est là qu'on rencontre à chaque pas des créations nouvelles, et qu'on applaudit à la magnificence, toujours unie à l'utile.

Le préfet maritime vient nous trouver à l'auberge où nous sommes descendus. Il remet un paquet cacheté à Ducayla, et il le tire à l'écart. J'ignore

ce qu'ils se disent, mais leur conversation est animée. Ducayla semble opposer au préfet de fortes objections. Celui-ci ne répond qu'un mot; Ducayla se tait.

Il vient à moi. « Je reçois des ordres, » me dit-il, qui m'enjoignent d'appareiller à l'instant même. Mon escadre » doit convoyer des transports destinés » pour Corfou. La flotte anglaise, qui » croise à la vue du port, est beaucoup » plus forte que la mienne, et je n'ai » jamais amené mon pavillon. Le con» voi passera peut-être, et moi, je pé» rirai. Je ne veux pas voir ma femme » dans un moment où j'ai besoin de » toute mon énergie. Vous l'avez reçue » chez vous; adoptez-la, promettez» le-moi ».

Sa femme, Francheville et nos amis étaient dans une pièce voisine. Je me laissai aller aux sentimens que m'inspiraient ce qu'il m'avait dit et ce qu'il

allait faire. Je lui promis, en pleurant, d'aimer, de protéger sa Julie; je l'embrassai, le cœur navré de douleur.

« Suivez-moi, monsieur, dit-il à » Sainte-Luce ». Je n'avais pas aperçu le jeune homme. Je le croyais auprès de nos amis..... Je ne suis pas avec eux, pouvait-il y être! Cet enfant me fait pitié : il s'approche, il recule. Je vais à lui; je le baise au front; il tombe sur le parquet, privé de sentiment. Ducayla est déjà sorti.

Je lui fais respirer des sels, des odeurs. « Mon cher enfant, revenez à vous. Pen- » sez à mériter l'estime de votre chef, » de M. de Francheville, la mienne, » celle de tous les honnêtes gens qui..... » — La vôtre, madame, la vôtre! je » n'ambitionne que celle-là; je ferai » tout pour l'obtenir ».

Il se relève, il saisit ma main, il la couvre de baisers; je n'ai pas la force de la retirer. Il prend un de mes gants,

il le cache sur son cœur; je n'ai pas la force de le reprendre. Il sort, en m'adressant un regard.......... Quel regard! j'entends tout ce qu'il veut dire; il m'est impossible de l'exprimer.

J'ai eu tort de le baiser au front, de lui abandonner ma main, de lui laisser mon gant. Si l'idée des dangers auxquels il va s'exposer n'excusait en quelque sorte l'oubli des convenances, que penserait-il de moi?...... Hé! bon dieu, bon dieu! ne devais-je pas quelque chose à un enfant que j'envoie peut-être à la mort!

Nos amis rentrent. Julie cherche son mari. « Il est parti, ma chère, ne le » suivez pas; épargnez-lui la vue de vos » larmes; séchez-les, soyez aussi grande » que lui. — Non, je ne suis pas grande; » je n'ai pas la prétention de l'ètre; ma » sensibilité est ma gloire, c'est celle de » notre sexe ». Elle s'échappe; je la suis; nos amis accourent, l'environnent, lui

parlent; rien ne peut la persuader, ou plûtôt elle n'entend rien. La voilà dans la rue. Elle va se donner en spectacle.

Mesure de prévoyance et de rigueur!... dois-je y applaudir, ou la condamner? Le stoïque Ducayla a fait placer deux factionnaires à la porte. Personne ne peut sortir de la maison.

« Que je le voie! que je le voie en» core! s'écrie Julie en rentrant ». Francheville appelle un homme qui passe; il lui donne un mot pour le préfet maritime. Bientôt nous sommes pourvus de longues vues et d'un télescope. Le toit de l'auberge est en terrasse; nous allons nous y établir.

Trois vaisseaux de ligne et cinq frégates sortent du port à pleines voiles. Quinze transports suivent l'escadre.

Les Anglais commencent à manœuvrer. Ils ont cinq vaisseaux, qui doivent être de quatre-vingts à cent dix canons. Huit à dix bâtimens légers s'éloignent

de la flotte, et menacent déjà le convoi. Ducayla détache ses frégates pour le protéger, et il s'avance en longeant le convoi qui est à sa droite, ayant à sa gauche les cinq gros vaisseaux anglais. Le combat est inévitable; il sera terrible : jamais, dit-il, il n'a amené son pavillon.

Ignorante en manœuvres comme en mille autres choses, je reçois ces détails de Francheville, de Soulanges : je ne perds pas un mot de ce qu'ils disent.

Ah ! pourquoi être venus à Toulon? Là-bas, notre séparation n'eût été que douloureuse : ici, nous allons souffrir mille morts. Francheville, qui a vu la sienne de sang-froid, ne peut supporter l'idée de la destruction de son ami. Il est pâle, défait. Il souffre horriblement, puisque ses yeux se portent sur moi vides d'expression et d'amour.

Un frisson glacial règne dans tout mon corps. Je voudrais être au fond de

la maison, ne rien entendre, ne rien voir, et je sens qu'il est moins cruel de tout voir que de tout craindre.

Et cette pauvre petite Julie! elle ne se soutient plus. Assise sur la plombée, sans voix, sans haleine, levant au ciel des yeux qui semblent l'implorer, les reportant à son télescope, sur Francheville, sur moi; ne trouvant pas une larme; suffoquée par son cœur, qui bat avec violence, et que son faible corps semble ne pouvoir plus contenir, elle offre à nos regards ce que la douleur physique et morale a de plus poignant.

Francheville lui propose de descendre. « Non, non, dit-elle, je le vois. Je » vis encore de sa vie ».

Et moi aussi j'ai une longue vue. Je l'ai fixée sur le vaisseau amiral. Voilà le brave homme; il est au bout de ma lunette. Au pied de son grand mât, droit comme aux jours de sa première jeunesse, la figure animée d'un feu que

je ne lui ai jamais vu, il donne ses ordres avec réflexion; on les exécute avec confiance.

Et Sainte-Luce!....... Ah! je le vois. Il est à côté du contre-amiral, une hache d'armes à la main. Il fait bonne contenance. Oh! oui, il méritera mon estime.

Il tire ce gant!.... il le baise à la dérobée!.... Pauvre enfant! pauvre Ducayla!

Ces châteaux flottans s'avancent avec majesté les uns contre les autres. Chacun est à sa place de bataille. Ducayla embouche le porte-voix.

La première volée part...... Oh! mon dieu! mon dieu!

Mes yeux se voilent; je ne distingue plus rien; à peine puis-je penser.

Qui s'empare de moi? « Ah! c'est toi, » mon ami! tu abandonnes donc cette » pauvre petite Julie? — Soulanges est » avec elle. D'ailleurs, ne me dois-je pas » tout entier à Fanchette? Viens, mon » ange, viens; tu n'es pas bien ici ».

Je suis Francheville. Je me laisse conduire dans une chambre à l'extrémité de la maison. Justine me met au lit. En vérité, je ne me sens pas bien.

Ah! j'entends, j'entends tout. L'enfer est à une lieue de moi. Mon dieu, conservez Ducayla; conservez cet enfant!

Quelle explosion terrible vient de frapper mon oreille! « Justine, appelez » M. de Francheville : je ne peux supporter l'anxiété où je suis ».

On entre..... c'est lui..... Ciel! il soutient Julie, pâle, mourante, anéantie. C'en est fait! si Ducayla vivait, elle ne serait pas descendue.

« Mon excellente amie, oublie-toi pour » la consoler. — La consoler, Francheville! je n'ai rien à lui dire; je n'ai » que des pleurs à lui donner ».

Je passe une robe. Je prends Julie dans mes bras; je la presse contre mon cœur. Le froid de la mort est répandu partout son corps. Je mouille son visage

de larmes brûlantes. Leur chaleur la ranime; elle revient à la vie : est-ce un service que je lui rends?

Pauvre petite! elle tombe à genoux au milieu de la chambre. Elle prie pour son époux; elle prie avec ferveur. Consolation des malheureux, espoir d'une autre vie, ne l'abandonnez pas!

« Francheville, mon ami, partons à
» l'instant même; retournons à Brécour;
» trompons la douleur de Julie en l'éloi-
» gnant du lieu de la scène terrible.
» Tout la lui rappelle ici. Là-bas, une
» nature riante, nos soins assidus, notre
» prévoyante amitié, tout concourra à la
» rendre à elle-même. Jamais elle n'ou-
» bliera son bienfaiteur, je le sens; mais
» à ce sombre désespoir succédera bien-
» tôt une mélancolie qui n'est pas sans
» quelque charme, et que le temps et la
» jeunesse dissiperont insensiblement ».

Quel est ce jeune homme qu'on soutient sous les bras?....... Ciel! ô ciel!.......

pâle, défait, Sainte-Luce est méconnaissable. Un coup de feu dans la cuisse gauche ! un autre dans le corps !..... Malheureuse ! c'est moi qui l'ai voulu.

L'amour est-il un sentiment volontaire ? le sien est-il criminel ? de quel droit me suis-je fait son juge ? Si cet enfant avait des vues répréhensibles, son premier soin serait de dissimuler ses sensations ; et en ce moment il s'y abandonne en présence même de Francheville. « Je me sens mourir, madame ; » mais j'ai tout fait pour vous, rien que » pour vous. Qu'au moins, j'emporte » votre estime ». Il me déchire le cœur. Quelle journée ! ô gloire, gloire ! que déjà vous me coûtez cher ! si Francheville servait, je ne vivrais pas vingt-quatre heures.

Les chirurgiens s'emparent de ce pauvre enfant. Ils se disposent à déchirer ce faible corps, pour en extirper les balles..... Je vais me retirer.

« J'ai besoin de courage, me dit-il
» d'une voix éteinte, vous seule pouvez
» m'en donner ». Non, certes, je ne le
verrai pas mutiler.

Cependant, il est seul. Point de parens, pas encore de vrais amis; il n'a que moi au monde. Ne puis-je le considérer comme mon fils?..... Une mère de vingt-quatre ans, un fils de dix-neuf, beau comme un ange!... Non, non, je ne dois pas rester. Julie, d'ailleurs..... Hé! n'a-t-elle pas madame Montbrun, madame de Soulanges?........ Mais je l'ai adoptée, solennellement adoptée; je l'ai promis à son époux marchant à la mort: je retourne auprès d'elle.

Et cet enfant! cet enfant! tout ce qui n'est pas amour, et tout ce qu'un cœur peut avoir d'ailleurs de sensibilité et d'affection, je le partage entre eux. Je voudrais être avec l'une et l'autre; cependant il faut opter.

Mes promesses, la décence, tout

m'indique le parti que je dois prendre.
« Justine, ôtez-moi d'ici. Francheville,
» Soulanges, restez auprès de ce jeune
» homme : donnez-lui du courage et des
» forces ».

Je retrouve Julie. Elle me demandait, elle m'appelait, elle me cherchait; elle retombe dans mes bras dans la chambre voisine de celle...... J'entends le premier cri de ce malheureux; il prononce mon nom..... ses plaintes retracent à Julie la scène de sang dans son horrible vérité. Il faut qu'on nous emporte l'une et l'autre.

Oh! qu'est-ce que la vie? Je renoncerais à la mienne, si je croyais à un autre jour semblable à celui-ci. La mort n'est rien auprès de ce que j'éprouve.

A travers le tumulte, les larmes, les plaintes, je saisis quelque chose des détails du combat. Le vaisseau de l'infortuné Ducayla a été attaqué de bas-bord et de tribord. Un troisième vaisseau l'a

pris en poupe. Il s'est défendu comme un lion. Un des bâtimens anglais a pris feu, et au moment qui a précédé l'explosion, les deux autres se sont hâtés de s'éloigner. Le capitaine qui a remplacé Ducayla sur son bord, a profité de cette circonstance pour s'échouer sous les batteries des forts. On a porté les blessés à terre; le malheureux enfant s'est fait conduire ici.

Ma pauvre tête est aussi malade que mon cœur. Il faut que j'oublie tout pendant quelques heures, ou que je succombe. Ah! voilà Francheville. « Mon » ami, quel besoin j'avais de te voir! » viens me rattacher à la vie, me la faire » aimer encore ».

CHAPITRE VI.

Nous revenons à Brécour.

« Et Sainte-Luce, mon ami? — Ses » blessures ne sont pas dangereuses. Il » peut supporter la voiture. Un chirur- » gien l'accompagnera jusqu'à Brécour. » — Jusqu'à Brécour! Francheville, ne » serait-il pas plus sage de le laisser ici? » — Non, ma bonne amie. Il t'est très- » attaché, et ta présence accélérera son » rétablissement. — Très-attaché! Oui, » mon ami, très-attaché, trop attaché. » — Trop attaché! pourquoi? — Com- » ment! tu ne prévois pas ce que doit » souffrir un jeune homme ardent, qui » aime sans espoir? Tu oublies ce que » nous fûmes, ce que nous sommes en- » core. — Sainte-Luce est un enfant fa- » cile à contenir; et je crois, ma chère

» amie, que ce qui peut arriver de plus
» heureux à un jeune homme qui entre
» dans le monde, c'est de s'attacher à
» une femme jolie, aimable et honnête.
» Elle n'use de son ascendant que pour
» l'éloigner des écueils de son âge; elle
» forme son cœur; elle le tourne au
» bien, et lorsqu'il parvient à l'âge de
» raison, il peut prétendre à tout, parce
» qu'il n'a que des qualités, que sa
» protectrice les fait valoir, et qu'une
» femme charmante réussit tôt ou tard
» dans tout ce qu'elle entreprend. Sainte-
» Luce partira avec nous, si vous le trou-
» vez bon ».

Sans doute une femme aimable et aimée peut tout sur son jeune amant; mais je ne sais quel est le terme où elle s'arrêtera, si le jeune homme est fait pour plaire. On parle beaucoup aujourd'hui de ces éducations faites par des femmes de trente ans. On ne voit dans leurs soins qu'amitié, pureté, dé-

licatesse. Moi, je ne comprends pas comment ces dames font, et si Francheville n'occupait la première place dans mon cœur, s'il était possible que jamais j'en aimasse un autre, bien certainement Sainte-Luce ne me suivrait pas.

Tout est prêt; nous allons monter en voiture. Julie est assez tranquille. Je vais voir si on n'a rien oublié de ce qui est nécessaire à cet enfant.

Il est seul avec Justine. Elle lui lit.... Que lui lit-elle? Quelques pages brûlantes de la nouvelle Héloïse. Il tient ce gant!...... Malheureux gant! je donnerais de l'or pour le ravoir. Le demander, c'est y mettre toute l'importance que Sainte-Luce y attache, et je n'ai qu'un moyen de le tenir à une distance convenable de moi, c'est de paraître considérer tout ceci comme un pur enfantillage, de plaisanter, quand il parlera sérieusement, et surtout de ne plus le baiser au front, ni ailleurs.

« Justine, je vous défends de faire à » monsieur de semblables lectures : il » a besoin de tranquillité. Il est même » inutile que vous lui donniez des soins : » j'ai besoin de vos services ».

Je mettrai près de lui à Brécour une femme attentive, qui ne sait pas lire, et qui a cinquante ans.

Tout est préparé. La litière est à la porte. Georges et Philippe descendent le charmant blessé. Justine s'empresse de lui soutenir la tête. Ses doigts effleurent ses joues. Bien certainement cette femme a des projets : je les déjouerai.

Nous partons.

« Mon ami, je ne suis pas contente » de Justine. — Ma chère amie, il faut » la renvoyer. — J'y pensais. — Mais » qu'a-t-elle donc fait qui rende cette » mesure si nécessaire et si prompte? » — Je la trouve beaucoup trop em- » pressée auprès de M. de Sainte-Luce, » et tu sais combien elle est adroite et

» entreprenante. — Au pis aller, que » peut-il résulter de tout cela? quelques » distractions, dont on a besoin à dix-» neuf ans, qui ne peuveut nuire à per-» sonne, et qui rendront Sainte-Luce » moins importun près de toi. Renvoyer, » par la crainte de ce qui peut-être n'ar-» rivera pas, une femme qui nous sert » depuis plusieurs années, et qui nous » sert bien, c'est plus que de la pré-» voyance, c'est du rigorisme, et si tu » m'en crois, nous ne serons exagérés » que dans notre amour ».

Il a raison. Mes craintes sont peut-être déplacées. Cependant je serais très-fâchée que cet enfant tombât dans de telles mains. De semblables liaisons ôtent le goût du beau, du bon, entraînent vers les plaisirs faciles, et un homme de dix-neuf ans qui descend de sa place, y remonte difficilement.

Depuis quelques jours je n'entreprends rien qui ne tourne contre moi.

Je veux éloigner un jeune homme qui n'a plus sa tête à lui; les circonstances me le ramènent, me forcent à lui donner ma maison pour asile, et mes soins en dédommagement de ce qu'il souffre. Je veux congédier une intrigante; mon mari prend la chose en homme du monde, et je n'ose insister, de peur de me donner en ridicule et de lui déplaire. Peut-être contiendrai-je Justine; mais Sainte-Luce? Ma position est désagréable : je crains qu'elle devienne pénible.

Avec quel charme Francheville parle à Julie! Elle ne répond pas encore, mais elle écoute, et c'est beaucoup : cet homme a le don des miracles. Et moi aussi je parle à l'aimable affligée. Mes expressions sont sans grâce, parce que je suis fortement émue; mais je ne dis pas un mot qui n'exprime un sentiment, et je m'aperçois souvent que mon ame et celle de Julie sont à l'unisson. Nous sommes faits les uns pour les autres.

Nous nous convenons trop pour nous quitter jamais.

Nous marchons lentement, pour ne pas fatiguer notre intéressant blessé, et le voyage ne nous ennuie pas. Chacun de nous a de quoi penser, a toujours quelque chose à dire, et le temps n'est long que pour ceux qui cherchent des idées, parce que les chercher est le moyen le plus sûr de n'en pas trouver, et que l'absence d'idées laisse en nous un vide insupportable.

Il est constant que des occupations variées, utiles ou agréables, peuvent seules nous séparer de nous-mêmes. Il est difficile d'être avec soi, sans sentir le fardeau de son existence, et quand on en est là, la vie est sans attraits.

Je bénis ma destinée, qui m'a prodigué tous les moyens d'échapper à ce triste sentiment. S'il m'arrive d'en éprouver quelqu'atteinte, je prends la main de Francheville, et je ne suis plus moi.

Je vis en lui, il vit en moi, nous vivons dans Honorine. Puisse cet état durer cent ans!

Nous arrivons. On m'apporte mon Honorine. Son père et moi nous disputons le premier baiser. La chère enfant nous met d'accord; elle passe un bras au cou de Francheville, elle arrondit l'autre autour du mien; elle nous attire, nous approche à la fois, et ses petites joues rondelettes disparaissent en même temps. Julie nous regarde, et pousse un profond soupir. Je la pénètre : Ducayla ne lui a laissé que des souvenirs.

Mais elle n'a que dix-sept ans; sa fortune est honnête, et la douleur n'est pas éternelle. Hélas! la félicité l'est-elle davantage? Cette idée me fait frémir : je suis au point où le bonheur ne peut croître. Je me serre contre Francheville, je l'enlace dans mes bras; une larme s'échappe, il la recueille, il m'in-

terroge; je lui ouvre mon ame, il me couvre de baisers : le sourire reparaît sur mes lèvres.

Imprudente! Sainte-Luce est là. Il a tout vu; une douleur profonde se peint dans tous ses traits. Hé! qu'ai-je à me reprocher, après tout? Lui dois-je le sacrifice de mes plus douces sensations? Non, sans doute; mais je dois lui dérober des scènes qui l'affligent. Je ne l'affligerai plus. Je vais le loger. Je le logerai près de moi, je le verrai à tous les instans du jour; je le traiterai avec bonté, mais avec une réserve qui l'empêchera de se déclarer. Un aveu positif me mettrait mal à mon aise, et quelles seraient mes ressources? imposer silence à cet enfant? il ne m'obéirait plus. Le plaindre, compatir à ses souffrances, le consoler, essayer de le ramener doucement à la raison? Qui peut raisonner n'aime pas. Francheville a voulu qu'il vînt ici : il a eu tort.

Je

Je l'ai logé dans une chambre qui n'est séparée de mon appartement que par un cabinet où est ma petite bibliothèque. J'en ai ôté tous les romans, excepté Robinson, Gil-Blas, et le Diable boiteux : un homme passionné ne peut lire que ceux-là.

Derrière cette chambre est un autre cabinet qui s'ouvre sur un escalier dérobé. J'en ai pris la clef. Justine n'entrera chez Sainte-Luce que quand cela me conviendra, et ce sera lorsque je serai avec lui.

Julie a trois pièces dans un arrière-corps-de-logis qui communique par une galerie à l'appartement de Francheville et au mien. Nos autres amis occupent le second étage. Ils sont dédommagés du désagrément de monter quelques degrés de plus, par l'aspect d'un paysage délicieux. Tout le monde est bien, tout le monde est content, ou paraît l'être. Soulanges peut-être eût

désiré que je n'arrangeasse pas les choses aussi conjugalement. Il regarde la petite Montbrun à la dérobée, et je n'aime pas cette manière de regarder. On est franc et ouvert avec la femme pour qui on n'a que des sentimens honnêtes : Sainte-Luce me regarde en face. Au reste, je ne crois pas Soulanges capable de suivre un plan de séduction.

Sept à huit personnes, qui habitent ensemble, n'ont pas toujours quelque chose à se dire, et il est bon de se séparer avant que la conversation languisse. C'est alors que le travail devient une distraction nécessaire. C'est après avoir travaillé une heure ou deux, qu'on se retrouve avec plaisir, et que les idées renaissent. « Nous travaillerons, n'est-il » pas vrai, mesdames? Voyons, distri» buons le temps.

» On se levera quand on voudra. Moi, » j'aime le lit, parce qu'Honorine vient » m'y trouver, et me fait de petits contes;

» de petites caresses, qui me plaisent
» beaucoup.

» Le déjeûner à dix heures. Ensuite
» le billard, le volant, le siam, ou la
» promenade à pied, à cheval, en calè-
» che, selon le temps et les goûts.

» A midi, réunion au salon. Des li-
» vres, des échecs, le trictrac pour les
» messieurs. Pour vous, mesdames, la
» broderie, le feston, la tapisserie. Pour
» moi, la leçon de lecture à Honorine.
» Je la donne moi-même, parce qu'une
» mère ne compte ni le temps, ni les
» difficultés, et qu'assez ordinairement
» un maître ne s'occupe que de son
» cachet. Je la donne en jouant, en fo-
» lâtrant, parce que l'enfance est enne-
» mie de la contrainte. Je connais un
» homme qui a fait de très-bonnes
» études, et qui n'a pas ouvert Virgile
» depuis qu'il a quitté les bancs, par
» la seule raison qu'il a appris le latin
» malgré lui.

» A deux heures, la conversation et » la lecture des journaux, qui ne sont » ni fort amusans, ni fort utiles. Mais il » faut savoir le titre de la pièce nou- » velle, et le nom de la débutante.

» A trois heures, chacun se retire » chez soi, pour la toilette, ou ce qu'il » juge à propos de faire.

» A quatre heures, le dîner.

» A cinq heures...... — Ah! madame! » madame! dîner dans une heure! n'ê- » tre qu'une heure à table! c'est insou- » tenable, impossible. — Ne vous fâchez » pas, mon cher du Reynel. A six heu- » res, le café, la liqueur, puis les fo- » lies, tant qu'on voudra, tant qu'on en » pourra faire.

» Le lendemain, même distribution » du temps, avec des occupations et des » jeux différens, qui seront arrêtés de » la veille.

» — Ma chère amie, tu nous mets au » couvent. Mais la jolie supérieure nous

» le fera aimer. — Madame de Franche-
» ville oublie que nous ne sommes pas
» heureux en statuts et en réglemens.
» Nous en avons faits dans une occasion
» importante, qui n'ont été observés que
» deux heures. — M. de Soulanges, c'est
» qu'alors les parties intéressées gril-
» laient de les violer. Aujourd'hui, l'a-
» mour et l'amitié ne sont plus en op-
» position, et trouvent du temps pour
» tout. — Je me rends, madame, et
» j'approuve. — Et moi aussi. — Et moi
» aussi.

» — Parbleu, nous pouvons commen-
» cer de suite à suivre les réglemens de
» notre charmant législateur : il est deux
» heures, et voilà Georges qui nous ap-
» porte les journaux. Dis-moi, mon ai-
» mable amie, est-on obligé de les lire
» tous ? — Non, Francheville; on n'y
» tiendrait pas. Le journal du Commerce
» à Montbrun : il donne le prix du su-
» cre et du café. Celui de l'Empire à

» Soulanges, pour le punir d'aimer Vol-
» taire. Les Petites-Affiches à du Reynel :
» il y trouvera de jeunes personnes de
» dix-huit à vingt ans, *bien élevées*,
» *d'un physique agréable*, et qui dési-
» rent se placer chez un homme *seul*.
» A toi, mon ami, le journal de ton
» département : tu y apprendras peut-
» être quelque chose de ce qui s'y passe.
» Le Moniteur à M. de Sainte-Luce : il a
» besoin de sommeil. Pour nous, ma-
» dame, le journal des Arts : il ne pa-
» raît que deux fois la semaine; nous ne
» serons pas les plus mal traitées.

» — Messieurs, messieurs, un prix à
» gagner. L'académie de la capitale de
» mon département propose.... — Quoi,
» mon ami? quelque découverte en agri-
» culture? nous n'y entendons rien. —
» Bien mieux que cela, Fanchette. — Je
» devine, moi. Depuis que je suis ici, je
» n'ai mangé qu'un aloyau, et......... —
» Que voulez-vous, du Reynel? Dans

» notre vieille Provence, le bœuf n'est
» pas commun. — Et sans doute l'a-
» cadémie propose d'en faire avec du
» mouton. — Hé! non, hé! non : quelle
» absurdité! Écoutez-moi. — Écoutons
» le préfet.

» *Une médaille d'or, du poids de*
» *cinq cents francs, à l'auteur qui prou-*
» *vera le mieux qu'au physique et au*
» *moral, tout n'est pas mal ici-bas.* Et
» en note : *L'ouvrage doit être en prose,*
» *court, gai, sans profondeur ni rai-*
» *sonnement.*

» Oh! ma foi, je n'entends rien à ce
» programme-là. — Ni l'académie non
» plus, peut-être. Mesdames, c'est à vous
» à relever le gant. — Vous êtes un im-
» pertinent, M. de Soulanges. — Ne
» nous fâchons pas si vîte, ma bonne
» amie. Je trouve, moi, que votre mari
» vient de nous faire un compliment.
» Prouver une abstraction gaîment, briè-
» vement, sans érudition, sans dévelop-

» pemens, n'est certainement pas chose » facile. Acceptons le défi, et défions ces » messieurs à notre tour. Soit, dirent » ensemble toutes les bouches.

» Mesdames et messieurs, reprit du » Reynel, vous n'entendez pas la cloche, » et je soutiens aux académies nées et » à naître que tout est très-mal pour » qui a faim et ne dîne pas ».

CHAPITRE VII.

Le concours.

Ce petit Sainte-Luce a toujours quelque prétexte pour me retenir près de lui. Il veut concourir aussi, dit-il; il sent le besoin d'être dirigé par une personne de goût, et il me prie de lui donner des conseils : il me fait bien de l'honneur. Tantôt il prétend que sa vieille garde lui présente tout trop chaud ou trop froid; tantôt, que ses ligatures sont trop serrées ou trop lâches; il se garde bien de me rien demander; mais il est si reconnaissant de ce que je fais pour lui! il exprime ce sentiment avec un feu! il n'y a que le mot à changer. Mais ce mot, j'espère qu'il n'osera jamais le dire.

Savez-vous où il cache ce gant? dans

un des plis du mouchoir qui lui enveloppe la tête, un madras à moi, que mademoiselle Justine lui a donné, et que bien certainement il ne me rendra pas plus que le gant. Ah! laissons-lui tout cela : il faut des hochets à l'enfance.

Par exemple, voilà qui passe la plaisanterie. Je lui présente une potion, et il tient un de mes doigts sous les siens. Il est rouge comme une cerise, il me regarde, et oublie le breuvage. « Otez » votre main, M. de Sainte-Luce. — » Madame....... madame....... — Madame » vous prie d'ôter votre main ; elle » n'aime pas ces libertés-là. — Des li» bertés, madame! des libertés! vous » me croiriez capable d'en prendre avec » vous »! Et il retire précipitamment sa main, je dégage la mienne; la potion tombe sur son lit, sur son turban, sur sa charmante figure..... La mère Dupont s'y prend si gauchement pour réparer

le désordre! Elle lui barbouille tout le visage : c'est l'amour travesti en ramoneur. « Donnez-moi ce linge, madame » Dupont. De l'eau tiède........ ». A quoi pense-t-il donc? Je crois en vérité........ Je n'en saurais douter. Sa couverture...... Fiez-vous à des enfans de ce genre-là. Bien certainement je n'approcherai plus de son lit.

Je repasse au salon. Francheville y a fait établir sept à huit tables, bureaux ou pupitres. C'est l'heure du travail, et chacun se frotte l'oreille, le front, ou le menton. J'éclate de rire, et le rire gagne et se communique, et les idées se perdent, et on me gronde, et je ris plus fort; et en riant, en sautant, en chantonnant, je m'assieds devant le bureau qu'on m'a laissé. Je me frotte l'oreille à mon tour, en cherchant une épigraphe; je n'en trouve point, et je prie ces messieurs de m'en donner une, s'ils en ont de reste, car une épigraphe

est ici de première nécessité; une épigraphe est à un ouvrage académique ce qu'est un texte à un sermon, un prologue à une pantomime, et une épigraphe donne à une femme un air d'érudition! ah!

« Messieurs, messieurs, revenons sur » notre premier jugement, et convenons » qu'un journal est quelque chose de » fort utile. Nous voilà tous occupés, » très-occupés, et que nous fassions » bien ou mal, nous aurons employé » quinze à vingt heures, grâce au journal du département. — Hé! madame, » sous ce rapport-là, tout est utile, jusqu'aux chenilles : les écraser, c'est toujours faire quelque chose. — Allons, » allons, une épigraphe. Donnez-moi » donc une épigraphe. — Ma chère » amie, tu fais un bruit affreux. — Hé! » que t'importe, Francheville? écris tout » ce qui te passera par la tête, et je te » réponds du prix. Quand on te saura

» au nombre des concurrens, on s'ar-
» rachera les yeux pour lire ton nom
» à travers le papier, et s'il est trop
» épais, on levera la bande avec une
» innocente adresse, on te proclamera,
» et le public applaudira : il est tout
» simple que le préfet soit le plus bel
» esprit de son département.

» Ah çà, vous ne voulez pas me don-
» ner d'épigraphe? — Hé! ma bonne
» amie, nous en cherchons pour nous.
» — Justine, apportez-moi des diablo-
» tins....... Voyons cela. Finissez donc,
» messieurs, finissez donc. Vous videz
» mon cornet, et il ne me restera pas
» une devise.

» Voici la mienne, s'écrie du Reynel.

Le bon vin et la bonne chère
Font tout oublier sur la terre.

» — Hé! celle-là est assez analogue
» au sujet. — Madame, en voilà une
» qui vous convient à merveille.

En tous lieux elle est la plus belle ;
Elle est l'objet de tous les vœux.
Elle soumet jusques aux dieux :
Apollon écrira pour elle.

» — Finissez donc, monsieur de Sou-» langes; vous me faites rougir jusqu'aux » yeux. — Et la devise vous en convient » davantage. Oh ! la méchante ! elle dé-» chire l'innocent papier ».

Je m'attache à une devise fort insignifiante, mais très-modeste. Chacun cherche, choisit ce qui a rapport à son goût, à son caractère, et pendant qu'on écrit, Honorine croque les diablotins.

La pauvre petite Julie ne prend aucune part à ces jeux. Elle sourit de loin en loin; mais c'est de ce rire machinal, qui annonce une tête vide et fatiguée, et qui affecte péniblement ceux qui en sont les témoins. Je me reproche mes folies : la gaîté des autres est une insulte à nos maux. Je vais à elle, j'avoue l'inconvenance de ma conduite; je la

prie de me la pardonner. Elle m'embrasse, et pleure. Francheville se lève, lui prend la main; elle se laisse conduire. Il la mène dans les bosquets. Il sait ce que peut sa voix sur cette infortunée. Il nous la ramènera plus calme; il finira par la consoler, et je l'en aimerai davantage.

L'aimer davantage ! nos facultés ne sont-elles pas bornées? N'épuise-t-il pas déjà toutes les miennes?

Savez-vous ce qu'a imaginé Sainte-Luce pour me rappeler près de lui? Il attire Honorine avec des friandises, dont mademoiselle Justine ne le laisse pas manquer. Je montre à lire à l'enfant. Il s'est établi son maître d'écriture, et il a une main superbe; et raisonnablement je ne peux rien opposer à la prétention qu'il annonce. La lecture et l'écriture se rapprochent tellement, qu'il est difficile de ne pas fondre les deux leçons en une. Il espère en secret que je serai là, que

j'unirai mes soins, mes efforts aux siens, que je lui saurai gré de ce qu'il fait pour ma fille, et mon amitié et ma présence le dédommageront de son travail. Il y a bien quelque chose de vraisemblable dans son petit plan. Mais comme il se lève maintenant pendant quelques heures, il voudra bien donner sa leçon dans une salle commune, où il sera distrait de manière à ne pas retomber dans l'état..... vous vous rappelez? lorsque j'ai voulu être plus adroite que la mère Dupont.......

Il me lit le commencement de la pièce qu'il compte envoyer au concours. *Besoin d'aimer est à notre ame ce que le soleil est aux fleurs.*

Voilà son épigraphe. Il écrit le roman de son cœur. Tout est bien, dit-il, tout est au mieux pour l'amant fortuné, et il s'agit de prouver que tout n'est pas mal; ainsi, il ne remplit pas les conditions voulues par l'académie; mais il écrit,

il lit avec une chaleur, un charme inexprimables. A chaque page je trouve une application, et si je prends un air réservé, il comble Honorine de caresses : il pressent qu'une bonne mère passe bien des choses à qui chérit son enfant. Il embrasse ma fille avec une ardeur qui m'alarmerait, si elle avait cinq ou six ans de plus, et, en l'embrassant, il me regarde à la dérobée, mais avec une expression ! Hélas ! il cherche des prestiges, il se nourrit d'illusions. Quand il serre Honorine dans ses bras, quand elle lui rend ses baisers, il croit embrasser sa mère, la presser sur son cœur, la sentir répondre à ses transports.

Rien ne m'échappe, et je me rends impénétrable. Paraître m'apercevoir de quelque chose, ce serait le porter à parler, et si le mot *amour* s'échappait de sa bouche, je n'aurais plus la puissance de l'arrêter.

Comme il doit peindre le sentiment,

d'après sa manière d'écrire! Avec quel plaisir l'écoutera celle à qui il sera permis de l'aimer! Mais quand pourra-t-il goûter les douceurs d'un engagement raisonnable et assorti? Hé! mon Dieu, mon Dieu, de quoi m'occupai-je là! Je reviens aux mêmes idées sans m'en apercevoir : je crois même les répéter sur le papier..... Un enfant de dix-neuf ans!

Francheville est aussi pénétrant que moi. Il démêle tout ce qui se passe dans cette ame neuve et pleine de candeur. Assez souvent il m'en parle le soir, et il en rit jusqu'aux larmes : je ne vois pas de côté plaisant à tout cela.

Julie revient peu à peu à son caractère. C'est un composé de sensibilité, de douceur, de bonté. Son retour à elle-même est l'ouvrage de Francheville. Elle trouve, dit-elle, dans sa conversation un attrait qui lui fait tout oublier. Ah! je le crois! Sa douleur, au reste, ne pouvait être que celle d'une tendre fille, à

qui la mort enlève un père chéri. Jamais Ducayla ne lui a inspiré ce délire du cœur et des sens, qui est la félicité suprême, et dont elle ne doit pas même avoir d'idée. Oh! c'est lorsqu'on s'identifie avec l'objet de son amour, qu'on n'existe que par lui et pour lui, qu'on lui doit une suite de jouissances, que chaque jour, chaque instant rendent plus vives, qu'il est affreux de le perdre. J'ignore si on peut lui survivre.

Soulanges ne regarde plus du tout la petite Montbrun. S'est-il aperçu que je l'observe, et se flatte-t-il de m'abuser? Les hommes dissimulent si gauchement! Un homme bien élevé, qui manque d'attention pour une fille aimable, a certainement des motifs sur lesquels il cherche à faire prendre le change. Rose a constamment les yeux fixés sur Soulanges. Une fille décente, qui regarde continuellement un joli homme, est nécessairement entraînée par un senti-

ment irrésistible; mais elle n'a rien à se reprocher encore. De bons principes préviennent long-temps une première chute; on ne la fait pas sans une confusion qui se décèle à chaque instant, et le séducteur est le dernier qu'on ose fixer. Ainsi Soulange ne s'est pas positivement déclaré, puisqu'on ne le redoute pas; mais il emploie des moyens secrets de plaire, et il plaît.

Il connaît l'adresse et la facilité de Justine. Peut-être joue-t-elle un rôle important dans cette affaire, et si elle obtient la confiance de la petite Montbrun, elle la perdra infailliblement.

Il est convenu que demain nous nous lirons ce que nous avons fait pour le concours, et peut-être demain démêlerai-je les sentimens positifs de Soulanges et de Rose : il est, je crois, impossible d'écrire sans laisser percer quelque chose des sensations qui nous affectent le plus ordinairement, et les

lumières que j'ai déjà acquises me guideront dans les ténèbres où le cœur humain cherche à s'envelopper. Il faut sauver cette jeune folle sans expérience d'elle-même, ni des autres.

Nous montons en voiture pour aller dîner à une lieue d'ici. Soulanges se place dans la berline où est sa femme; sa femme qu'il n'aime plus, moi qu'il n'aime pas, et du Reynel, dont on ne peut tirer une phrase qui n'ait rapport à la gastronomie : il y a affectation dans cette conduite de Soulanges.

Rose est dans la calèche avec ses parens et Julie. La pauvre petite alonge le cou à se le démonter, pour voir Soulanges, qui a la cruauté de se tenir dans le fond de la berline. Non, elle n'a rien à se reprocher encore, puisqu'elle croit n'avoir pas besoin de dissimuler; et quand les circonstances l'exigent, nous dissimulons toutes, par instinct, quand ce n'est point par raisonnement.

Comment Montbrun et sa femme ne s'aperçoivent-ils de rien ? Peut-être considèrent-ils cette préférence de Rose comme un enfantillage; peut-être croient-ils à l'inviolabilité de la maison de Francheville; peut-être sont-ils persuadés de l'honnêteté de Soulanges. Cette sécurité fait leur éloge, mais n'a pas de fondement. Tel qui rougirait de la seule pensée de prendre un anneau à la mère, lui ravit sa fille sans scrupule, et tire vanité dans le monde du désespoir où il a plongé une famille. Voici un paragraphe qu'Honorine lira un jour. Mais revenons.

Je voulais laisser Sainte-Luce à Brécour. Il m'a regardée d'un air si suppliant, que je n'ai pas eu la force d'insister. Il voulait monter dans la berline; j'ai exigé qu'il prît sa litière, dont cependant il pourrait se passer. Mais je ne veux pas qu'il touche mes pieds, mes genoux, pas même ma robe.

Francheville monte un superbe che-

val avec l'aisance et la grâce qu'il met à tout ce qu'il fait. Il voltige de la calèche à la berline, et je le renvoie de la berline à la calèche : il se doit à Julie, et ses soins ont tant de succès!

Nous arrivons, et le premier soin du propriétaire est, selon l'usage, de nous faire voir ses parterres, son potager, son parc. Il a des plantes exotiques, dont il sait à peine le nom, dont il ignore les propriétés, qui ne flattent ni la vue ni l'odorat, mais dont il fait un cas infini, parce que son voisin ne peut offrir à l'amateur que l'œillet, la rose et le jasmin. Pauvres humains! Tous prétendent à une supériorité quelconque, et la plus frivole suffit souvent à leur amour-propre.

Le parc est vraiment délicieux; c'est la nature embellie, et l'art se cache partout. Voilà une grotte qui me rappelle celle d'Eustache, et les premiers jours de mon bonheur. Il faut que je

m'arrête ici : je crois voir un temple partout où je trouve un souvenir.

Du haut de la roche s'échappe une source qui tombe en cascade dans un bassin dont les bords sont garnis d'un gazon frais et verd, sur lequel je suis assise. Sainte-Luce est resté, sous le prétexte d'amuser Honorine. La petite court après des papillons.

.... Malheur! malheur, peut-être irrémédiable...... Elle s'est élancée, elle est tombée...... Sainte-Luce part avec la rapidité de l'éclair........ Ah! je respire : Honorine est dans ses bras.

Emportée par sa vivacité, elle a suivi un papillon; elle s'est précipitée dans le bassin. Sainte-Luce y est arrivé avant moi. Il a de l'eau jusqu'aux épaules, et ses blessures ne sont pas fermées! Il met mon Honorine sur mes genoux; il me fait remarquer la tranquillité de l'enfant. Il me conjure de me calmer. Bon, excellent jeune homme!

Oh!

Oh! je lui dois la vie de ma fille, et peut-être la mienne. Sans lui, il est vraisemblable que nous périssions toutes deux. Chère enfant! toi que j'ai cru perdue et que je retrouve, viens, viens sur mon cœur, sur mon sein......... Et vous, vous qui me l'avez rendue, recevez le témoignage de la plus juste, de la plus vive reconnaissance...........

Insensée, qu'ai-je fait! je l'ai pressé dans mes bras; je l'y ai pressé avec transport; j'ai senti ses lèvres brûlantes....... « Sainte-Luce, que faites-vous?
» Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je.
» Comment, monsieur, vous tombez à
» mes pieds! que signifie cette attitude?
» que prétendez-vous? me faire acheter
» le bienfait, en perdre tout le prix, me
» forcer à désirer qu'un autre ait sauvé
» mon Honorine..... ». Sais-je ce que j'ai ajouté? Nos amis, les maîtres du château n'étaient pas à cent pas. Sainte-Luce pouvait être vu embrassant mes

genoux, et le trouble inséparable d'un pareil moment ne m'eût pas servi d'excuse. Je m'éloigne à grands pas, entraînant, portant Honorine. J'appelle Francheville à haute voix; j'ai besoin d'un appui contre un jeune homme qui tout à coup a passé de l'extrême timidité à l'aveu le plus clair, aux expressions les plus délirantes..... Hé! qu'ai-je à lui reprocher? Ne l'ai-je pas encouragé par mes caresses? elles étaient innocentes; mais quelle explosion elles ont produite! et ne devais-je pas la prévoir?

Des mots entrecoupés apprennent à Francheville le danger qu'a couru sa fille, et lui font connaître son bienfaiteur et le mien. J'avais envie de lui parler des détails : ce parti était le plus sage sans doute. Hélas! je n'ai pas eu la force de l'adopter.

Il prend sa fille, et court avec elle vers le château. Je le suis, appuyée sur le bras de Montbrun, dont j'ai un ex-

trême besoin. Nous déshabillons la petite, nous la couchons. Elle nous sourit, et me demande des bonbons. Heureux âge, où tout est vie, et où on n'a pas encore d'idée de sa destruction !

« Et ce malheureux, mon ami, ce » malheureux qui s'est précipité dans » l'eau, et dont les blessures sont en» core saignantes ?.... Il en mourra peut» être ». Francheville ne me laisse pas achever. Il court, il vole, il revient. Il soutient l'intéressant jeune homme. On le met sur un lit : il était temps.

Francheville l'a trouvé à genoux, à la place même où je l'ai laissé. Il tenait dans sa main quelques marguerites, que j'avais cueillies pour Honorine, et que j'ai laissées échapper au moment de sa chute. Il les a mises sous son oreiller, et c'est Francheville qui me raconte tout cela avec un ton d'aisance qui me confond. Il est sûr de moi, sans doute; mais ne sent-il pas combien il est désa-

gréable, fatigant pour une femme d'avoir à contenir sans cesse un jeune homme dont la passion paraît s'accroître chaque jour?

« Je le répète, mon ami, il faut éloi-
» gner M. de Sainte-Luce; il le faut ab-
» solument. Son fol amour l'attache ici,
» l'y fixe, et lui fera perdre ses plus
» belles années et son état à venir.

» — Éloigner un homme recommandé
» par madame d'Elmont, l'éloigner avant
» son entière guérison, et cela, parce
» qu'il fait cas aujourd'hui de quelques
» marguerites que tu as touchées, et
» auxquelles demain il ne pensera plus!
» Comment colorer ce brusque départ?
» Comment nous sauver du reproche
» d'avoir chassé de chez nous celui qui
» nous a conservé notre enfant, qui a
» tout bravé pour y parvenir, et qui peut-
» être sera victime de son dévouement?
» Il faudra donc avouer notre véritable
» motif, nous résigner à passer, moi

» pour un jaloux, toi pour une prude.
» En vérité, ma chère amie, je n'y puis
» consentir ».

Pour une prude! Faut-il, pour éviter cette qualification, attendre que.......... Hé! sa bouche n'a-t-elle pas touché la mienne, ne s'y est-elle pas fixée? Mais Francheville ne sait pas cela.

Si je le lui dis, Sainte-Luce partira; mais il perdra son protecteur, tout espoir de s'avancer dans le monde. Dois-je le punir aussi cruellement d'une étourderie qui n'a pas eu de témoins, et dont je pourrai toujours prévenir les suites? Ce serait une atrocité.

La fièvre vient de le prendre. Francheville donne l'ordre de le reconduire à Brécour. Ne manquera-t-il de rien? Sera-t-il convenablement soigné pendant mon absence? Si je retournais avec lui.... si..... si..... : cela n'est pas possible.

Madame Montbrun se propose; ne puis-je faire ce qu'elle se permet? Non,

non, elle a quarante ans, et moi........ je bénis madame Montbrun.

Quel triste dîner j'ai fait là! Ma pauvre tête est pleine d'une foule d'idées qui se heurtent, se confondent, et ne me laissent pas un moment de repos.

Mon premier soin, à notre retour, est de m'informer de son état. La fièvre a cessé, et cependant, me dit-il, son mal augmente à chaque instant. Ah! je sais bien quel est ce mal, et je n'y peux apporter de remède.

Voyons, quelle conduite tiendrai-je à l'égard de ce jeune homme, qu'on ne veut pas éloigner? Lui parler de ce qui s'est passé, c'est le rendre à son délire; lui marquer du mécontentement, de la sévérité, n'est pas un moyen sûr de le réduire au silence. Quelque chose que dise une femme tendrement aimée, elle provoque, elle amène une réponse, l'amour se reproduit, la discussion s'engage, se prolonge, et écouter, n'est-ce

pas en quelque sorte autoriser des espérances?...... des espérances! s'il était capable d'en concevoir! s'il me faisait cet outrage........ Je paraîtrai n'attacher aucune importance à ce qu'il m'a dit, à ce qu'il a fait; je paraîtrai avoir tout oublié.... Mais oublier aussi facilement, n'est-ce pas encourager une continuité d'aveux, de plaintes auxquelles je ne sais que répondre. M. de Francheville avait bien affaire de recevoir ce jeune homme chez lui, de l'y ramener de Toulon. Je lui ai dit ce que je pouvais dire; j'en ai dit assez pour le déterminer à prendre des mesures promptes et sérieuses, et il garde ici Sainte-Luce, il le garde malgré moi. Je ne sais où j'en suis.

Il faut que je m'étourdisse sur tout cela, que je cesse de voir celui..... Cesser de voir l'homme à qui je dois la vie de mon enfant! il m'accusera d'ingratitude, moi qui réunis au plus haut

degré tous les sentimens que peut concentrer le cœur humain. Hé bien! qu'il me croie ingrate, qu'il me mésestime, qu'il me haïsse, qu'il m'oublie; c'est ce qui peut lui arriver de plus heureux....... Et à moi aussi.

« A quoi penses-tu donc, Fanchette?
» Tu oublies que c'est aujourd'hui que
» doit se faire la lecture des pièces des-
» tinées au concours. — Mon ami, je
» m'en occupais. — Et rien n'est disposé
» encore. Georges, faites-nous arranger
» une espèce de tribune. Voyez s'il n'y
» a pas là-haut quelque fauteuil antique,
» qu'on juchera sur une table; un pu-
» pitre devant le fauteuil; des siéges
» rangés circulairement; ce qu'il faut
» pour écrire nos réflexions sur ce que
» chacun de nous va lire. Il est fort
» agréable pour ceux qui vont s'exposer
» aux traits de la critique, de prendre
» leur revanche par anticipation, et il
» faut que la critique soit quelque chose

» de bien beau, de bien grand, car je » prends déjà l'air d'importance, le ton » tranchant, qui annoncent que je suis » pénétré de la dignité de mes fonctions. » Allons, Montbrun, à vous ».

Ce que j'avais prévu est arrivé. Chacun a traité son sujet d'après ses goûts, ses habitudes, son caractère.

Montbrun trouve dans le commerce l'unique remède au mal physique et moral. C'est le commerce, dit-il, qui rapproche, qui unit les hommes; c'est cette union qui rend chaque individu fort de la force générale. Il est vrai que le commerce brouille les peuples quelquefois; mais ils s'égorgent avec des égards, des procédés, une générosité qui honorent l'humanité, et dont les principes imprescriptibles sont consignés dans un beau livre intitulé : *Du Droit des gens.*

On s'attend bien que du Reynel trouve l'oubli de tous les maux dans les plaisirs de la table. Un gastronome, dit-il,

s'occupe de son dîner dès la veille; ainsi il est bercé par des songes agréables; il se réveille entre les bras de l'espérance, qui ne le quitte que pour le jeter dans ceux de la jouissance : c'est le moment où il se met à table. Il digère paisiblement le reste de la journée : quand serait-il accessible au mal physique et moral?

« Et la goutte, dit Francheville? —
» Je ne l'ai pas; ainsi tout est bien pour
» moi ».

Les critiques observent à ces messieurs qu'ils sont longs, diffus, obscurs; qu'il faut aider à la lettre, et même à la pensée. Ces messieurs ont le bon esprit de ne pas se fâcher, chose rare, et par conséquent remarquable. Ils répondent qu'ils ont cherché à s'amuser, sans prétention au prix, et voilà la critique désarmée.

J'attendais Soulanges. Je ne perdrai pas un mot de ce qu'il va lire.

Il parle assez éloquemment des maux de toute espèce qui affligent ce pauvre globe, et il s'étend sur les moyens de calmer les douleurs les plus vives, les chagrins les plus cuisans, d'ajouter au bonheur même. Le plus puissant, selon lui, c'est d'ouvrir son cœur à l'amitié, de l'y faire régner exclusivement. Il n'entend point parler de cette amitié froide et intéressante qui unit deux êtres du même sexe, mais de celle qu'éprouvent l'un pour l'autre un homme et une femme honnêtes et délicats. Eux seuls connaissent cette confiance absolue, cette douce intimité, ce charme qu'on ne peut décrire, mais dont on jouit si parfaitement. Il pare ses pensées des grâces du style et des images. Changez le mot, c'est l'amour qu'il a peint; c'est l'amour qu'il présente à l'inexpérience, sous le nom de l'amitié.

Sa figure s'anime, ses yeux parlent. Rose ne pense pas à cacher le plaisir

qu'elle trouve à l'entendre. Ses joues se colorent, son sein s'agite, un doux frémissement règne partout son corps.

Francheville attaque fortement l'ouvrage; il fait tomber tout cet échafaudage d'amitié chimérique. Rose marque de l'humeur : il est dur de renoncer à des illusions flatteuses; il est heureux d'être détrompé, et Francheville, sans s'en douter, a commencé ce grand ouvrage. Je le seconderai.

Soulanges me présente la main, et me conduit à la tribune. Je lis, je lis mal; Francheville rit, l'auditoire est glacé. Peut-être ce que j'ai fait n'a pas le sens commun. Je ne suis pas d'ailleurs dans une situation à faire valoir quelque chose. Pourquoi me suis-je avisée d'écrire?.... Bon! ne vais-je pas mettre de l'importance à ces bagatelles-là?

Sainte-Luce me succède. Il est aussi loin du programme que la comète l'est de la terre. Mais ce qu'il lit est bien,

très-bien fait, trop fortement senti, trop bien lu. En vérité, cette manière de lire m'embarrasse; Francheville éclate de rire. Il s'écrie qu'on ne peut écrire ainsi sans être amoureux, très-amoureux. Sainte-Luce se déconcerte; il descend de la tribune, humilié, rouge de dépit. Pauvre enfant! je souffre pour lui.

Julie n'a rien écrit, et s'excuse : elle n'en avait pas besoin.

Rose ne peut vaincre sa timidité : qu'objecter à cela?

Madame Montbrun assure n'avoir jamais écrit que des lettres de voiture et des connaissemens : on paraît assez disposé à la croire; on n'insiste pas.

Madame de Soulanges a réfléchi qu'une femme qui donne de la publicité à ses écrits, se charge presque toujours d'un ridicule. Elle n'a pas le travers de vouloir passer pour un bel-esprit; elle refuse de lire.

Est-ce une leçon qu'elle veut me

donner? Ma foi, je la mérite, et je la reçois volontiers.

« A ton tour, aimable et inexorable » critique. Tu n'as ménagé personne : » tiens-toi bien. — Parbleu, ma chère » amie, je n'ai pas la prétention d'avoir » mieux fait que les autres. Je me suis » amusé à vos dépens; vous allez pren- » dre votre revanche. Georges, distri- » buez des clefs forées : je vais com- » mencer.

» — Bravo! bravo! Comment donc, » mon ami, voilà qui est très-supérieur » à ce que nous avons entendu. — Très- » supérieur, ma chère amie, c'est un » peu fort. Ce n'est pas ton esprit qui » juge, c'est ton cœur. — Tu vois que » ta femme n'est pas la seule qui pense » ainsi : tous nos amis te comblent d'é- » loges. — L'académie pourrait fort » bien n'être pas de votre avis. — Hé! » une académie ne se trompe-t-elle » jamais? Confie-moi ton manuscrit.

» Je prierai M. de Sainte-Luce de le » copier ».

J'ai parlé, et le jeune homme a déjà le cahier entre les mains. Il ne court pas encore; il trotille jusqu'à sa chambre. Il va travailler sans interruption, j'en suis sûre, et j'aurai ma copie avant la fin du jour.

Prévention, vanité, faiblesse de femme, va-t-on dire. On dira tout ce qu'on voudra : je ne peux résister au désir d'insérer ici la pièce de Francheville.

CHAPITRE VIII.

Tout n'est pas mal.

TRICK s'était éloigné du monde, qu'il haïssait sans trop savoir pourquoi. Il habitait un coin de terre, qui lui appartenait, dans la vallée de Chamouni. Malgré sa misanthropie, il y pratiquait les vertus patriarchales, qui distinguent les peuples qui ont conservé quelque trait de leur physionomie primitive. Il exerçait l'hospitalité envers ceux que la curiosité, ou le goût de l'observation conduisait aux glaciers. Sa haine des hommes n'altérait ni sa candeur, ni son désintéressement, et il était amoureux comme un solitaire qui vit habituellement avec son cœur et sa maîtresse.

Mademoiselle Crettle était fort jolie et fort sensible. Seule avec M. Trick,

elle l'écoutait avec plaisir, parce qu'il était beau, et que d'ailleurs elle ne pouvait entendre que lui. Elle crut que le respect que lui inspiraient les vertus simples de son maître, que l'intérêt qui naissait de la peinture naïve de ses sentimens, étaient quelque chose de plus que de l'amitié, et jusque-là tout allait bien : croire qu'on a de l'amour, c'est être bien près d'en avoir.

Le diable, qui se mêle des affaires des patriarches, comme de celles des réprouvés, amena dans la cabane de Trick un pâtre plus jeune et plus beau que lui, qui demanda du pain, du lait, et de l'emploi.

Un patriarche, un misanthrope, ont leur petite vanité comme les gens du grand monde. Trick passait déjà pour un homme riche : il fut flatté de l'idée d'avoir un serviteur. Il remit à Wolf la garde de son troupeau, et Crettle, obligeante envers tout le monde, se chargea

de lui porter aux champs le plat de lentilles et le fromage à la crème.

Crettle, très-ingénue, pensait que l'homme qu'on doit préférer est celui qu'on aime le plus. Ce raisonnement est un peu suisse : elle eût peut-être pensé différemment après un séjour de six mois à Paris. Qu'elle eût tort ou raison, la disposition à aimer, qu'elle éprouvait depuis quelque temps, se tourna tout à coup en faveur de Wolf. Dès ce moment, la conversation sentimentale de Trick lui parut ce qu'elle était, monotone, très-monotone, et ennuyeuse, lorsque le causeur n'inspire plus d'intérêt.

Wolf, de son côté, trouvait la petite Crettle très-séduisante; et comme on est vrai en proportion du plus ou du moins d'éloignement où on se tient de la nature, Wolf dit un jour à Crettle : Je t'aime. Crettle répondit : Je t'aime aussi.

Et comme on n'a nul intérêt à cacher ce qui fait plaisir, et ce qui ne nuit à personne, ils dirent tous deux à Trick, en rentrant dans la cabane : Maître, nous nous aimons.

Trick frissonna, pâlit, rougit, et chercha dans sa tête les moyens de conserver sa petite Crettle. Il en trouva un qui lui parut infaillible : il proposa d'épouser. « Voulez-vous, maître, que je vous » épouse, lorsque j'en aime un autre? » Je serais malheureuse, Wolf le serait, » vous le seriez aussi de n'être pas ai- » mé, et il vaut mieux qu'il y ait un » malheureux que trois ».

Trick essaya de répondre à un raisonnement qui était sans réplique. Crettle passa son bras sous celui de Wolf; de l'autre main, ils tenaient chacun leur petit paquet. Ils saluèrent Trick, et partirent.

« Où allez-vous donc, leur cria-t-il? » — Nous marier. — Et de quoi vivrez-

» vous ? — Wolf trouvera partout des
» moutons à conduire, et moi un mé-
» nage à soigner ».

Oh ! les femmes, disait Trick, en se renfermant chez lui, les femmes sont plus haïssables encore que les hommes. L'ingrate ! Je l'aimais assez pour l'élever jusqu'à moi, et elle me préfère un malheureux berger ! Il ne réfléchissait pas que pour une fille de seize ans, il n'y a qu'un homme au monde, et celui-là a tout.

Trick resta deux jours enfermé dans sa cabane. Il avait encore la faiblesse d'aimer Crettle, et il ne voulait pas que ses voisins fussent témoins de sa douleur. Nous avons quelquefois des peines qui ne sont que des ridicules : ce sont à-peu-près celles que nous n'osons avouer.

Cependant, comme la douleur est à charge à un misanthrope comme à un autre, Trick pensa qu'il ferait bien de se

défaire de la sienne, et il se décida à se rapprocher un peu des hommes.

Comme on n'est jamais plus gai qu'à table, en Suisse ainsi qu'ailleurs, il sortit pour choisir le plus gras de ses agneaux. Le troupeau, abandonné à lui-même pendant deux jours, s'était dispersé. Trick courut toute la journée pour le rassembler, et en courant il disait: A quelque chose malheur est bon; en cherchant mes moutons, je ne pense pas à Crettle.

Et il cherchait ses moutons du côté par où Crettle avait disparu à ses yeux. Il rentra chez lui, excédé de fatigue, ayant à peine rassemblé le quart de son troupeau. Au moins, dit-il, je n'aurai plus besoin de berger, et si je retrouve une jolie ménagère, personne ne me l'enlèvera.

Voilà pourtant deux malheurs, au lieu d'un, dont il faut se consoler. Au

lieu d'un agneau, il en tue deux; au lieu d'un voisin, il en convie trente.

Deux jours et deux nuits se passèrent à table. On rit, on chanta. Trick oubliait ses pertes, et il trouvait que pour être heureux, il faut vivre sans amour, et afin de n'en plus avoir, il avait placé près de lui la plus jolie de ses voisines.

La voisine prétendait que l'amour seul nous rend heureux. Elle soutenait son opinion avec des regards si doux, des inflexions de voix si pénétrantes, que Trick la trouva fort au-dessus de Crettle : notre amour-propre pare la femme qui nous aime, des charmes qu'elle n'a pas.

Trick allait se livrer au plaisir d'être aimé, lorsqu'il se rappela que sa voisine était mariée. Cette seule idée le fit frémir. Jamais, dit-il, je ne me reprocherai d'avoir convoité la femme de mon voisin.

La femme du voisin, beaucoup moins scrupuleuse, lui dit à l'oreille : Trick, je t'aime. Trick lui répondit : Madame vous ne le devez pas.

La dame, qui avait quelque chose du caractère de madame Putiphar, dit à son mari que Trick lui faisait des propositions inconvenantes.

Et le mari, à demi-ivre de la bière de Trick, le battit, prit sa femme, et l'emmena.

Oh! quel monde que celui-ci, pensait Trick! Une petite fille que j'aime, et dont je me croyais aimé, me quitte pour suivre un jeune homme qu'elle connaissait depuis vingt-quatre heures; la plus grande partie de mes moutons s'égare, et personne n'a la bonne foi de me les ramener; je me défends d'un amour illicite, je suis battu, et pendant qu'on me bat, mes amis achèvent tranquillement de vider mon quarteau de bière! Oh! quel monde! quel monde!

Si je n'avais au moins qu'à déplorer mes malheurs personnels ! mais tout ici est perversité, destruction, calamité. Le renard mange les poules; le loup la brebis; le vautour la colombe; le brochet le goujon; l'araignée la mouche; l'hirondelle l'araignée; la pigrièche l'hirondelle. L'homme mange tous les animaux, et il se bat jusqu'à la mort pour savoir si sa haie de séparation sera placée une toise plus loin ou une toise plus près de sa maison. Des poisons sont épars çà et là; des reptiles venimeux infectent la terre; des épidémies la ravagent. Ah ! quel monde ! quel monde !

Pendant que Trick fait le philosophe, un orage affreux se prépare. Chacun court, autant que le permettent des jambes et des têtes appesanties : on a ses fruits, ses légumes, ses fleurs à sauver. De la grêle le premier de juin, disait Trick, et notre pasteur prétend que tout

tout est bien! La providence, dit-il, veut éprouver les hommes! j'aimerais mieux plus de bonheur, et moins d'épreuves. La providence est bien bonne de s'occuper autant de moi!

Trick n'eût pas fini, si le bruit de ses cloches et de ses châssis, brisés par la grêle, ne l'eût tiré de ses profondes réflexions. Il va, il court à son jardin, et à peine est-il sorti de chez lui, que la foudre tombe sur sa maison et l'écrase. Les débris de la maison écrasent les moutons que la grêle n'a pas tués. Les moutons écrasent les poules; les poules leurs poussins. En un instant il ne reste à Trick que le fardeau de son existence.

Tout est mal sans doute, disait-il; mais les hommes ont aggravé des maux inévitables. Si nous avions conservé notre état d'innocence, les choses iraient bien mieux. Les dons de la terre seraient suffisans et communs à tous. Les animaux ne seraient pas victimes de

notre voracité, ou de notre barbarie. Le mouton, libre dans nos prairies, ne craindrait ni le loup, ni le boucher. Le cheval, loin du fouet oppresseur, trouverait dans les forêts le plaisir et le repos auprès de la souple et vigoureuse jument. L'homme vivrait sans avarice et sans ambition, par conséquent sans orgueil et sans haine. L'amitié cesserait d'être un vain mot; l'amour serait un sentiment; les épouses resteraient fidèles, et les petites Crettles ne courraient pas les champs avec leurs amoureux.

Quand on est abondant en idées, qu'on est seul, et qu'on marche, on fait du chemin sans s'en apercevoir. Trick avait gravi le Montanverd; et il arriva à la porte d'un ermitage.

Il avait faim; il frappa. Un vieillard vint ouvrir, et lui offrit du pain noir et des noisettes. En prenant ce frugal repas, Trick examinait son hôte. L'isolement absolu, le renoncement à soi-

même, une vie austère au milieu de glaciers vieux comme le monde, une barbe blanche qui tombait jusqu'à la ceinture, un front sillonné de rides, des yeux animés et perçans, tout cela semblait tenir à quelque chose de surnaturel : il fallait que l'ermite fût un saint ou un sorcier. Dans l'un ou l'autre cas, pensait Trick, il pourrait réparer mes malheurs. L'espérance le ranima, et il commença à raconter à l'ermite sa déplorable histoire.

A mesure qu'il avançait dans son récit, la physionomie de l'ermite se développait, s'animait, se parait de grâces. Les rides ont disparu; la barbe grise et la robe de bure sont tombées; Trick a devant lui un génie brillant de jeunesse et de beauté.

On n'a pas tous les jours l'occasion de voir un génie. Trick ouvrait de grands yeux, et contemplait celui-ci avec admiration, lorsqu'il se sentit enlever par

les cheveux, et transporté avec la rapidité de la foudre. Cette manière de voyager n'est pas la plus commode, mais elle est expéditive. C'est ainsi que certain prophète de Judée courait le monde pour la plus grande gloire de Dieu.

Trick eut peur, et commença à regretter cette terre si imparfaite, où cependant on se procure, par-ci par-là, quelques jouissances. Mais comme les regrets ne servent à rien, quand on s'est jeté d'une mauvaise condition dans une pire, Trick ferma les yeux, et se résigna.

Il parcourut cinq millions de lieues en cinq minutes, et tout à coup il sentit ses pieds appuyés à quelque chose de solide. Il ouvrit les yeux : le génie avait disparu, et Trick se trouva dans un monde qu'il ne connaissait pas, mais où, fort heureusement pour lui, tous les habitans parlaient suisse.

« Mais, disait-il, comment parle-t-on

» suisse dans un monde où on ignore » qu'il existe treize cantons? Rien de » plus simple, lui répondit une jeune » fille : on parle suisse ici, comme Aga- » memnon parle français à Paris ».

Cette jeune fille est grande, sa taille est svelte, élancée; mais est-elle jolie? C'est la première chose qu'un homme veut savoir, et comment s'en assurer? celle-ci porte un masque; ses mains et ses bras sont cachés dans des gants d'une demi-aune de longueur. Nos suissesses, pensait Trick, sont bien plus coquettes que les femmes de ce monde-ci. Les jolies filles ne veulent pas de masque; les laides croient n'en avoir pas besoin. Je remarque déjà qu'ici le sexe est modeste, et j'en augure bien pour la suite de mes observations.

Un jeune homme a toujours quelque chose à dire à une jeune fille; une jeune fille aime à répondre à un joli garçon; aussi la conversation fut très-animée.

« Dites-moi, jeune demoiselle, com-
» ment se nomme ce monde-ci? — L'u-
» nivers, monsieur, ou le monde par
» excellence. — Ah! j'entends : on croit
» ici, comme chez nous, que la nature ne
» s'est occupée que du globe que nous
» habitons, et que les étoiles fixes sont
» là uniquement pour nous récréer la
» vue. Et quelles sont les mœurs de votre
» terre? — Des mœurs, monsieur! Que
» signifie ce mot?—Peut-être ne le con-
» naissez-vous point, parce que vous n'a-
» vez que des qualités. — Qu'est-ce que
» c'est que des qualités? — Je vais tâ-
» cher de vous en donner une idée. Ai-
» mez-vous, respectez-vous vos parens?
» — Douteriez-vous de cela? — Êtes-
» vous sensibles aux charmes de l'ami-
» tié? — Partout ici vous lui trouverez
» des autels. — Connaissez-vous l'a-
» mour? — Il est ici le complément de
» l'amitié. — Les épouses sont-elles fi-
» dèles? — Est-il possible qu'elles ne le

» soient pas? — Les jouvencelles sont-
» elles sages? — Sages? Qu'entendez-vous
» par là? — Je vois qu'ici vous pratiquez
» toutes les vertus sans orgueil, puisque
» vous n'avez pas même de mot pour les
» exprimer. Oh! si vous ignoriez aussi
» l'argent et l'or! — Nous les connais-
» sons. — Tant pis. — Mais nous les lais-
» sons dans les mines. — Ainsi, jamais
» de haines, de querelles, de guerres
» parmi vous? — Qu'est-ce que c'est que
» tout cela? — La guerre est l'art de se
» ranger en ligne, et de se tuer métho-
» diquement. — Comment, il y a des
» mondes où les hommes se tuent! —
» Comment, vous êtes assez heureuse
» pour vous étonner de cela! Vous m'en-
» chantez, mademoiselle. Et sans doute
» vous vivez dans une égalité absolue?
» Vous n'avez point parmi vous de
» grands seigneurs? — Dites-moi encore
» ce que c'est qu'un grand seigneur? —
» C'est quelquefois un homme de fort

» peu de mérite : c'est toujours le pro-
» priétaire d'une vaste étendue de ter-
» rain, qui le fait exploiter à son compte,
» et qui, au moyen de la sueur de ses
» paysans, a des valets qui le servent,
» des chevaux qui éclaboussent ses sem-
» blables, quand ils ne les écrasent pas,
» et il en est qui appellent drôle celui
» qui n'éclabousse personne, et qui ne
» gaspille pas en un jour ce qui ferait
» exister vingt familles. — Quoi! mon-
» sieur, vous avez dans votre monde des
» hommes comme cela! — Quoi! made-
» moiselle, ce monde-ci n'est point par-
» tagé entre cinq à six mille individus?
» — Ici, monsieur, la terre n'est à per-
» sonne, et ses fruits sont à tous. — Et
» vous n'avez point de supérieurs? —
» Qui ne veut pas l'être, n'en reconnaît
» point.

» — Oh! quel monde! quel monde!
» C'est chez vous que règne l'âge d'or,
» qui n'est sur notre terre que le rêve

» de quelques honnêtes gens....... Mais,
» mademoiselle, il me semble que vous
» avez bien des mouches. — Voilà pour-
» quoi nous portons des masques. En
» voulez-vous un? — Je vois qu'il est
» difficile de s'en passer, à moins pour-
» tant que nous n'écrasions ces mou-
» ches importunes. — Ah! quelle hor-
» reur! ôter la vie à quelqu'un! Le temps
» ne détruit-il pas assez vîte? — Que
» cette générosité est sublime! Ne pas
» se permettre d'écraser une mouche!
» Préférer porter un masque toute sa vie!
» Oh! génie bienfaisant, reçois l'hom-
» mage de ma reconnaissance : tu m'as
» jeté dans le meilleur des mondes pos-
» sibles. J'y passerai le reste de mes jours.
» — Comme il vous plaira, monsieur. —
» Je vous offre mon cœur. — Je vous
» donne le mien. — Mais, mademoiselle,
» vous avez sur moi un avantage. — Le-
» quel, monsieur? — Vous me voyez, et
» je ne connais pas votre figure. — Je

» vais soulever mon masque. — Quelle » candeur! quelle bonté!...... Mademoi» selle, vos traits sont d'une régularité » parfaite, d'un charme inexprimable; » mais vous me paraissez bien pâle et » bien maigre. — Nous sommes tous » dans cet état-là. — Mademoiselle, si » le mariage ôte quelquefois l'embon» point, assez souvent il en donne : ma» rions-nous tout de suite. — Vous me » plaisez beaucoup, monsieur, mais je » ne vous épouserai jamais. — Et la » raison de cela, mademoiselle? — Je » ne redoute rien autant que d'être mère. » — Voilà une idée bien singulière. — » Je ne me singularise pas : toutes mes » compagnes pensent de même. — Que » font donc ces époux si fidèles, dont » vous me parliez tout-à-l'heure? — Ils » se regardent, et ils bâillent. — Il y a » là-dessous, mademoiselle, quelque » chose d'incompréhensible. Que des » époux bâillent en se regardant, cela

» est assez ordinaire; mais que des jeu-
» nes filles qui aiment refusent de se
» marier, par la crainte d'avoir des en-
» fans, voilà ce qui a besoin d'explica-
» tion. — Et c'est ce qui va s'expliquer.
» Suivez-moi ».

Elle passe son bras sous celui de Trick, avec cette molesse, cet abandon auxquels se laissait aller Crettle, en prenant le bras de Wolf, et ils se mirent ensemble à parcourir le pays.

Trick s'aperçut bientòt que ce qui est ici une simple marque de politesse, une demi-faveur de l'amour, est dans ce nouveau monde un secours nécessaire à la beauté défaillante : les genoux de celle-ci ployaient sous elle.

Trick allait l'interroger sur les causes de cette faiblesse, lorsqu'il vit des choses qui lui confirmèrent l'excellence de son système, en excitant son admiration.

Ici, c'est un lion qui joue avec un

agneau. Le lion est maigre comme la jolie demoiselle; mais l'animal féroce a vaincu sa voracité : donc nos passions ne sont pas invincibles; donc l'homme, doué de raison, est inexcusable quand il ne surmonte pas les siennes.

Plus loin, un homme, soutenu par deux de ses compatriotes, pousse de longs gémissemens. Trick s'approche, s'informe : cet homme a eu, en marchant, le malheur d'écraser un lapin. « Oh! mademoiselle, quels cœurs que » les vôtres! quelle parfaite, quelle ex- » quise sensibilité! Quelle admirable et » étonnante leçon je donnerai aux ha- » bitans de ma terre, si mon génie me » permet d'y aller passer deux ou trois » jours! Mais, mademoiselle, je m'a- » perçois qu'il est temps de dîner. — » Et moi, monsieur, je tombe d'inani- » tion. — Hé bien! conduisez-moi chez » vous. — Chez moi! où règne l'égalité, » personne n'a rien en propre. — Vous

» avez au moins quelque maison com-
» mune......... Hé, bon Dieu! je m'aper-
» çois que vous êtes sans souliers. —
» Cette robe et ce masque sont du temps
» où la tyrannie pesait insolemment sur
» nous. Mais comment, depuis que nous
» sommes heureux, nous procurer quel-
» que chose? Pas de cuir, quand on
» ne tue pas d'animaux; ainsi pas de
» souliers. Pas de bois de charpente,
» quand on craint de couper un arbre,
» qui a au moins la vie sensitive; ainsi
» pas de maisons. — J'entends, made-
» moiselle, ceux qui veulent ramener
» l'âge d'or, doivent se résigner à cou-
» cher à la belle étoile, et à marcher
» nu-pieds. Diable! diable.............. mais
» que vois-je! ces arbres sont dépouillés
» de fruits, de feuilles, et même de leur
» écorce? — Que voulez-vous, mon-
» sieur, les écureuils, les oiseaux, les
» lapins, les chevreuils.............. — Ah,
» mademoiselle!............. et les fourmis,

» les taupes, les rats............ Je ne sais
» plus où mettre le pied. Eloignons ces
» animaux-là. — Pourquoi les éloigner?
» Puisque la terre est à tous, ils ont
» comme nous le droit d'aller où bon
» leur semble. Attendons qu'il leur plaise
» nous ouvrir un passage. — Venez,
» mademoiselle, glissons-nous par ici.
» Vous avez au moins des jardins, et
» dans ces jardins des légumes? — L'an-
» née dernière, on a encore cultivé en
» commun; mais les sangliers ont déra-
» ciné les haies, et ces pauvres bêtes
» ont mangé la récolte. Comme on sent
» qu'on ne récolterait pas davantage à
» l'avenir, on a renoncé à un travail
» inutile. Voilà pourquoi les personnes
» mariées bâillent en se regardant; voilà
» pourquoi les filles et les garçons re-
» fusent de se marier. — Ainsi, pour que
» l'âge d'or règne, il faut que le genre
» humain périsse. — Oh, monsieur! nous
» ne mourons pas de faim précisément.

» Tenez, voilà une touffe d'herbe que
» cette vache a laissée en passant, nous
» allons nous la partager. — Hé, made-
» moiselle! on ne dîne pas avec deux
» brins d'herbe, et je commence à me
» dégoûter furieusement de l'âge d'or.
» Que diable! des animaux qui multi-
» plient au point de vous empêcher de
» multiplier vous-mêmes; qui ravagent,
» dévastent tout : cela est trop fort, et
» puisqu'il faut opter, il vaut mieux man-
» ger les lapins qu'en être mangé. Vous
» n'avez donc parmi vous aucun homme
» énergique, qui vous rassemble, qui
» vous parle, qui vous démontre l'ab-
» surdité de votre conduite, qui vous
» classe, qui utilise vos bras et vos ta-
» lens, qui rende aux bêtes la guerre
» qu'elles vous font, qui rétablisse la
» culture, qui fasse renaître l'abondance,
» et qui vous procure au moins des sou-
» liers? — Parlez donc plus bas, mon-
» sieur. Si on vous entendait, on vous

» prendrait pour un de ces grands sei-
» gneurs dont vous faisiez tout-à-l'heure
» le portrait, et on vous traiterait en
» conséquence. — Ces grands seigneurs,
» mademoiselle, ces grands seigneurs.....
» sont très-estimables, et je les ai jugés
» comme un sot, comme juge le peuple,
» toujours envieux de ce qui est au-
» dessus de lui. Tout grand seigneur,
» j'en conviens, n'est pas capable de
» grandes choses; mais le moins habile
» est très-utile à la société. Si toutes les
» classes travaillent pour lui, son or se
» répand dans toutes les classes. On a
» le pot au feu, on rit, on caresse sa
» maîtresse ou sa femme; on a des en-
» fans, et c'est un passe-temps fort agréa-
» ble que les faire et les élever.

» — Si vous continuez, monsieur, je
» serai forcée de vous quitter : vos opi-
» nions me font frémir. — Frémissez
» tant qu'il vous plaira. Je trouve fort
» bien à présent qu'un renard croque

» une poule, le loup un agneau, et moi » ma part d'un bœuf, ou d'une truite » du Rhin. Il n'est pas de système qui » tienne contre le cri de l'estomac.

» Tenez, mademoiselle, les idées adop- » tées dans nos deux mondes sont fort » exagérées. Dans le mien, on détruit » souvent sans nécessité; dans le vôtre, » la sensibilité est portée jusqu'à la bê- » tise. En s'arrêtant à un terme moyen, » tout irait à peu près bien sur les deux » globes, à l'exception cependant des » grêles au mois de juin, des épidémies, » des tremblemens de terre, des vols, » des escroqueries, des procédures, et » autres bagatelles, qui ne sont que des » malheurs locaux, insensibles pour la » généralité de l'espèce, et je conviens » volontiers que sur ma petite terre tout » n'est pas mal.

» O mon génie ! vous m'avez bien » puni de mon erreur. Mais la punition » durera-t-elle jusqu'à la dernière du

» petit nombre d'heures qui me sont
» encore réservées? Je me repens; par-
» donnez-moi ».

A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'il se sent une seconde fois enlevé par les cheveux. Son premier mouvement est de saisir par les siens la jolie fille avec qui il est. « Je travaillerai, dit-il;
» je gagnerai du pain pour elle et pour
» moi; je l'engraisserai, elle sera char-
» mante, et elle remplacera l'ingrate et
» perfide Crettle ».

Un génie porterait une montagne au bout du petit doigt; un homme n'enlève pas une fille comme une mouche. Au bout de quelques secondes, Trick sentit dans son bras une fatigue effrayante. Il prévit que la jolie fille allait échapper à sa main engourdie; qu'elle allait rouler dans l'espace pendant l'éternité, ou se briser sur quelque roche de quelque monde, comme la tortue sur la tête du Dormeur de La Fontaine. Il s'afflige, il

se désole, il conjure le génie..... L'instant fatal est arrivé. Ses muscles et ses nerfs s'étendent; sa main secourable s'ouvre malgré lui; il jette un cri affreux...... Il s'éveille en sursaut.

Il est chez lui. Accablé par la chaleur du midi, il s'est endormi dans son grand fauteuil. Crettle est là; elle lui sourit à son réveil; il entend son troupeau bêler à sa porte.

« Ah! quel rêve j'ai fait, dit-il à la » petite. J'éloignerai les idées qui l'ont » produit; je n'en veux plus faire que » d'agréables, et si tu y consens, petite » Crettle, nous rêverons ensemble. Ma- » rions-nous et faisons des enfans, sans » craindre que les lapins viennent man- » ger leur dîner dans leur assiette.

» Ainsi soit-il, maître, répondit Crettle.

» Allons, allons, je le répète bien éveil- » lé, dit Trick, tout n'est pas mal dans » ce monde, et quoiqu'il soit dit dans les » saintes Écritures : Il n'y aura parmi

» vous ni premier ni dernier, je me
» trouve fort bien d'avoir au-dessus de
» moi un landamman qui règle les af-
» faires de tous pendant que je m'oc-
» cupe des miennes ».

CHAPITRE IX.

Rose sauvée.

Je balance depuis quelques heures sur le parti que je prendrai relativement à la petite Montbrun. Avertir sa mère de ce qui se passe, est le moyen le plus prompt et le plus sûr de déjouer les projets de Soulanges; mais il serait pénible pour moi d'inquiéter de bons parens, et d'accuser ouvertement de séduction un ancien, un intime ami, à qui j'ai personnellement de grandes obligations.

D'un autre côté, je pense que la perte d'un jour peut être irrémédiable, et tout examiné, tout prévu, je décide de m'ouvrir à Soulanges lui-même. Il me paraît indubitable que ma pénétration l'obligera nécessairement à une grande ré-

serve, et que peut-être il renoncera à un plan que ma continuelle surveillance rendrait inexécutable.

Mais quel ton prendre avec lui? Le rigorisme effraie l'homme du monde, l'éloigne, et ne convient pas à une femme de vingt-cinq ans, vive, gaie, et qui ne peut se dissimuler que ce n'est pas à la rigidité de ses principes qu'elle est redevable de son bonheur. Le ton léger ne convient pas davantage; il n'en impose à personne, et ne servirait ici qu'à tourner en plaisanterie l'affaire la plus sérieuse. Je crois définitivement qu'il est des circonstances qui ne permettent pas de se fixer à une idée, et que je n'ai rien de mieux à faire que de saisir l'esprit du moment. Tout le monde prétend à cet esprit-là; mais les femmes seules le possèdent, et je ne suis pas une femme absolument ordinaire.

Voyons, voyons. Tirons-nous de là

de manière à n'offenser personne, et à remédier à tout.

Où sont-ils? dans les bosquets. J'y descends. Madame Montbrun est assise, et festonne au pied d'un orme : la pauvre femme n'est là que le prétexte, et ne s'en doute pas. Évitons-la, et cherchons sa fille, qui certainement n'est pas loin.

Ah ! j'entrevois sa robe blanche, qui joue à travers la verdure. Il y a du mouvement près d'elle : elle n'est pas seule. Approchons doucement : la pelouse est fine et me favorise....... Épier quelqu'un, descendre à un rôle aussi bas ! Hé ! le motif n'est-il pas légitime, et n'ai-je pas le droit de me promener aussi dans mon parc?

J'entends, j'entends tout. L'amour conserve encore le masque de l'amitié, mais il n'en a pas le langage. Celui de Rose même est brûlant d'expression et de délire; le danger est imminent.

Il lui tient la main, la couvre de baisers; la petite ne pense pas à la retirer. Jamais, dit-il, amitié ne fut égale à la sienne. Jamais, répond Rose, elle n'a aimé aucune de ses compagnes autant que lui.

Il ne fait aucune tentative. Il se borne à caresser cette main. Peut-être craint-il de l'effrayer : il est constant qu'il n'est fort que de sa confiance. Écoutons.

Les journées ne suffisent plus à une amitié comme la sienne. Il ne peut s'y abandonner que momentanément. Les plaisirs communs, les devoirs de bienséance l'arrachent malgré lui au sentiment le plus cher. Il serait si doux de passer des heures de suite au sein de la plus tendre intimité! Rose convient de tout cela. Mais comment faire? Oh! je me doute bien que Soulanges ne manquera pas d'expédiens.

Le cabinet de toilette de Rose a une porte qui ouvre en face de la chambre

de

de Soulanges. On peut laisser les deux portes entre-bâillées, et la nuit, lorsque tout le monde repose...... la petite Montbrun baisse les yeux, secoue la tête d'un air négatif........ Bon....... mais ce qu'elle rejette aujourd'hui, elle peut l'accepter demain.

Soulanges insiste avec chaleur, avec éloquence, et cependant avec un ton de désintéressement qui ne permet pas au soupçon de naître : l'innocence ne prévoit rien ; c'est le premier coup de tonnerre qui lui annonce l'orage.

La petite craint de se permettre une telle démarche sans l'approbation de sa mère. Elle propose avec naïveté de la consulter. La proposition est rejetée, comme de raison, avec le ton de l'ironie, du persiflage. Cette conduite conviendrait tout au plus à un enfant; mais une jeune personne de seize ans sait aussi bien que sa mère ce qu'elle peut se permettre, ce qu'elle doit s'interdire.

Madame Montbrun d'ailleurs n'a jamais connu le sentiment vif et pur qui les unit. Elle n'y croirait pas; elle ne manquerait pas de le confondre avec l'amour profane, qui déshonore un sexe sans faire le bonheur de l'autre. « Mais, » dit la petite..... ». Oh, mon Dieu! elle va composer.

« Mais, dit-elle, maman peut s'éveil-» ler, m'appeler. — Ne craignez rien, » mon amie. Justine sera là; elle veillera » pour vous, et au moindre mouvement » de votre mère......... ». Il est temps de me montrer.

J'écarte quelques branches de lilas; je m'avance, je me présente......... Soulanges est pétrifié. La petite vient au-devant de moi, et m'embrasse avec une aisance, une franchise qui me prouvent qu'on peut la tromper, et non la convaincre.

En vérité, je suis moi-même aussi embarrassée que Soulanges. Je ne sais

que dire. Il est cependant essentiel de profiter de ce moment de terreur pour en inspirer une plus grande. L'homme qui craint écoute, ne fût-ce que pour apprécier le danger et pour préparer ses ressources.

Une idée soudaine me frappe, et je la saisis avec avidité. Je le crois à présent; j'ai l'esprit du moment comme une autre.

Je prends le bras de Soulanges et la main de la petite. Je m'empare de tous deux; je les tire de l'espèce de labyrinthe où ils se sont enfoncés. Je leur demande quel ouvrage ils lisaient, et, sans attendre de réponse, je leur rends compte de celui que je viens de lire.

« Un homme aimable oublie qu'il est » marié. Il prépare des chagrins à son » épouse, et il va porter le désordre et » l'affliction dans une famille estimable. » Il désire passionnément la possession » d'une jeune personne dont il redoute

» les principes, et il présente à son inex-
» périence l'amour couvert des attributs
» de l'amitié : c'est le serpent qui se
» cache sous des fleurs. La jeune per-
» sonne trompée, ne s'interroge pas sur
» la situation de son cœur. En proie à
» l'ardeur la plus vive, sa sécurité est
» entière, parce qu'elle a toute son in-
» nocence. Cependant de jour en jour,
» d'heure en heure, elle s'avance vers
» le précipice où on veut la plonger.
» L'adresse, l'éloquence, la bonne foi
» simulée, le ridicule même, tout est
» employé pour l'entraîner dans des dé-
» marches inconsidérées. Elle balance,
» elle hésite; un pas encore, et elle est
» perdue sans ressources.

» Une femme sensible et indulgente
» lui découvre le péril, et lui aide à
» l'éviter. Elle lui répète sans cesse que
» l'amitié ne connaît pas le mystère,
» qu'elle n'en a jamais besoin, et qu'é-
» couter avec calme la proposition de

» cacher quelque chose à sa mère, c'est » être déjà coupable. Cette femme sen» sible soutient, console, encourage la » personne livrée aux regrets, noyée » dans les larmes. Elle lui promet une » discrétion à toute épreuve; elle ac» quiert sa confiance, et elle ne s'en » sert que pour arracher de son cœur » le trait empoisonné ».

En effet, Rose, baignée de pleurs, se précipite dans mes bras. Soulanges, interdit, confus, s'est éloigné à pas lents, avant d'avoir entendu la fin de l'extrait du livre supposé.

Je presse l'aimable enfant contre mon cœur; je la conduis loin, bien loin de sa mère, à l'autre extrémité du bois. Là, nous nous asseyons ensemble. Je lui prends les mains, je la caresse, je lui fais entendre le langage de la raison, mais de la raison douce et compatissante. Je lui prouve facilement que l'amitié ne peut exister entre jeunes gens

de différens sexes, et j'en tire cette conséquence toute simple, que Soulanges, qui connaît le cœur humain comme moi, n'a pas même d'amour pour elle, puisqu'il cherche à la dégrader. Je lui laisse entrevoir les suites de ces conversations nocturnes, et la frayeur portée à son comble, je lui tire peu à peu tous ses secrets.

J'apprends que la séduction a employé tous les moyens d'astuce et de perfidie pour arriver à ses fins. Des lettres, qui distillent le poison, se sont succédées sans relâche. Rose, entraînée par une force irrésistible, y répondait avec exactitude. Justine a été l'entremetteuse de cette correspondance.

Je promets à Rose de retirer ses lettres, et de les brûler devant elle. Je m'empare de celles qu'elle a reçues. Je me propose de déclarer qu'elles sont en mon pouvoir, et que j'en userai selon la conduite qu'on tiendra. Armée

de ces pièces, je ferai plier Soulanges, et j'effacerai jusqu'aux traces de cette affaire.

Elle est d'une importance telle qu'il m'est impossible de la cacher à Francheville. Il est bon qu'il connaisse Soulanges, et qu'il apprenne enfin que sa confiance absolue dans la plupart de ceux qui l'approchent, a des dangers réels, bien qu'elle soit l'éloge le plus complet de sa franchise et de son cœur.

Il faut qu'il sache que Justine est capable de tout, et qu'il me permette de la renvoyer.

Soulanges est avec lui au salon; je les aperçois du jardin. Ils marchent; ils se parlent avec chaleur, leur geste même est animé. De quoi peut-il être question?

Soulanges aurait-il l'impudeur de confier à son ami ce qui vient de se passer de lui à moi? L'audace serait extrême......... Mais elle peut le sauver

dans l'esprit de Francheville. Il aura réfléchi que je ne cache rien à mon époux; il aura cherché à atténuer mon témoignage, à donner à ceci la tournure légère qu'adoptent si volontiers les gens du grand monde : rire de tout est le moyen le plus sûr de ne s'affecter de rien, et Francheville a bien le défaut de juger de tout en homme du monde : c'est le seul que je lui connaisse.

Il n'y a point à balancer. Il faut s'armer de courage, entrer au salon, oser dire la vérité tout entière, détruire l'effet d'insinuations qui pourraient indisposer mon mari contre moi.

J'entre, je me présente, et la conversation baisse à l'instant. Soulanges va s'asseoir dans un coin; Francheville continue à marcher, et me regarde à peine. C'est la première fois que je parais devant lui sans qu'il vienne au-devant de moi.

Cette froideur m'éclaire, et justifie

mes soupçons. Francheville a de l'humeur; elle n'est pas fondée; n'importe, je dois le dissuader, le ramener. Je ne rougirai pas de faire la première démarche. Je tomberais à ses pieds, plutôt que de consentir à rien perdre dans son cœur.

Je vais à lui, je lui prends la main, je l'embrasse. C'est la première fois encore que je lui ai donné un baiser sans que ses lèvres aient cherché les miennes.

« Mon ami, qu'as-tu? — Rien, ma-» dame! — Je ne suis donc plus ton » amie, ta Fanchette »? Il ne répond rien; je le presse contre mon cœur; je lui donne les noms les plus tendres. Je vois des larmes rouler dans ses yeux: pourquoi ces larmes?

« Francheville, ne me cache rien. Tu » sais que le bonheur des époux repose » sur une mutuelle confiance. La réserve » amène nécessairement la froideur, et » la froideur l'indifférence. Si j'ai eu

» quelques torts, je suis prête à les re-
» connaître, à te les faire oublier. Parle-
» moi, par grâce, parle-moi.

» — Hé bien, ma chère amie, je vais
» parler. Je vois avec peine les divisions
» qui commencent à s'établir entre ceux
» qui habitent cette maison, et je vois
» avec plus de peine encore que ces di-
» visions sont ton ouvrage; que ta solli-
» citude, en faveur de la petite Mont-
» brun, tourne en tracasseries, et qu'el-
» les tombent particulièrement sur un
» homme qui, dans tous les temps, s'est
» montré notre plus sincère, notre plus
» solide ami.

» — Vous m'avez accusée, M. de Sou-
» langes; vous m'avez accusée auprès de
» mon mari; cela n'est pas bien. Vous
» savez cependant quels ménagemens
» j'ai employés pour éclairer mademoi-
» selle Montbrun; vous ne pouvez vous
» dissimuler que ce qu'il vous plaît nom-
» mer des tracasseries devenait indis-

» pensablement nécessaire, et que deux
» jours plus tard, peut-être, vous eus-
» siez été livré aux regrets qui suivent
» toujours une action blâmable. J'ai servi
» la jeune personne et vous, et sous quel-
» que rapport que vous ayez présenté
» ma conduite à Francheville, je la crois
» exempte de reproche.

» — Hé! ma chère amie, fais-nous
» grâce de cette morale, de ces grands
» principes, qui ne sont bons que dans
» des livres. Soulanges a pour la petite
» Montbrun une amitié sincère, peut-
» être même un sentiment de préfé-
» rence, et ton imagination alarmée
» transforme cela en passion, en projet
» de séduction, de rapt : en vérité, c'est
» trop fort ».

J'étais attérée, confondue; je ne savais que répondre. Je sentais que j'avais rempli un devoir, et je voyais qu'on tournait tout contre moi, jusqu'à mes expressions. Je jugeai de l'avantage de

prévenir son adversaire dans une affaire délicate, et de la difficulté de détruire les premières impressions.

Honorine lira ce chapitre-ci : il n'est pas inutile à l'étude du genre humain.

Humiliée et muette, j'étais loin cependant de me croire vaincue, et je sentais plus que jamais la nécessité de convaincre Francheville que j'étais aussi incapable de tracasser, que d'une coupable condescendance pour les projets de son ami. Je tirai de mon sac les lettres de Soulanges, et j'en pris au hasard quelques-unes que je présentai à mon mari.

Je fixai Soulanges. Il ne se doutait pas qu'en aussi peu de temps j'eusse pris assez d'ascendant sur Rose pour qu'elle m'avouât tout, et qu'elle me remît ces lettres auxquelles, jusqu'alors, elle avait attaché tant de prix. Il pâlit en les voyant, et forcée à ne plus rien ménager, je le fis remarquer à Francheville.

Je m'aperçus qu'il prenait, en lisant, un air mécontent et contraint. Sa physionomie changeait à chaque instant; ses yeux se portaient au plafond, sur le parquet. Je craignais un éclat; je me repentais presque de m'être justifiée.

Soulanges paraissait en proie à une profonde anxiété. Francheville, enfoncé dans un fauteuil, ne voyait personne, et se livrait aux plus sérieuses réflexions.... des larmes mouillent encore sa paupière....... qui peut les faire couler? Je m'y perds.

Il se lève, il vient à moi, il m'embrasse. Oh! que ce baiser me fait de bien!

« Soulanges, mon ami, je sais que » l'homme n'a pas toujours la force de » surmonter les penchans que sa raison » condamne. Cependant, si vous aviez » consulté la vôtre avant de vous atta- » cher à Rose, vous auriez prévu les in- » convéniens sans nombre qui devaient » résulter de cette liaison, les tristes

» suites qu'elle pouvait avoir. Remer-
» cions ma bonne Fanchette de nous
» avoir sauvé à vous une faute, à moi
» l'obligation d'en marquer publique-
» ment mon mécontentement. Et toi,
» mon amie, remets ces lettres à Sou-
» langes; qu'il te rende celles de Rose.
» Borne-toi à avoir prévenu le mal, et
» perds-en le souvenir. Que tous les nua-
» ges se dissipent, que notre douce inti-
» mité renaisse, et souvenons-nous, à
» toutes les époques de notre vie, que
» les plus honnêtes gens ont toujours
» quelque chose à se pardonner. Allons,
» ma chère amie, embrasse notre bon
» Soulanges ».

Il était difficile que cette affaire se terminât plus utilement pour Rose, plus avantageusement pour moi. Soulanges avait été loin, beaucoup trop loin; mais Francheville désirait que je lui rendisse mon amitié : je l'embrassai de tout mon cœur.

Il restait quelque chose à régler encore. Justine était entrée dans cette intrigue de la manière la plus condamnable. Depuis long-temps j'avais l'intention de m'en défaire. Je ne crus pas devoir laisser échapper une occasion aussi favorable : je m'expliquai nettement avec Francheville sur le compte de cette femme.

Il réfléchit quelque temps encore, et partit tout à coup d'un grand éclat de rire. « Cite-moi, dit-il, une maison » dont les maîtres puissent se flatter » d'avoir des domestiques incorrupti- » bles? Celle qui remplacerait Justine » serait probablement intéressée comme » elle, et ne nous servirait pas aussi » bien. Crois-moi, laissons les choses » comme elles sont ».

Je ne concevais pas que Francheville me forçât à garder une femme qui m'est personnellement attachée, et que j'ai les raisons les plus fortes de congédier. J'in-

sistai avec fermeté. J'observai que si j'étais capable de m'oublier, Justine ferait pour moi ce qu'elle venait de faire pour Soulanges. J'ajoutai qu'Honorine commençait à grandir; que cependant son extrême jeunesse la mettait encore en rapport direct avec ma femme de chambre, et qu'il était temps que j'en eusse une de mœurs irréprochables.

« Et où la prendre? me répondit-il » en riant. J'en ai vu trente, plus ou » moins faciles, et toutes l'étaient beau- » coup. Il est possible, il est vraisembla- » ble que tu inspireras quelque grande » passion; mais je suis sûr de ton cœur; » Justine te connaît comme moi, et elle » n'aura ni la mal-adresse, ni l'imperti- » nence de se charger d'un billet à ton » adresse. Enfin, ma chère amie, il me » semble qu'Honorine ne doit plus avoir » de rapports directs qu'avec sa mère » et ses plus intimes amies ».

Je me retirai mécontente, et n'ayant

plus la force d'ajouter un mot. Je réfléchis à la légèreté avec laquelle Francheville traitait deux objets qui l'intéressaient si directement, la fidélité de sa femme, et la moralité de sa fille. Je cherchai également la cause de cet attendrissement répété, de ces larmes involontaires, que rien n'avait provoquées. Je me perdais dans la foule de mes idées; je ne m'arrêtais à aucune, et je finis par me résigner à attendre du temps et de ma pénétration l'explication de tout ceci.

Je fis appeler la petite Montbrun; je la conduisis chez moi. Je lui rendis ses lettres, qu'elle examina toutes avec soin; et lorsqu'elle se fut assurée que Soulanges n'en avait conservé aucune, nous les jetâmes au feu. La pauvre enfant m'embrassa en pleurant. Hélas! je sens combien il est difficile à la raison, et même à la sagesse, de surmonter une première inclination. On trouve des forces pour

la satisfaire : on n'en a point pour la combattre.

Oh! si les hommes savaient à quoi tient le repos d'un cœur qui n'a pas aimé encore, s'ils réfléchissaient que ce repos est le seul bien de l'innocence, et son unique garantie, qu'il suffit d'un souffle pour l'altérer, combien ils seraient avares de ces marques d'intérêt, de ces mots flatteurs, qui ordinairement ne prouvent rien, à qui l'usage a donné un certain cours, et que l'expérience seule peut apprécier! Mais les hommes calculent-ils autre chose que leur intérêt personnel? Le plaisir n'est-il pas le mobile de toutes leurs actions, et après celui de vaincre, en connaissent-ils un plus doux que celui de plaire?

Pourquoi les juger si sévèrement? ne sommes-nous pas également soumises à cet instinct qui pousse tous les êtres vers ce qu'ils croient leur convenir davantage? La fidélité, quand nous aimons,

nous coûte-t-elle un effort, et est-elle méritoire? Quand nous cessons d'aimer, notre vertu est-elle autre chose que le besoin d'estime, de considération, de notre propre suffrage? Et celles qui malheureusement peuvent se passer de tout cela, résistent-elles plus que les hommes à l'attrait des jouissances? Elles se livrent sans réserve à toutes les illusions. Elles en sont punies par le mépris et l'abandon.

L'homme s'est arrogé le droit d'être impunément amoureux et volage. Son impunité est établie sur sa force. Il en étend l'abus jusqu'au rigorisme le plus cruel, à l'égard d'un sexe qu'il condamne à combattre sans cesse, et qu'il dédaigne après la victoire. Voilà ce qui révolte, ce qui indigne une femme raisonnable et sensible : voilà aussi ce qui doit l'armer contre la séduction.

Hélas! j'ai été au-devant d'elle, ou plutôt j'ai séduit moi-même, à une

époque où j'étais incapable du moindre de ces raisonnemens. Enfant de la nature, je n'avais qu'elle pour guide, et c'est d'elle que bientôt il faudra que j'éloigne ma fille; ce sont des préjugés que je lui présenterai comme des principes; c'est la force que je consacrerai sous le nom de droit; et si cette nature, toujours plus ou moins impérieuse, trouble les facultés organiques de mon enfant, altère sa santé, la conduit à pas lents au tombeau, je n'aurai à lui répéter que ces mots : Souffre et meurs.

Mais aussi ne vaut-il pas mieux mourir, qu'être l'objet du mépris général? Bien des femmes ont pensé ainsi. Existe-t-il un homme qui ait balancé entre la vie et l'attrait de la jouissance? Ah! il est convenu que jouir ne les déshonore pas.

Pendant que je roule ces idées dans ma tête, j'examine la petite Montbrun.

Sa figure est agréable, parce qu'elle est parée du fard de la jeunesse; sa taille, sa démarche, son maintien, sont ordinaires; son langage est naïf et touchant; mais cette naïveté se perd avec les années, et serait d'ailleurs un ridicule à vingt-cinq ans. Qui donc a pu inspirer à Soulanges cette passion, ou cet inconcevable acharnement? L'amour-propre.

Sacrifier à sa vanité une pauvre petite fille! la condamner à de longues douleurs, la délaisser, l'oublier, faire de sa peine un sujet de triomphe!........ Oui, oui, les hommes valent moins que nous. Nous ne sacrifions, nous, qu'à notre cœur.

Absorbée dans ces réflexions, j'ignore jusqu'où j'aurais poussé le parallèle, si la cloche ne nous eût appelées à la salle à manger.

A peine sommes-nous à table, que Soulanges propose à sa femme de retourner à Paris. Je lui sais bon gré de

cette idée. J'en tire la conséquence que s'il a été égaré par son cœur, ou sa vanité, il cherche sincèrement à réparer le mal qu'il a fait, et à rendre à Rose, en s'éloignant, sa première tranquillité.

Francheville prie monsieur et madame de Soulanges de nous donner quelque temps encore. Il sait cependant combien l'absence de son ami est nécessaire dans la circonstance actuelle. Peut-être a-t-il cru ne pouvoir se dispenser de quelques instances, qui, après deux mois de séjour, ne sont considérées par ceux à qui elles s'adressent, que comme des politesses d'usage. Madame de Soulanges paraît embarrassée. Elle s'exprime d'une manière contrainte; elle balbutie des lieux communs. Elle craint d'abuser de ma complaisance, en prolongeant son séjour ici, et cependant je rends ma maison si agréable à ceux que j'y reçois, qu'elle ne peut, sans une

espèce de chagrin, penser au moment de s'en éloigner.

Il m'est impossible de ne pas lui répondre quelque chose d'honnête. Mais je fais un tel choix de mots, je prends un ton si peu caressant, qu'elle ne doit plus, ce me semble, balancer un instant.

Quelle est ma surprise! Elle se lève, elle vient à moi, elle m'embrasse. « Puis- » que vous le voulez absolument, ma » chère amie, nous resterons avec vous » quelques semaines encore ».

Soulanges me regarde d'un air qui veut dire : Ce n'est pas ma faute. Je n'ai vraiment rien à lui reprocher. Mais qui peut retenir sa femme? Ce ne sont pas les plaisirs bruyans. Ceux qu'on goûte ici ne conviennent qu'à des cœurs simples, qui aiment à se retrouver, à se recueillir souvent, et jamais ces plaisirs-là n'ont été du goût de madame de Soulanges. Elle n'en a pas davantage pour le travail et la lecture. Elle reste

cependant. Un motif secret la dirige. Il doit être d'une grande force, puisqu'il lui fait braver l'ennui qui suit toujours le désœuvrement, et qu'il impose silence à son amour-propre, qu'a dû blesser la froideur de mon invitation.

Je ne sais si je vois mal aujourd'hui, mais plusieurs circonstances m'ont frappée...... peut-être parce que l'affaire de Rose et de Soulanges m'a rendue soupçonneuse, et que, dans cette disposition d'esprit, on est porté à interpréter défavorablement ce qu'on ne conçoit pas. Cependant je ne suis pas minutieuse, et il me semble que c'est précisément ce que je ne conçois pas que je peux observer. J'observerai.

Que deviendra Rose, si Soulanges reste avec nous? Toujours voir son amant, toujours combattre! Quelle existence! si madame Montbrun éprouvait le désir de se rapprocher de son mari, que ses affaires retiennent presque toujours

jours à la ville! Si je lui insinuais........ Quoi? lui faire soupçonner que mon amitié se refroidit, ou, ce qui serait pis encore, que sa fille est exposée chez moi? Non, je ne peux lui rien dire, je ne lui dirai rien.... Ah! je vais fermer ce cabinet à double tour. J'en prendrai la clef. On la croira perdue; on croira ce qu'on voudra. Rose seule d'ailleurs pourrait en parler, et très-certainement elle se taira.

Sa chambre communique à celle de sa mère. Elle sera en sûreté la nuit; et le jour, je la tiendrai près de moi; je la dissiperai, je la calmerai, à la fin : l'amour peut-il exister sans espérance? Hé! oui, oui. Ai-je pu oublier Francheville, lorsque je n'attendais rien de lui? Pauvre enfant, je n'aurai sauvé que son honneur! C'est beaucoup, sans doute. Mais son cœur! son cœur!

CHAPITRE X.

Gloire, décorations, espérances, chagrins.

Une lettre de Toulon. Elle est adressée à Sainte-Luce. Elle est du préfet maritime.

Il a rendu compte à la cour du combat naval dans lequel Ducayla a perdu la vie. Il a parlé avec éloge de la valeur et du dévouement de M. de Sainte-Luce, qui, sans devoirs à remplir, a prodigué sa vie dans cette triste et mémorable action.

C'est avec un plaisir bien vrai qu'il lui envoie la décoration de la légion d'Honneur, et qu'il lui annonce que s'il a l'instruction nécessaire, il sera admis dans la marine, en qualité d'aspirant de première classe.

Il tient l'étoile émaillée, il la consi-

dère avec une sorte d'extase; il la porte sur son cœur; et levant sur moi ses beaux yeux : « Vous m'avez ordonné de » combattre, dit-il, et j'ai combattu. » C'est à vous seule que je dois quel- » que gloire, et cette honorable récom- » pense : que votre main m'en décore ».

Il se lève, il vient à moi, il met un genou en terre. Je prends le ruban, je le passe à sa boutonnière. Ma main est mal assurée. Pourquoi cette émotion? Suis-je donc aussi enfant que lui? Peut-être la présence de Francheville, qui connaît les sentimens de ce jeune homme, peut-être la crainte de quelqu'imprudence de sa part, peut-être enfin l'intérêt que tous nos amis prennent à cette scène, causent-ils mon embarras.

L'accolade, l'accolade, s'écrient-ils tous à la fois. Ah! l'accolade, répète tout bas Sainte-Luce, et son œil est humide, sa respiration haute, son teint animé. Je le baise au front.

« Qu'ordonnez-vous, me dit-il en se » relevant; faut-il m'éloigner de vous, » voler à de nouveaux dangers? Je pars » pour Toulon; je me présente aux » examinateurs, et j'ai la certitude de » me tirer avantageusement de cette » épreuve ».

Que pouvais-je répondre? Sans doute un jeune homme sans fortune ne peut mieux faire que suivre une carrière dans laquelle il a débuté avec éclat. Mais quand je réfléchis que ses premiers succès sont le prix de son sang; quand je me représente cet être si jeune, si dévoué, si intéressant, se précipiter au-devant des coups; quand je crois voir la mort tantôt planant sur sa tête, tantôt frappant ceux qui l'environnent, et arrivant enfin jusqu'à lui, ma langue se glace; je ne trouve pas un mot.

S'il reste cependant, il me verra sans cesse, son amour fera le charme et le désespoir de sa vie. Tout entier à ce

sentiment, il perdra ses plus belles années dans une oisiveté nuisible, et lorsque le temps aura calmé la chaleur de son sang, il sentira l'étendue des sacrifices qu'il m'aura faits. Il m'accusera de faiblesse, d'une folle condescendance. Il croira peut-être que j'ai partagé....... Il me mésestimera, il me haïra........... me haïr! Je veux qu'il serve.

« Allez, lui dis-je, et justifiez les es-
» pérances que tous vos amis ont con-
» çues de vous.

» — Ma chère amie, tu ne réfléchis
» pas à ce que tu conseilles à Sainte-Luce.
» Tu lui as ordonné de combattre, dit-il,
» et il a combattu. Il te demande de nou-
» veaux ordres, et il est prêt à les exé-
» cuter. N'est-ce pas dire clairement qu'il
» n'a aucun goût pour le service, mais
» qu'il est disposé à tout faire pour toi.
» Il est flatteur sans doute pour une
» femme d'avoir cet ascendant sur un
» jeune homme plein de qualités; mais

» doit-elle en abuser jusqu'à le contrain-
» dre dans ses goûts? M. de Sainte-Luce,
» je travaille à vous faire nommer con-
» seiller de préfecture. Cet emploi ho-
» norable ne vous enlèvera pas à vos
» amis, et vous conduira à une place
» plus distinguée. Répondez-moi fran-
» chement : Que préférez-vous, de la
» gloire militaire, ou de celle moins
» brillante, mais aussi solide, qu'acquiert
» un utile et sage administrateur? — Je
» ne balance pas, monsieur. Je resterai
» près de vous............. si madame ne
» s'y oppose pas». J'attendais cette ré-
» ponse.

« Rose, voulez-vous prendre l'air un
» instant? — Oui, madame. Allons dans
» le bosquet reprendre notre lecture
» d'hier. — Et que lisez-vous ensemble,
» ma bonne amie? — Les Liaisons dan-
» gereuses. — Cet ouvrage est-il bien
» celui qui convient le mieux à une jeune
» personne? — Sous un certain rapport,

» non, mon ami; sous un autre, il peut » lui être très-utile. On y trouve un mon- » sieur de Valmont qui prend tous les » masques pour séduire et désespérer » la femme la plus intéressante, la plus » sage, et qui réussit enfin dans son » odieux projet ».

Francheville fronce le sourcil. Pourquoi trouve-t-il mauvais que je fasse connaître à Rose le piége qu'on peut lui tendre? Pourquoi, sous le prétexte d'espérances frivoles, condamne-t-il Sainte-Luce à végéter dans la poussière des bureaux? Un conseiller de préfecture de dix-neuf ans! Cela s'est-il vu, cela peut-il être? Pourquoi précédemment a-t-il nommé *tracasseries* ma sollicitude en faveur de la petite Montbrun? Pourquoi cet attendrissement, ces larmes ont-ils succédé à l'air le plus froid, au ton le plus sec, lorsque je n'ai rien fait qui provoquât les uns, ni les autres? Pourquoi engage-t-il à rester ici l'homme

dont je lui ai dévoilé la conduite? Pourquoi madame de Soulanges s'est-elle rendue aussi facilement à ses instances? Pourquoi Justine..... C'est pour méditer sur tout cela que je cherche la solitude, et non pour faire en commun une lecture qui ne m'est d'aucune utilité, et que Rose peut continuer seule.

Je rêve en vain. Je ne trouve la solution d'aucune de ces difficultés. Tout ce que je crois entrevoir, c'est que ces disparates, ces inconséquences, ces contradictions apparentes peuvent tenir à une même cause, et qu'un mot suffirait pour tout expliquer. Mais ce mot, qui me le dira? Il faut l'attendre, et le saisir.

Si j'essayais de faire parler Justine? Elle est légère, inconsidérée; mais elle est fine, très-fine. Il faudrait d'ailleurs que je descendisse avec elle jusqu'à la familiarité, peut-être jusqu'aux confidences, et je veux la tenir à un éloi-

gnement tel, que je m'aperçoive à peine de son existence.

Mais Sainte-Luce? Quel parti prendre à son égard? L'éclairer sur ses vrais intérêts, user de l'empire que j'ai sur lui, c'est me mettre en opposition avec mon mari. Je ne le dois pas, je ne le veux pas. Me taire, c'est favoriser des vues que je ne pénètre point, et qui sont évidemment désavantageuses pour ce jeune homme. N'est-il pas un terme moyen? Ne puis-je me faire entendre, sans traiter directement la question? Tout ce qui émane de moi est saisi avec avidité, avec discernement; il interprète jusqu'à mon silence. Je n'aurais même pas besoin d'en venir aux insinuations.

Sans doute il n'est pas loin......... Le voilà. Il est assis à quinze pas de moi. Sa tête est appuyée sur ses deux mains. Il la relève par intervalles; il cherche mes yeux. Que doivent-ils exprimer? du

mécontentement. Si le pauvre enfant savait combien il m'en coûte pour l'affliger!

Il ne résiste pas à ce qu'il éprouve. Il se lève, il vient à moi. Je n'ai rien à redouter de cette conversation; Rose est auprès de moi : elle sera ma sauve-garde, comme je suis la sienne. Sainte-Luce n'osera hasarder, en sa présence, aucun terme qui ait rapport à l'amour.

Ma sauve-garde? Pouvais-je croire que j'en aurais besoin, que Rose s'acquitterait jamais envers moi? Du puissant au faible, de l'homme de génie à l'ignorant, tout est une suite de rapports et de services mutuels. De leur nécessité est né l'ordre social.

Ce n'est pas, je le répète, que l'amour de Sainte-Luce me cause d'autre émotion que celle qui naît d'un embarras continuel; et comment m'en défendre, lorsque j'entends sans cesse les choses les plus touchantes, exprimées avec tant

de charme, prononcées par une si belle bouche? Rire de ce transport, de ce délire? Je l'ai essayé. M'en fâcher sérieusement? Je ne le peux pas. En vérité, Francheville est un homme bien extraordinaire.

Je n'ai pas l'air de voir Sainte-Luce, mais il est près de moi; il s'assied; il s'approche toujours davantage; il touche mes vêtemens; un doux frémissement agite tout son corps. « Madame » paraît plongée dans une profonde méditation? — Oui, monsieur. — Serais- » je assez heureux pour que madame » daignât s'occuper de moi? — De vous, » monsieur! — J'entends, madame, des » projets du préfet maritime, de la révocation de l'assentiment que vous leur » aviez donné. — Je vous ai dit ma façon » de penser à cet égard. — Monsieur de » Francheville a fait aussi connaître la » sienne. — Et je ne me suis pas permis » d'insister. — Cependant, madame,

» votre mécontentement est sensible. —
» Je suis toujours bien aise, monsieur,
» qu'on suive les vues de mon époux.
» — Pourquoi feindre, madame? Je n'ai
» que dix-neuf ans; mais je suis incapable
» d'une imprudence; je le suis surtout
» de compromettre celle qui...... que......
» — Point d'épithètes, ni de définitions.
» Au fait, je vous en prie. — Hé bien,
» madame, je finis. Monsieur de Fran-
» cheville n'aura plus un mot à dire, à
» vous, ni à moi, sur ce sujet. J'ai dû
» préférer sa manière de voir à la vôtre,
» et vous n'avez pas cru que je m'éloi-
» gnerais d'ici volontairement. Votre
» conduite avec moi est intelligible,
» claire; elle me prescrit le parti que je
» dois prendre, et je n'ai plus qu'une
» volonté, celle de vous complaire. Vous
» serez obéie, madame, vous le serez
» cette nuit même. — Cette nuit, Sainte-
» Luce »!

Je ne peux soutenir plus long-temps

cette conversation. Son air, son ton, sa docilité, son dévouement, tout cela est d'un effet.... « Rose, la nuit approche, le » serein commence à tomber : rentrons ».

Je traverse le salon, sans m'y arrêter. Je monte chez moi. J'ai besoin d'être seule. Pourquoi seule, toujours seule? Qu'ai-je donc à me dire? Pourquoi cette continuelle et pénible préoccupation?

On ouvre doucement la porte de mon antichambre. Qui s'avance?.... C'est lui, pâle, défait, respirant à peine. « Sainte-» Luce, vous m'effrayez. Asseyez-vous, » remettez-vous....... A mes pieds! y pen-» sez-vous, cruel enfant que vous êtes? » ignorez-vous que tout le monde peut » entrer ici? oubliez-vous à quoi vous » m'exposez? — Ah, madame! cette po-» sition convient à un infortuné que vous » éloignez, et que votre froideur accable. » Je ne vous presse pas de répondre à » mes sentimens; je vous respecte au-» tant que je vous aime; mais rendez-

» moi cette amitié consolatrice qui m'a
» soutenu jusqu'ici. — Hé! vous l'avez
» tout entière. — Recevez mes derniers
» adieux. — Je les reçois. — Et accor-
» dez-moi une grâce, une faveur bien
» précieuse pour moi, et sans incon-
» véniens pour vous. — Quelle est-elle?
» — Une boucle de vos cheveux. Elle
» sera mon bien suprême; je la porterai
» sur mon cœur; elle m'aiderai à sup-
» porter votre absence; elle animera mon
» courage; elle me rendra capable des
» plus grandes entreprises, et si un jour
» la renommée porte mon nom jusqu'à
» vous, vous direz : Les souverains font
» des soldats; l'amour seul fait des héros.
» Je vous en supplie, madame, ne me
» refusez pas. Pensez que je vous parle
» peut-être pour la dernière fois. —
» Pour la dernière fois!.............. Levez-
» vous, levez-vous donc. Souvenez-vous
» combien il s'en est peu fallu qu'on
» vous ait surpris à mes genoux dans

» ce bosquet........... Levez-vous, Sainte-
» Luce, je vous en prie, je vous l'or-
» donne. — Vous me l'accordez donc
» cette boucle si ardemment désirée?
» — Ai-je dit un mot de cela »?

Il est debout; il court à mon ouvrage; il s'est saisi de l'instrument.......
« Qu'allez-vous faire? je n'y peux con-
» sentir ». J'arrête sa main; il retient la mienne; il la couvre de baisers. Je veux le désarmer, je ne vois plus les ciseaux; je ne sens que ses baisers qui se succèdent sans interruption, qui brûlent mes mains, mes bras. Je retombe sur mon ottomane; sa bouche s'approche de la mienne; il va s'égarer.......... Je fais un dernier effort; je me lève, je le pousse de toutes mes forces; je fuis, je vais me réfugier chez madame Montbrun.

« Hé! ma bonne amie, qu'avez-vous »? Je m'approche d'une glace; je suis rouge comme l'écarlate. Je me hâte de répa-

rer le désordre de mes cheveux....... la boucle est enlevée.

Madame Montbrun me presse de questions. Ne voit-elle pas que je ne peux, que je ne veux pas lui répondre? Je sors d'une manière assez impolie peut-être; mais ma tête n'est pas à moi. Je rentre dans mon appartement; je n'en sortirai plus de la soirée.

Honorine dort. Elle dort d'un sommeil paisible. Heureux âge, où l'on ignore les passions tumultueuses, les devoirs sociaux qui devraient leur imposer silence, les longs chagrins qu'on se prépare en les violant............ En les observant, cher enfant, puisse ton cœur goûter long-temps ce calme précieux, qui n'est pas la vie peut-être, mais qui détourne les orages!................. Pauvre Rose! pauvre Sainte-Luce............ Ah! pauvre!.........

Il va partir cette nuit, cette nuit même, clandestinement. Il n'emportera

pas ses effets, et il doit avoir très-peu d'argent. En recevra-t-il de moi?.......... Oh! oui, il en recevra sans répugnance. Il connaît mon amitié pour lui, et les dons de l'amitié n'humilient pas.

J'ouvre mon secrétaire; j'en tire un rouleau de cinquante doubles louis; j'écris sur l'enveloppe : *Ne les refusez pas : j'ai tant de plaisir à vous les offrir!* Il connaît mon écriture.

Mais je sais qu'il va partir, je l'y ai indirectement porté; je lui donne les moyens de voyager. Tout ceci ne ressemble-t-il pas à de l'intrigue, et ne dois-je pas craindre que ce brusque départ indispose mon mari? Hé! mes motifs ne sont-ils pas purs? M'occupai-je d'autre chose que de l'avancement de ce jeune homme, de la guérison d'un cœur malade? Et puis son amour....... son amour m'inspire-t-il cet éloignement, cette noble fermeté qui tient à la sagesse, qui en sont la garantie....... Il partira.

« Madame ne veut rien prendre ce » soir? — Rien. — Le laitage, les fruits » sont servis; tout le monde est à la salle » à manger. — Il suffit. Laissez-moi ».

Ils sont tous rassemblés. Je peux entrer chez lui, sans avoir rien à redouter. Je m'avance sur la pointe du pied, comme si j'avais médité, si j'allais commettre une faute grave. Que se passe-t-il donc dans mon cœur?...... Je l'examinerai demain.

Son secrétaire est ouvert. Ce gant, ce gant qu'il m'a dérobé, et qui ne l'a point garanti des coups...... Il est là, il couvre une lettre commencée......... c'est à moi qu'elle s'adresse: les premiers mots sont positifs. La lirai-je? Non...... Hé! qui le saura!...... Non, non, je ne la lirai pas. Ai-je besoin de la lire? Ne sais-je pas combien il m'aime?

Je dépose mon rouleau; je m'enfuis.

Je m'enferme chez moi. Je ne fais rien, et cependant le temps passe avec

une extrême rapidité. Pourquoi cette s irée est-elle plus courte que tant d'autres?

Mon oreille attentive n'a rien perdu de ce qui s'est passé dans la maison. J'ai entendu ouvrir et fermer dix fois la salle à manger; j'ai entendu Francheville et nos amis monter les degrés; j'ai entendu les *bonsoirs*, j'ai reconnu toutes les voix.

Les portes se ferment. Sainte-Luce, Sainte-Luce!........ Il va faire ses dispositions. Malgré moi, je suivrai tous ses mouvemens: vous vous rappelez que sa chambre tient à mon appartement. Il y a quelques semaines, je lui ai rendu la clef de cet arrière-cabinet, dont je ne voulais pas permettre l'entrée à Justine. Depuis son entier rétablissement, il ne convenait plus qu'il passât chez moi.... J'aurais dû le loger ailleurs.

Oui! je l'aurais dû. J'entends, j'entends tout. Le cœur me bat avec une extrême

violence. Hé! pourquoi m'approcher de cette porte, y coller ma joue? Cette curiosité n'est-elle pas déplacée? De la curiosité!

Je m'éloigne de la porte; j'y reviens pour m'en éloigner, pour y revenir encore. Il n'y a plus de mouvement chez lui. Est-il parti? par où?

Mon œil se fixe à la serrure..... Il est à genoux, fondant en larmes. Il tient ce gant, cette boucle de cheveux; ils sont les objets de son culte. Il les porte à sa bouche, sur son cœur. Il relève sa tête......... Il parle........ C'est à moi qu'il adresse les adieux les plus tendres, les plus touchans. Ah! pourquoi suis-je allée là?..... Il faut m'éloigner de ce lieu.

Il passe un papier sous la porte. Sans doute, c'est cette lettre qu'il n'avait pas terminée quand je suis entrée chez lui. Imprudent! si quelqu'autre que moi la trouvait?........ Hé! Francheville n'est-il pas instruit? Cependant je ne peux lais-

ser là ce papier, sans m'exposer aux réflexions, aux interprétations de mes gens...... Le prendrai-je? Il le faut bien.

Oh! quelle lettre! quelle lettre! elle est brûlante...... Il accepte mon cadeau; c'est là ce que je voulais savoir; c'est le seul motif qui m'a déterminée à lire sa lettre.

Et je la relis, sans réfléchir, sans penser à ce que je fais...... Je la déchire en mille morceaux; je me cache au fond de ma chambre à coucher, éperdue, hors de moi....... Ah! si Francheville entrait, que lui dirais-je? Il a la singularité de ne pas trouver mauvais qu'on m'aime; mais il s'offenserait sans doute.............. Depuis quelque temps il passe rarement le soir dans mon appartement. Livré le jour à toutes les dissipations, il est obligé, dit-il, de donner une partie des nuits au travail. Oh! qu'il travaille celle-ci, qu'il ne me voie point.

Que dis-je? C'est près de lui que je

dois me retirer; c'est dans ses bras que je calmerai le trouble qui m'agite. Ah! je le sens, j'ai besoin d'un appui.

La porte de communication des deux appartemens est fermée. Pourquoi cela? Je frappe doucement......... Personne ne répond. Je vais faire le tour.

Qui est là, debout dans cette galerie?........ C'est Justine. Quelle raison la retient ici, à cette heure?.... Ce n'est pas le moment de rien approfondir. Il est urgent qu'elle s'éloigne. Sainte-Luce doit passer où elle est. Je vais m'emparer d'elle.

« Où étiez-vous donc, mademoiselle? » Je vous ai sonnée trois fois. — Ma- » dame voit bien que j'accours ». Je l'ai trouvée immobile comme une roche. « Passez chez moi, faites-moi du thé; je » ne me trouve pas bien ».

Nous entrons, et j'affecte de parler très-haut : il est bon que Sainte-Luce sache que je ne suis pas seule.

Et si cette femme entendait quelque chose dans la chambre voisine...... Donnons-lui de l'occupation. « Videz cette » armoire, et mettez-y ce qui est dans » cette commode. — Ne pourrait-on pas » remettre à demain...... — Faites ce que » je vous dis ».

Je vais, je viens par ma chambre; je dérange, je range mes meubles; je ne sais ce que je fais. « Déshabillez-moi.... » Prenez ce livre, asseyez-vous près de » mon lit. Lisez. Plus haut, plus haut ». Je ne vois que l'aiguille de ma pendule; je n'entends qu'elle......... Une heure. Il doit être parti.

Parti! Ah! qu'il se distingue, qu'il prospère, qu'il revienne...... Non, qu'il ne revienne jamais.

Je cherche le sommeil. Lui seul peut m'arracher à moi-même. Je ne le trouve pas; je ne le trouverai point.

CHAPITRE XI.

Tout s'éclaircit.

Il n'est plus dans cette maison, qu'il embellissait de sa présence; je ne le trouverai plus dans ces bosquets, que ses moindres actions, que sa moindre démarche animaient d'une vie nouvelle. Mes yeux ne rencontreront plus les siens, il est parti...... peut-être ne le reverrai-je jamais.

Je le redoutais, et je le regrette; j'ai voulu qu'il s'éloignât, et j'éprouve un vide inconcevable, un accablement profond. Oserai-je être vraie avec moi-même? Oui, je le serai, et il m'en coûtera peu : je me sens forte de son absence.

Et puis, qu'ai-je à me reprocher? N'ai-je

je pas voulu m'en séparer le jour même où je l'ai vu pour la première fois? Ai-je encouragé son amour par des attentions marquées, par des prévenances, par une caresse, par un mot? N'est-ce pas d'ailleurs pour ma fille que j'écris?

Mon enfant, apprends de moi une vérité de la plus haute importance, et dont malheureusement une femme ne se pénètre que lorsque l'expérience l'a éclairée : l'homme dont le premier regard nous jette dans une rêverie involontaire et douce, est celui que nous devons fuir sans balancer. Près de lui, cette rêverie devient bientôt une tendre émotion. Cette émotion s'accroît de la force des sens, du charme de la conversation. L'énergie des aveux amène le trouble séducteur, dont on ne pense plus à se défendre, et une femme, sage jusqu'alors, pleure une faiblesse qu'elle eût pu prévenir par la force de s'éloigner, ou la bonne foi de descendre d'abord dans

son cœur, de l'examiner sérieusement, et de combattre lorsqu'il en était temps encore.

Je suis pure, si c'est l'être que n'avoir pas succombé; mais le cœur n'est-il pas coupable, quand il éprouve un désir que condamne le devoir? Nos affections, me répondras-tu, sont indépendantes de notre volonté. Nos penchans et les institutions sociales sont presque toujours en opposition, et de ce qu'on a écrit : Ceci est bien, ceci est mal, résulte-t-il qu'on puisse religieusement observer des lois qui contrarient la nature?

Ces objections, ma fille, sont celles de ceux qui ne veulent pas admettre de frein. Le besoin a rapproché les hommes. A mesure que la société s'est étendue, il a fallu multiplier les devoirs réciproques, et les consacrer par des lois. Ce n'est pas sur l'examen passionné de ces lois que repose l'ordre public, c'est sur leur stricte observance; et quel être

a le droit de tout méconnaître, de tout renverser, parce que la nature l'y porte? Cette maxime, si quelqu'un la professe, est le premier article du code des brigands.

Une opinion, qui a force de loi, impose la continence aux femmes, une seule circonstance exceptée. Il ne s'agit pas d'examiner, mais d'obéir. Voyons d'ailleurs quelles sont les suites d'une infraction connue, et qui peut se flatter qu'une faute restera toujours couverte d'un voile impénétrable.

Je ne te cache pas, ma fille, que les transports d'un amour mutuel sont la plus parfaite des jouissances, la somme du bonheur le plus complet auquel l'humanité puisse atteindre; mais plus ces transports sont extrêmes, moins ils sont durables; et quelles sont les ressources d'une femme pour qui son mari n'a plus d'amour? En a-t-elle d'autres que sa confiance, son estime, son amitié? A

quoi devra-t-elle ces sentimens? A une conduite irréprochable.

Et cette considération, dont nous ne pouvons nous passer dans un âge avancé, qui nous dédommage, en quelque sorte, de ce que nous avons perdu, qui nous console du malheur de vieillir, le public l'accorde-t-il à ces femmes qui ont compté les années, les mois, quelquefois les semaines, par autant de faiblesses! Pardonne-t-il sincèrement une seule faute, expiée par de longs regrets? Il en suppose d'autres, que la précaution, que l'adresse, lui ont dérobées, et plus tard, une scrupuleuse régularité n'est à ses yeux que l'impuissance de faillir.

Une jeune personne qui entre dans le monde, est placée entre le plaisir sans honneur, et l'honneur accompagné de privations. Mais la vie est longue, et la saison des plaisirs passe rapidement. Quel être raisonnable, et qui entend

vraiment ses intérêts, balancera sur le choix?

Il y a vingt-quatre heures, je n'aurais pu faire aucun de ces raisonnemens, et cependant quelle femme doit être plus loin que moi de faillir? Mon époux est jeune encore, beau, bien fait, aimable, tendre, et il a tout fait pour moi. Hé bien! un enfant m'a fait oublier ses qualités et ses bienfaits. Seule avec cet enfant, dans les forêts de l'Amérique, je n'aurais pas balancé un instant. Ici, j'ai pu l'élever au comble du bonheur, être heureuse moi-même de sa félicité : qui m'a retenue? mon attachement pour Francheville? Ce n'est pas un sentiment si noble qui m'a garantie : c'est à la crainte de la honte que j'ai cédé. J'ai senti que je n'oserais plus envisager mon époux, ni ma fille; je n'oserais plus, mon Honorine, te tracer ces conseils dont tu auras besoin un jour.

Quels aveux je me fais! Oh! je me les

répéterai souvent. Ils assureront mon avenir.

Le trouble qui m'agite ne durera pas; j'en ai la certitude consolante. Il ne pouvait exister de moi à Sainte-Luce d'autre rapport direct que celui des sens; et si Francheville, qui connaît la vivacité des miens, ne m'eût un peu négligée, peut-être eussent-ils été nuls auprès de ce jeune homme; peut-être n'eussé-je eu pour lui que les sentimens d'une mère.

Je m'abuse. Ce ne sont pas ces sentimens qu'éprouve une femme pour un homme paré des grâces de la première jeunesse. Je cherche à me tromper moi-même, comme si je pouvais y gagner quelque chose.

Ne discutons point, agissons. Il est parti; Francheville me reste, et je me dois tout à lui. Est-il si difficile d'y revenir? Il ne faut que le vouloir.

Voilà son portrait; voilà ses lettres. Le premier dit amour; les secondes le

développent d'une manière ravissante. Non, non, Sainte-Luce ne peut écrire ainsi. Ce n'est pas sa lettre qui était brûlante, c'est moi qui brûlais.

Je me plains de la négligence de Francheville! Hé! qu'ai-je fait pour l'attirer, pendant que cet enfant était ici? Qui, de ma vanité, ou de mon cœur, m'a fait remarquer son absence?

Effet terrible des passions! Elles font tout méconnaître, tout oublier; elles colorent, elles justifient les écarts les plus graves; elles assoupissent jusqu'aux remords. Hélas! à quoi tient la dégradation d'une femme? A un mot, à une pulsation plus ou moins forte, à un rien.

Il est parti...... Il était temps. Je suis encore moi-même : que Dieu en soit loué!

Relisons ces lettres. C'est là que je trouverai le contre-poison.

Hé! pourquoi ne pas chercher Francheville lui-même? Sa présence ne re-

prendra-t-elle pas sur moi ce doux empire qui me la faisait désirer sans cesse?

Oui, je veux le chercher, le trouver, tout oublier dans ses bras.

Il n'est pas chez lui; il n'est pas dans la maison. Je parcours le jardin........... Sans doute, je le rencontrerai dans les bosquets.

Avec qui est-il? Je reconnais sa voix, sans pouvoir encore distinguer les mots. On lui répond presque bas, et cependant la conversation paraît animée. J'approche.......... « Maintenant que ce jeune » homme est parti, comment l'occupe» rons-nous pendant les journées? — » Oh! ma chère amie, nous verrons». Il est avec madame de Soulanges.

Sa chère amie! jamais il ne lui a donné ce nom devant moi. Il a toujours été affable, mais respectueux avec elle. Pourquoi cette familiarité dans le tête-à-tête?........... *Maintenant que ce jeune homme est parti, comment l'occuperons-*

nous pendant les journées?..... Comment l'occuperons-nous? De qui parlent-ils?.... Ciel! juste ciel! Le voilà le mot que j'attendais. Tout est éclairci.

Il aime madame de Soulanges; il en est aimé.

Sainte-Luce, sans cesse avec moi ou sur mes traces, m'empêchait de rien voir, et Francheville s'est opposé à son départ. Il a blâmé l'intérêt que je porte à Rose, parce que Soulanges, tout à elle, était plus facile à tromper.

Ne me laissai-je pas abuser par une prévention injuste, par une explication forcée?.... Non, non. La porte de communication de nos appartemens était fermée cette nuit; il n'a pas répondu lorsque j'ai frappé; il était avec madame de Soulanges : Justine veillait pour eux.

Et Soulanges, Soulanges, où était-il? avec Rose? Quelles perfidies! quelle profondeur dans la manière d'ourdir

une trame! Ma tête se monte........... Je vais éclater........ Réfléchissons d'abord, consultons la raison. Dans une heure, demain, il sera temps encore de faire valoir mes droits.

Mes droits! et depuis un an, ai-je pensé aux siens? N'a-t-il pas dû remarquer en moi cette tiédeur, toujours offensante, quand elle ne brise pas le cœur? Oh! si c'était moi qui l'eusse porté à chercher ailleurs le bonheur que je ne lui offrais plus!......... Oui, je suis coupable de sa faute, et Francheville vaut mieux que moi : généreux et sensible, même en m'adressant des reproches, ne s'est-il pas encore ému jusqu'aux larmes en écoutant ma justification, que j'interrompais à chaque mot, pour lui donner les noms les plus doux, lui prodiguer les plus tendres caresses? Il était infidèle; il se repentait : ce moment pouvait être décisif; quelques caresses encore, quelques expressions d'a-

mour le ramenaient à moi. Ne me suis-je pas brusquement éloignée? Ai-je eu depuis une pensée qui se rapportât à lui?...... Je mérite mon sort...... Non, je ne peux me le persuader. Quoi! parce que j'ai eu un sentiment de préférence pour un jeune homme dont il ne m'a pas été permis de m'éloigner, je perdrais sans retour le cœur de mon mari! il ne verrait plus en moi qu'une étrangère, qu'il oublierait bientôt, si ma présence ne lui rappelait sans cesse l'amour qu'il a eu pour moi, et les sacrifices qu'il m'a faits! La punition est-elle proportionnée à la faute? N'est-elle pas trop rigoureuse? Que dis-je? est-ce à l'abandon, à l'oubli que s'arrête un époux qui a cessé d'aimer? Francheville me haïra bientôt dans la proportion de ses sacrifices mêmes; et l'épouse dédaignée sera abreuvée d'humiliations et d'opprobres. Quel état! quelle existence! Je ne la supporterais pas.

Et madame de Soulanges? quelle sera son excuse, si je lui fais entendre de justes plaintes? Comment nommera-t-elle l'amitié méconnue? un ménage désuni? Que répondra-t-elle à une infortunée qu'elle a privée de son époux, au moment même où elle cherchait à lui rendre le sien? Que sont la probité, l'honneur, la délicatesse, si madame de Soulanges ose y prétendre encore?

Que dirait Francheville à son ami de tous les temps, de toutes les circonstances, à Soulanges, outragé par lui, sinon dans ses affections, au moins dans son honneur? Quelles suites d'infortunes, si tout cela se découvre!

Je m'éloignais en faisant ces réflexions, et en déplorant mon malheur. Je rentrai chez moi. J'ouvris machinalement le tiroir de mon secrétaire, où j'avais serré la clef du cabinet de Rose. Cette clef n'y était plus. Sans doute Justine n'aura pas eu l'audace d'ouvrir

ce meuble sans y être spécialement autorisée; et par qui? Mon mari dégradé au point de ne plus rien ménager, de chercher des complices parmi ses valets!...... Cette idée est accablante.

Et Rose, qui me comble des marques de son affection et de sa reconnaissance, et qui est aussi dissimulée, aussi perverse que ceux qu'ont endurcis de longues et profondes habitudes!......... N'y a-t-il plus de vertu au monde! Il serait affreux de le penser.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

TABLEAUX

DE SOCIÉTÉ.

TOME II.

A Pontoise, de l'imprimerie de DUFEY.

TABLEAUX

DE SOCIÉTÉ,

OU

FANCHETTE ET HONORINE;

PAR PIGAULT-LEBRUN.

TOME II.

Oh! les passions! les passions!

A PARIS,

Chez J.-N. BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n° 51.

1821.

TABLEAUX
DE
SOCIÉTÉ,
OU
FANCHETTE ET HONORINE.

CHAPITRE PREMIER.

Devais-je m'y attendre.

Rose entre chez moi; elle s'approche les bras entr'ouverts........... Je me sens prête à la repousser..... Possédons-nous. Agir quand la tête est exaltée, c'est ne vouloir faire que des démarches téméraires ou inconsidérées.

Je reçois son baiser; je la fais asseoir près de moi; je la fixe d'un air sévère: elle paraît étonnée.

Pauvre petite! combien j'ai été injuste envers elle! C'est la bonne foi, c'est la candeur qui s'expriment par sa bouche. Elle vient d'elle-même me confier l'espèce d'obcession à laquelle elle a été exposée toute cette nuit. Soulanges avait la clef; mais le loquet était poussé. Il n'a cessé de la supplier de le tirer. Fatiguée enfin de sa témérité, désespérant peut-être de ne pouvoir plus longtemps résister à son cœur, elle a appelé sa mère. Elle lui a dit avoir entendu dans la galerie quelque chose d'effrayant. Elle est allée se reposer près d'elle. Elle lui a demandé la permission de partager son lit à l'avenir

Oh! combien je suis aise de la trouver innocente! oh! si je pouvais absoudre comme elle Francheville et madame de Soulanges!......... Cela n'est pas possible.

Me confierai-je à Rose? Il me semble que parler de sa peine, c'est y apporter

du soulagement. Mais que me répondra un enfant sans expérience du monde? La réduirai-je à la nécessité de mésestimer un homme qu'elle croit le modèle des époux? Ne serait-il pas affligeant pour elle de faire succéder le dédain à une estime qu'elle croit fondée? D'ailleurs la réputation de Francheville est-elle à moi? ai-je le droit d'y porter atteinte? Une femme est-elle quelque chose que par son mari? et le dépouiller de la considération qu'on lui accorde, n'est-ce pas se dégrader avec lui? Non, je ne dirai rien.

Je félicite Rose sur sa conduite; je l'engage à persévérer; je l'éloigne, sous un prétexte frivole, que la chère petite ne pense pas même à examiner. Je veux être tout entière à ma situation, puisqu'il ne m'est pas permis d'en parler.

Que ferai-je dans cette circonstance difficile? Céder à la force des événemens, me soumettre à ma destinée? Je ne le

puis. Je n'ai pas vingt-six ans encore, et je renoncerais à mon cœur! Il m'a ôté le sien; mais est-il impossible de le reconquérir?

Que sommes-nous, hélas! que les faibles jouets des passions! M'occupais-je, il y a un mois, il y a huit jours, de ce qui se passait dans le cœur de Francheville? Il fallait une secousse terrible pour me rappeler à ce qu'il vaut.

Oui, je revendiquerai son cœur; il est à moi, je ne peux y renoncer. J'éclairerai leur conduite, je les suivrai le jour, je m'emparerai de Francheville la nuit... Joindrai-je aux glaces de l'indifférence l'humeur que cause l'importunité?

Si je lui parlais avec douceur? si je lui faisais entendre mes justes regrets, sans y ajouter une plainte?.......... Il est loin de me croire instruite. Il cherche, à force de prévenances, d'attentions, de soins, à éloigner de moi le soupçon. Il sent qu'il me doit un dédommagement

de cette affection qu'il se reproche de m'avoir ôtée. Je jouis au moins de ses procédés, et une explication peut me ravir tout à la fois. Francheville, démasqué, n'aura plus rien à redouter. Il cessera de se contraindre, il se livrera à tous les écarts, et je joindrai au sentiment de ce que j'ai perdu, celui des humiliations qui seront mon partage, et la cruelle certitude de ne le ramener jamais : on s'éloigne de plus en plus, à mesure qu'on offense davantage.

Madame de Soulanges est-elle incapable d'une action généreuse? Si je m'abaissais devant elle, si je lui redemandais mon époux?........ Ah! qui commet une faute, veut en recueillir un prix, et qui a su plaire à Francheville, ne peut se résoudre à le quitter.

Mais cette rivale est-elle si dangereuse? le fixera-t-elle long-temps? Son esprit est superficiel, son caractère nul, ses affections légères. Capricieuse, altière,

exigeante, privée déjà de la fraîcheur et des grâces de la jeunesse, comment a-t-elle subjugué l'homme le plus capable de la juger, celui qui peut choisir entre les plus belles, les plus touchantes, les plus sensibles, et peut-être les plus sages? Hélas! l'amour est-il autre chose qu'une prévention plus ou moins forte, plus ou moins durable? Il n'examine, ne calcule rien. La satiété seule lui montre les objets ce qu'ils sont, et Francheville est loin encore de pouvoir apprécier madame de Soulangès; elle a pour lui le charme de la nouveauté : celui-là lui tient lieu de tous les autres. Que de femmes vaines de leur empire, et qui ne le doivent qu'à ce prestige-là!

Devais-je penser que le mien serait si peu durable? Je ne suis pas présomptueuse, mais je sens ma supériorité sous tous les rapports. Mon époux seul pouvait me la préférer; mon unique tort est donc d'être son épouse.

Hélas! avec quels transports il m'a donné ce titre, auquel j'étais si loin de prétendre! Quels jours purs et sereins ont suivi celui de notre union! Quel était, avant ce jour mémorable, l'ascendant que j'avais sur lui! Il voulait éviter la pauvre et obscure Fanchette; l'amour le ramenait sans cesse dans ses bras. Sans artifice, sans moyens de séduction, sans état, sans fortune, Fanchette balançait la beauté, le rang, l'opulence de sa première épouse. Elle eut sa main : il gémit en la lui donnant. Et moi, fière d'une préférence si marquée et si flatteuse, coulant ma vie au sein de cette douce intimité, de cet abandon de l'ame, de ces effusions de cœur qui suivent et préparent les jouissances, j'ai compté sur une félicité inaltérable. Tout s'est évanoui comme un songe trompeur. Je redeviens Fanchette, isolée, délaissée, trompée, ne tenant plus au monde que par de l'or, et les hommages de gens

que je compte pour rien. Et c'est madame de Soulanges.... Madame de Soulanges! Oh! c'est presque un opprobre, qu'être l'objet d'une comparaison!

Je pleure!.......... Est-ce le dépit seul qui m'arrache des larmes? Quel sentiment cruel et nouveau m'agite en ce moment? La jalousie froisse, brise mon cœur............. Ah! l'orgueil n'est-il pas jaloux comme l'amour? Non, ce n'est point mon orgueil blessé qui fait couler mes pleurs: l'orgueil s'irrite; l'amour dédaigné se plaint. C'est l'amour qui me peint en trait de feu les délices que j'ai épuisées, qui me rappelle les privations que je suis condamnée à supporter; c'est lui qui m'offre l'image de Francheville, beau, tendre, ardent, toujours empressé, ce qu'il fut enfin, ce que je voudrais qu'il fût encore. Ah! je vois clair dans mon cœur. Sainte-Luce m'a fait rêver tendresse; Francheville m'en a pénétrée. Celle que je lui porte est inépuisable.

Je ne suis pas tout à fait malheureuse, puisque je trouve en moi ce sentiment que je croyais éteint, et que la plus douloureuse des épreuves vient de ranimer. Il me rend ma propre estime.

L'espoir renaît avec lui. La patience, la douceur, la tendre amabilité ne seront pas sans puissance sur un homme égaré, mais honnête; ma persévérance vaincra à la fin..... Et Honorine, Honorine, à laquelle je ne pensais pas! Je la lui présenterai à tous les instans du jour. Il a pour elle la tendresse la plus vive : il se souviendra qu'il me doit sa fille; il rapprochera la mère de l'enfant; il les réunira, il les confondra dans son cœur.

Les voilà, les voilà ces lettres si longtemps oubliées, et qui vont faire mon bonheur, et peut-être ma consolation. Si elles me ramènent au sentiment de mon malheur, elles me procureront aussi quelques momens d'illusions. Je cher-

cherai à me tromper moi-même; je croirai les avoir reçues hier, aujourd'hui, à l'instant. Je croirai partager encore les transports qu'elles annoncent, et dont le souvenir est en moi si vif et si récent..... Non, non. On ne s'abuse pas à ce point. L'affreuse vérité est là, prête à dissiper le prestige. Ah! rends-les moi, ces jours heureux que je t'ai dus, et que tu peux encore faire luire pour moi. Un mois, une semaine, une heure, une minute, un baiser, un baiser seulement, pourvu que l'amour me le donne.......

Ciel! juste ciel! qu'aperçois-je dans ma glace!..... Mes sens égarés créent-ils des objets fantastiques? Je ne sais; mais je me sens prête à succomber à l'excès de mon effroi, à celui du plaisir. C'est lui! c'est lui! Ses bras sont étendus vers moi; ses yeux sont baignés de larmes; son attitude est suppliante..... Oh! par grâce, ne me supplie pas. Dérobe-moi tes regrets et tes larmes; ne me

promets pas un retour dont il m'est impossible de me flatter encore. Éloigne-toi, disparais, fantôme qu'a produit une tête vide et fatiguée..... En parlant ainsi, je suis tombée à genoux devant ma glace; je le prie, je le conjure. Il s'approche; je pousse un cri affreux; je tombe sur le parquet; je perds l'usage de mes sens.

Je reviens à moi...... Où suis-je?....... dans ses bras. Veillai-je, ou ce que j'éprouve vient-il d'une imagination délirante?..... Non, non, tant de bonheur ne peut être un mensonge; je ne supporterais pas une semblable erreur; il faudrait mourir en la reconnaissant. « Ah! mon ami! — Ah! ma Fanchette »!

Je veux parler : cent baisers me privent de la voix. Amour, délire, ivresse, tout vient de renaître pour moi. Je viens de renaître moi-même.

« Comment se peut-il?...... mon ami, » comment se fait-il?........ Oh! grâce,

» grâce !........ Le plaisir tue comme la » douleur ».

C'est à Rose que je dois tout. Si je me fusse ouverte à elle, j'étais, je restais malheureuse encore. Persuadée de l'attachement de mon mari pour moi, elle a couru l'avertir de l'altération de ma voix, de l'émotion qui agitait tout mon corps. Francheville est entré chez moi, sans autre objet que de s'informer de ma santé. Je parlais haut, suivant l'usage commun aux personnes fortement préoccupées. Regrets, plaintes, prières, sanglots, il a tout entendu, il a tout vu. Vivement touché à son tour, il est descendu dans son cœur, il y a retrouvé l'amour. L'équité, un noble repentir l'ont poussé dans mes bras.

Il se reproche amèrement et le chagrin qu'il m'a causé, et le danger auquel il m'a exposée près de Sainte-Luce. Il s'accuse, il se repent. Je ne lui permets pas d'achever : ménageons le cou-

pable charmant, qui revient sincèrement à nous.

Est-il bien vrai qu'une réconciliation rende à l'amour tout le charme du premier moment, ou la transition subite de la douleur à une joie inespérée, communique-t-elle le mouvement et la force à nos organes engourdis? Je ne sais; mais je n'ai jamais été si complètement, si parfaitement heureuse.

Ce bonheur sera-t-il durable? Les sens trop irritables de Francheville ne l'entraîneront-ils pas vers quelqu'objet nouveau? Ah! bannissons cette idée affligeante. A quoi sert la prévoyance du mal? à altérer le sentiment du bien. Jouissons de notre félicité dans toute son étendue; qu'aucun nuage ne trouble la sérénité de ce beau jour. Francheville est revenu à moi, tout à moi: j'en crois ses sermens, ses transports et mon cœur.

C'est peu pour lui d'avoir essuyé mes

larmes, d'en avoir tari la source; il sait, dit-il, quelle réparation il me doit encore. Il veut que tous, jusqu'à l'objet d'une fantaisie qu'il ne cessera de se reprocher, sachent que je suis pour lui la première, la plus aimable, la plus aimée des femmes. Il me rapporte cette clef, dont la disparition m'avait fait si mal penser de Rose. Il r'ouvre cette porte de communication, qui jamais ne sera refermée, parce que nos deux appartemens n'en doivent faire qu'un. Il fait appeler Justine, et me dit de la congédier.

J'avoue que j'éprouvai un sentiment de satisfaction bien vif, en me trouvant enfin maîtresse du sort de cette femme, qui jamais ne m'avait manqué de respect, mais qui, forte de la confiance de Francheville, de son utilité envers lui, n'avait pas pour moi les égards que je me croyais dus. Cependant, quand je lui eus intimé l'ordre de sortir à l'ins-

tant de la maison; qu'à son air de stupéfaction succéda une affliction marquée, en voyant Francheville, impassible et muet, lui faire signe de se retirer, ma fermeté m'abandonna, et je me sentis disposée à la rappeler et à lui pardonner...

Je me souvins qu'elle avait aidé à me tromper, que peut-être elle était la première cause de l'inconstance de mon mari; je me retraçai sa conduite envers le sien; son égarement avec Philippe; enfin la nécessité de l'éloigner d'Honorine, et tous ces motifs imposèrent silence à ma sensibilité.

La cloche sonna. Francheville me présenta la main, me conduisit à la salle à manger, et me fit placer près de lui. Cet arrangement parut étrange à tous ceux qui ignoraient ce qui s'était passé; mais il annonça à madame de Soulanges et mon triomphe, et la perte de son influence. Elle rougit, elle pâlit, elle se

pinça les lèvres. J'avoue encore que je souris de son embarras, de la gaucherie de son maintien, et des mots qui lui échappèrent. Je sentis qu'il est doux d'humilier sa rivale. Je réfléchis bientôt que ce sentiment est indigne d'une ame élevée; que je me rangeais dans la classe de ces femmes qui, parce qu'elles n'ont pas encore de faiblesse à se reprocher, jugent les autres avec une extrême sévérité. Est-ce à moi qu'il convient de condamner personne! Je parlai à madame de Soulanges avec ma bienveillance accoutumée. Je la rendis à elle-même et à la conversation.

Quelle ame que la tienne! s'écria Francheville, en me pressant tendrement la main. Cette exclamation inintelligible, et par cela même très-extraordinaire pour nos convives, fixa sur nous tous les regards. Madame de Soulanges seule en saisit la force, et sentit que je venais d'ajouter à l'estime

de mon mari, en même temps que j'avais reconquis son cœur. Elle tomba dans une sorte d'accablement, dont elle se tira brusquement, comme on cherche à éloigner une idée désagréable, mais qui n'est pas digne d'affecter. Elle se livra à des accès de folie, qui firent lever les épaules, même à son mari, qui n'y comprenait rien. Je trouvai cette conduite pitoyable, et je sus bon gré à Francheville de n'avoir pas l'air de la remarquer. Je pense comme lui, qu'un galant homme doit des égards à toutes les femmes, même à celles qui en méritent le moins.

Non, celle-ci ne pouvait le conserver long-temps. Il a besoin d'une ame qui réponde à la sienne, et madame de Soulanges n'a que des sens.... peut-être même n'a-t-elle qu'un cerveau exalté. Je suis assez portée à le croire : quand on tient à un homme, n'importe comment, on ne rit pas,

on ne chante pas, au moment où on le perd.

Francheville déclare à la fin du dîner que les plaisirs de Brécour l'ont trop long-temps distrait de ses occupations, et qu'il lui est indispensable d'aller le jour même reprendre la suite de son travail. C'est dire à tout le monde qu'il faut se séparer : nous avons à l'hôtel de la préfecture un vaste et bel appartement; mais les bureaux occupent le reste de l'édifice. A peine pourrons-nous y loger convenablement la petite madame Ducayla.

« Mais, dit Soulanges, il n'y a pas » huit jours, mon ami, que vous nous » pressiez encore de rester. — Il y a » huit jours, mon ami, je me livrais à » des sensations qui m'empêchaient de » penser à mes devoirs, et j'ai reçu au- » jourd'hui de mon secrétaire-général » une lettre qui ne me permet pas de » différer d'un instant ».

Soulanges regarde Rose d'un air qui veut dire : Je vous perds donc pour jamais. Rose rougit et baisse les yeux. Elle l'oubliera, parce qu'elle le veut sincèrement, et que déjà elle a la force de n'écouter que ses principes.

On sort de table, et chacun va faire ses petites dispositions. Monsieur et madame de Soulanges envoient chercher des chevaux de poste. Du Reynel déclare que l'air de la Provence le fait digérer de manière à lui permettre de souper, et qu'il louera une maison à la ville. Nous le prenons dans notre berline avec madame Ducayla et Honorine; nous donnons la calèche à madame et à mademoiselle Montbrun. On se fait de tendres adieux; on s'embrasse comme si on s'aimait; on part.

Il était temps d'arriver. Je trouve une lettre du grand personnage à qui mon mari doit sa place. « Un anonyme, me » mande-t-il, a écrit au ministère de

» l'intérieur que le préfet passe sa vie à
» la campagne, et néglige entièrement
» ses fonctions. J'ai répondu que l'envie
» s'attache à tout, exagère tout, et que
» je me rendais garant de la conduite de
» mon protégé.

» J'ai dissipé l'orage; mais si M. de
» Francheville a réellement quelques-uns
» des torts qu'on lui impute, prévenez-
» le, madame, que je l'engage à les faire
» oublier par son exactitude et son assi-
» duité ».

Cette lettre m'embarrasse beaucoup. La communiquer à Francheville, n'est-ce pas le ramener au souvenir de sa liaison avec madame de Soulanges, qui seule lui a fait négliger ses devoirs? Ne pensera-t-il pas que l'oubli de cet écart n'est pas aussi absolu que je le lui ai juré, et que peut-être je trouve un plaisir secret à le lui rappeler? D'un autre côté, dois-je lui cacher l'événement fâcheux dont il a été menacé? Le lui faire con-

naître, n'est-ce pas prévenir une rechute, qu'on jugerait impardonnable? N'est-ce pas nous sauver tous les deux?

Tout peut se dire. Il suffit de choisir le moment et les expressions convenables. Avec un peu d'esprit, une femme le trouve, et elle fait passer un avis salutaire à la faveur de témoignages d'estime et de confiance. Les ressources de l'amour ne sont-elles pas d'ailleurs inépuisables? Son ton, son accent n'adoucissent-ils pas tout, jusqu'à un mot désobligeant? qu'il s'unisse à la raison, qu'il la pare de ses charmes, qu'ils se soutiennent mutuellement; un homme bien organisé ne leur résistera pas.

Je suis là, dans cette petite chambre qui touche à son cabinet. C'est là que, tout à lui, je cherche les moyens de l'éclairer, sans blesser son amour-propre. Il va venir déjeuner avec moi. Mon petit discours est préparé. La morale en est si douce! son âpreté est si bien dé-

guisée! Je serai si tendre, si caressante!...... Le voici.

Oh! non, non, il ne faut rien préparer, quand on doit parler à un homme passionné, et qu'on l'est soi-même. Il n'appartient qu'à un être froid d'arranger méthodiquement un discours, d'en calculer les effets, et de le débiter de manière à émouvoir, lorsque lui-même demeure impassible. Dès les premiers mots, j'ai tout oublié. Je n'ai vu que l'homme aimable et chéri. Je n'ai pu lui parler qu'amour.

Cette lettre est là. Elle est ouverte sur la table même où nous déjeunons, et elle est à mille lieues de ma pensée. Il la voit, il la prend, il la lit. Je reviens à moi; je l'examine, et je remarque dans tous ses traits une altération qui annonce un orage prochain. Est-ce sur moi que tombera sa colère? Non, celle qui vient de lui prodiguer le plus tendres caresses, qui ne connaît près de

lui que l'impulsion d'un cœur brûlant, qui s'abandonne sans réserve à son excessive sensibilité, celle-là n'a pu concevoir le dessein de l'offenser; il ne peut l'en croire capable. Je suis inquiète cependant. Ne parlera-t-il pas?

« Ma chère amie, la lettre qu'indique
» celle-ci a été écrite de cette ville. Je
» pars à l'instant pour Paris; j'en de-
» mande communication. Je reconnaî-
» trai peut-être l'écriture. Je reviens, et
» je me venge ».

Moi, je respire.

La colère, dans un homme vif, exalté, est toujours d'une extrême violence, et cette violence même en abrége la durée. D'ailleurs elle n'est pas alarmante quand son objet est inconnu. C'est un torrent fougueux auquel il ne faut point opposer de digues, et que la rapidité même de son cours a bientôt desséché.

J'avais eu soin d'éloigner Honorine;

je la fais appeler. Elle se jette dans les bras de son père, qui ne peut la repousser, qui est forcé d'abord de répondre à ses caresses, à ses petits mots enfantins, qui ensuite lui parle, l'interroge, l'attire à lui.

Il la prend sur ses genoux. Quand le cœur parle, la tête se calme. Le dernier sentiment éteint les transports qui l'ont précédé. Francheville rit le premier de son emportement. Il ne veut opposer que le mépris à son dénonciateur. Bientôt il cesse de s'en occuper.

« Voilà, lui dis-je, ce que l'envie ne » nous ôtera jamais ». Nous nous étions rapprochés; nous étions groupés tous les trois; nos bras étaient enlacés; nos cœurs étaient délicieusement émus. La sensibilité de l'enfant était égale à la nôtre........ Chère enfant, as-tu apporté en naissant le germe des passions? Se développera-t-il avant le temps? Que Dieu t'en garde!

Oh!

Oh! les passions! elles font tant de mal........ et de bien!

Madame Ducayla paraît; sa présence termine une scène dont l'idée seule m'avait alarmée, et que nous aurions si volontiers prolongée.

Je remarque avec une grande satisfaction les effets heureux qu'a produits cette lettre. Francheville est tout à son état. Il a renoncé à ces conversations familières et futiles qui rapprochaient les distances, et lui donnaient la réputation d'un homme aimable, mais frivole. Il est remonté à sa place, et il tient les autres à la leur. Ses subordonnés, qui s'étaient relâchés comme lui, sont exactement surveillés et rappelés à l'exactitude. Il tient d'une main ferme les rênes de son administration.

Et c'est une petite femme qui, avec son minois piquant, quelques caresses et un peu de prévoyance, a fait tout ce bien-là.

Oh! qu'il est facile de ramener un homme sur qui on a de l'ascendant! Avec quel empressement il revient à la raison, annoncée par une bouche qui lui est chère! qu'il est flatteur pour nous d'être les arbitres de tout un sexe! Mais autant cet ascendant a de puissance, autant les effets en sont certains, autant nous devons être modérées, adroites dans l'usage que nous en faisons. L'homme est naturellement fier et vain: notre empire tombe dès qu'il est connu.

CHAPITRE II.

L'académie et le parterre.

Nous touchons à ce jour tant désiré pour les uns, si redouté par les autres. Notre journal nous annonce la fameuse séance académique, dans laquelle sera couronné le vainqueur. Il nous annonce la première représentation de cette comédie en cinq actes, dont l'auteur n'est pas très-content de Molière, et se met sans façon au-dessus de tous les autres comiques.

Je regrette, à présent, qu'on se soit livré à Brécour à un amusement qui dans toute autre circonstance ne pourrait être blâmé, mais dont la publicité donnera peut-être du poids à l'accusation portée contre Francheville, si son nom est connu. Ne trouvera-t-on pas

étrange qu'un homme, chargé de fonctions importantes, s'amuse à disputer une palme académique, et brave le ridicule qui attend un chétif auteur? Nous ne pouvons plus disposer de nos productions; mes réflexions sont trop tardives. Il faut attendre l'événement.

L'auteur comique colporte sa pièce de société en société. Partout on l'applaudit, en étouffant quelques bâillemens involontaires, parce qu'on ne berne pas un homme chez soi, et on ne peut siffler chez un autre ce qu'on a trouvé bon la veille. La politesse est presque toujours le vernis de la fausseté.

Ainsi de proche en proche, et par égard les uns pour les autres, on a proclamé *chef-d'œuvre* une pièce que je trouve fort au-dessous de la plus médiocre comédie de Molière. Personne de nous ne reviendra sur son jugement. Mais nous remplirons les loges, et la bourgeoisie, et nos marins, qui n'ont

contracté aucun engagement envers l'auteur, encombreront le parterre, et auront acheté à la porte le droit de juger l'ouvrage. Je prévois une tempête violente, et l'auteur est dans une parfaite sécurité. Il se montre partout d'un air triomphant. Il jette sur les petits poëtes ses confrères des regards dédaigneux. Il publie que la Comédie Française lui demande sa pièce, et qu'elle sera mise à l'étude le jour même où le manuscrit arrivera à Paris.

Est-ce donc un mal que la punition de tant d'arrogance? Un homme sans mérite a-t-il le droit de nous assassiner de sa fatuité et de ses productions? N'est-ce pas lui rendre service que le corriger de façon à le guérir pour toujours de la manie de rimailler? Une disgrâce ne peut-elle tourner à son profit, en le rendant modeste, et en le portant à des occupations plus utiles et plus lucratives?

Je crois vraiment qu'on doit siffler un mauvais auteur......... Mais les bons sont si rares! cette rareté même ne commande-t-elle pas l'indulgence?....... Tout ce que je peux faire pour notre poëte, c'est d'observer une exacte neutralité.

Les affiches couvrent les murs. On rencontre l'auteur dans chaque rue, à chaque pas. Il s'arrête devant toutes les affiches. Il lit, il relit avec complaisance l'annonce de son œuvre favorite. On s'attroupe autour de lui, et il harangue les malins qu'il veut bien prendre pour ses admirateurs. Il les remercie avec une feinte modestie de la confiance qu'ils accordent à son talent, dont ils ne lui disent pas un mot. Il espère que cette confiance ne sera pas trompée. Il déchire impitoyablement *les Fausses Infidélités*, qu'on doit donner en petite pièce.

Tous nos amis sont rassemblés à la

préfecture. Nous dînons gaîment, et nous nous disposons à nous rendre au spectacle. Du Reynel trouve qu'on digère partout, et il consent à nous accompagner.

Nous voilà dans notre loge. La salle est pleine à s'écrouler; les musiciens sont forcés de vider l'orchestre; les coulisses sont encombrées; de violens *brouhahas* annoncent l'impatience du public. Le rideau se lève.... Pauvre auteur! est-il possible qu'il ne tremble pas?

Les premiers vers sont applaudis avec transport. Ils me paraissent pourtant bien mauvais. La fureur d'applaudir est portée au point qu'on ne permet à l'acteur de terminer ni un vers, ni un sens. On n'entend rien, on applaudit toujours. Quelques individus, qui ne se croient pas obligés de trouver bon ce qu'ils ne peuvent juger, couvrent les applaudissemens de leurs clameurs. Les *bravos* couvrent les cris de ceux qui

veulent entendre. La pièce est déjà portée au troisième ciel, et personne ne sait encore de quoi il est question.

Un commissaire de police monte sur une banquette, et fait plusieurs signes de la main. Le tumulte s'apaise, le silence règne; M. le commissaire va parler.

Tout à coup, le parterre en masse se tourne vers notre loge. Un bruit, qui n'avait rien de flatteur pour notre poëte, attire l'attention générale : c'est du Reynel qui ronfle à faire trembler la salle jusque dans ses fondemens. Les partisans de la pièce s'écrient que du Reynel cabale. Les gens qui veulent entendre, prient M. le commissaire d'ordonner aux acteurs de recommencer. Les autres leur crient de poursuivre. M. le commissaire, prié d'un côté, poussé de l'autre, ne peut articuler un mot, et ne sait quel parti prendre.

On crie de différens coins de la salle,

que cent cinquante à deux cents matelots, placés au parterre, ont reçu de l'argent pour applaudir à tort et à travers. Les habitans de la ville, ardens, impétueux, ne veulent pas qu'on leur fasse la loi, ni qu'on leur reproche un jour d'avoir applaudi un ouvrage détestable. Ils enjoignent aux comédiens de se retirer. Les comédiens, qui ne distinguent rien de ce qu'on leur adresse, continuent, en riant, de débiter leurs rôles. Devaient-ils rire, devaient-ils pleurer? C'est ce que personne ne sait, ne saura. Le parti de l'opposition s'exaspère, se courrouce. Les oranges volent sur la scène; elles frappent les acteurs et les spectateurs entassés dans les coulisses. Ces derniers, furieux, s'avancent, se mêlent avec les comédiens, se rangent en ordre de bataille, et renvoient aux autres les oranges qu'ils en ont reçues. On apprend à la porte qu'un combat vient de s'engager. Les mar-

chandes d'oranges s'introduisent, circulent dans les corridors, et fournissent des munitions à tous les partis.

Comme la passion ne calcule pas, et qu'on n'a pas le temps de compter, on leur paie leurs oranges au décuple de ce qu'elles valent. Elles courent sur le port. On décharge un vaisseau frété pour Rouen. Ce ne sont plus les femmes qui promènent leur panier. Des hommes, chargés de hottes, se succèdent, sans interruption. Une grêle d'oranges vole de toutes parts. Le parterre est transformé en un lac d'*orangeade*. Les oranges épuisées, on se fait avec les hottes des armes offensives et défensives. On frappe, on pare. Jusqu'ici, on a plus de peur que de mal.

Bientôt le combat prend un caractère plus sérieux. Les poings remplacent les hottes brisées, les oranges écrasées. On ne voit que des nez cassés, des yeux pochés. Le commandant envoie une garde

à notre loge, et fait entrer cinquante hommes dans le parterre. On prend, on arrête au hasard, comme cela arrive toujours dans les bagarres. On interroge les détenus, et on acquiert la conviction que M. l'auteur a soudoyé une armée *d'applaudisseurs*, aussi ignares que zélés. On les envoie passer la nuit à bord du vaisseau amiral; on défend à l'auteur de travailler pour le théâtre, à peine d'être responsable des accidens qu'il occasionnera. On prend le manuscrit des mains du souffleur, on le brûle sur le théâtre.

Le parti de l'opposition, satisfait, se retire paisiblement; et le principal résultat de cette soirée orageuse, est que le lendemain les oranges se payaient trente sous.

Ce lendemain, on cherchait l'auteur partout, les uns pour se moquer de lui, les autres pour lui adresser leurs complimens de condoléances : il avait quitté

une ville où les talens sont persécutés. Un pêcheur l'a transporté la nuit, lui, ses effets et son argent, à bord d'un corsaire barbaresque, et il est allé à Tunis prendre le turban, et mettre le koran en vers français.

Tout ceci n'est que plaisant; mais la séance académique est à mes yeux d'une haute importance. J'ai déjà développé mes motifs d'inquiétude, et je donnerais...... mes bijous, je crois, pour que Francheville n'ait pas envoyé son conte au secrétariat. Le mal est fait; il faut avoir l'air brave : cela en impose quelquefois.

La commission chargée de l'examen des pièces envoyées au concours, se vante d'une discrétion à toute épreuve : cependant, il y a toujours quelques causeurs. Un bon mari ne cache rien à sa femme, l'amant à sa maîtresse; et la maîtresse et la dame, sans malignité, sans intention même, disent à l'oreille

de leurs bonnes amies les noms des concurrens, et ce qu'on pense de leurs ouvrages. A la manière dont certaines personnes regardent Francheville, en lui parlant de cette séance, il est aisé de voir qu'on a jasé. La sotte manie que de vouloir avoir de l'esprit à contre-temps! N'est-ce pas assez de briller dans un cercle? A-t-on besoin d'une misérable médaille, qui peut être pour nous la source de mille désagrémens?

En vérité, je suis plus intriguée que l'était notre auteur comique au lever du rideau. C'est que Francheville et moi sommes auteurs aussi, et que nous n'avons pas la même confiance dans nos forces. Je ne dis rien de ce que j'éprouve à l'homme chéri : pourquoi le tourmenter d'avance?

M. le président nous envoie des billets, avec une lettre plus que polie. Il s'étend avec complaisance sur le goût, l'érudition de M. le préfet. Vous verrez

que M. le préfet recevra une couronne, l'objet de tant de vœux, et que je redoute pour lui au-delà de toute expression.

L'incertitude et l'impatience sont plus difficiles à supporter que la connaissance de notre sort, quel qu'il soit. Je presse Francheville, et nous nous rendons tous à l'académie. Au moment où le président fait résonner la sonnette, j'éprouve un violent serrement de cœur, et j'ai eu la cruauté de rire de la disgrâce de l'auteur comique! Je crois à présent qu'une scène de sa pièce valait mieux que ce que nous avons fait à sept ou huit.

Le secrétaire perpétuel nous entretient très-longuement des travaux de l'académie. J'avais trouvé ses productions assez médiocres; mais le secrétaire nous répète avec tant d'assurance qu'elles sont excellentes, qu'il n'est pas possible d'en douter, et puis il ne m'est plus permis d'être si difficile.

J'ai eu le temps de me remettre pendant trois grands quarts d'heure que M. le secrétaire a employés à nous entretenir des rares talens de ses confrères. *Asinus asinum fricat*, me dit Francheville en riant. C'est bien le moment de rire! Je lui demande ce que veut dire son *asinum fricat : Un barbier rase l'autre. Passez-moi la rhubarbe, et je vous passerai le séné.* Je suis étonnée qu'on puisse dire tant de choses en trois mots latins.

On parle enfin de ces malheureux discours. Je me fais violence, et je crois que mon air est serein. Quelle doit être l'agitation de ceux qui ont quelque faute grave à se reprocher, puisque les suites d'un passe-temps, fort innocent en soi, m'occupent à ce point!

On s'étend sur le fort et le faible de chaque ouvrage. On en lit les passages qu'on juge dignes de fixer l'attention. On regrette que d'autres endroits fai-

bles aient forcé l'académie à rejeter ces pièces. On ne nomme personne, et jusque-là tout va bien.

On prie l'assemblée d'entendre la lecture d'un morceau charmant, ouvrage d'une dame aussi respectable par son rang, qu'estimable par ses qualités. On ne trouve d'autre défaut à cet ouvrage que de n'être pas écrit dans le genre indiqué par l'académie, qui demandait un discours, et qui ne trouve ici qu'un conte, mais un conte plein de philosophie et de grâce. Tous les yeux se tournent sur moi; toutes les mains sont prêtes à applaudir. Je ne sais quel maintien prendre.

Je n'ai pas fait de conte, moi. J'ai fait, la rhétorique de Gaillard à la main, un vrai discours académique, bien sec, bien froid, et peut-être très-décousu. On lit...... Hé! bon Dieu, c'est le conte de Francheville qu'on m'attribue. Je veux parler; je veux détromper l'as-

semblée. Les applaudissemens couvrent ma voix. Je suis proclamée auteur, et auteur *délicieux*. Jamais femme n'a écrit avec ce goût, cette finesse. Ah ! je ne suis ni *Sévigné*, ni *La Fayette*, ni *Riccoboni*; mais je suis *la femme du préfet*.

On m'entoure, on me salue, on me félicite. Je m'enroue à crier que je ne suis pas l'auteur de l'ouvrage ; que d'ailleurs on ne doit nommer que celui qui obtient le prix. Le président me demande pardon d'une indiscrétion qui tourne au profit de ma gloire. Si je suis fâchée d'être auteur, je suis bien aise au moins qu'on ne parle pas de Francheville. Un préfet peut avoir le malheur d'épouser une folle, et ne s'occuper que des devoirs de son état.

M. le président parle enfin de la pièce couronnée, et il nomme avec emphase M. le préfet. On m'a attribué le conte de mon mari ; on va sans doute lui imputer quelque rapsodie..... précisément.

C'est mon discours, à moi, que le secrétaire lit avec une prétention à faire mourir de rire tout l'auditoire, moi exceptée. Il veut faire valoir jusqu'à un mot, jusqu'à une virgule, et il s'arrête à la fin de chaque paragraphe, et il regarde l'auditoire d'un air qui veut dire : Hé bien! qu'en pensez-vous? Voilà du beau, du bon. Partez donc, et on applaudit à se faire entendre de la rue. Pauvres moutons que nous sommes! Comme nous nous laissons mener!

Cependant il faut que je dise, pour justifier un peu nos auditeurs, que si mon discours ne vaut rien, le préfet est très-aimé, qu'il vient d'obtenir des fonds pour la restauration de la bourse et de quelques autres monumens publics, et il est naturel à des cœurs reconnaissans de saisir la première occasion qui se présente pour manifester leurs sentimens.

Francheville me prend par la main,

et veut me conduire au bureau. Je me défends, il insiste. Je cède à la crainte de paraître au public plus ridicule encore que mon discours.

Le préfet déclare à M. le président que je suis l'auteur de la pièce couronnée. Il remercie l'académie, avec un ton très-décent en apparence, très-ironique au fond, de l'équité qu'elle a mise dans son jugement. Je lui serre la main de toutes mes forces, pour l'empêcher de poursuivre. Il continue son discours, moitié poli, moitié impertinent. Je lui briserais les doigts, si je le pouvais.

Il dit à M. le président que *monsieur* et *madame*, qui précèdent nos noms cachetés au haut de notre ouvrage, sont écrits en abrégé, et que l'académie a pris l'un pour l'autre. Le public rit du *quiproquo*. Le président rougit, et se dispose à répondre au nom de sa compagnie. On écoute, on éclate de tous

les côtés. Le pauvre président ne sait plus où il en est..... ni moi non plus.

Monsieur le préfet passe à la réplique. La séance va se passer en conversation entre lui et monsieur le président. Francheville a l'air de s'amuser beaucoup : l'auditoire se range de son côté; moi je suis au supplice.

Je ne conçois pas qu'un homme du caractère de Francheville se permette de berner une académie : ce n'est pas qu'une académie ne soit quelquefois très-bernable; mais il faut savoir respecter les convenances.

Le président cherche la médaille pour me la présenter. Je me flatte enfin de voir finir une séance infiniment désagréable pour moi; elle est interminable. La chienne de médaille a disparu. Le président se tourne, se retourne; ses confrères s'agitent, vont, viennent, regardent dessus, dessous les banquettes. « Elle était là, sur mon bureau, dit le

» président. Elle y était, répète l'aca-
» démie en corps ». Je la voudrais au fond de l'océan.

Me voilà droite, immobile comme une statue, attendant ma médaille, enrageant contre l'académie, contre Francheville, contre moi, et me promettant bien de ne plus écrire de ma vie. L'huissier passe dans les premiers rangs de l'assemblée; il regarde, il tâtonne partout. Les femmes rougissent, les hommes se fâchent; moi, je m'échappe, je gagne les corridors, la rue, ma voiture. Je rentre à l'hôtel, fatiguée, excédée, anéantie.

Francheville paraît une heure après; il se laisse tomber dans un fauteuil en se tenant les côtés, et en prolongeant des éclats de rire auxquels je ne comprends rien, et qui ne me paraissent pas du tout plaisans. La médaille s'est trouvée; devinez où : dans la perruque d'une dame qui passait pour avoir les

plus beaux cheveux du monde, et dans laquelle l'avait jetée un geste très-prononcé du président. L'huissier a vu briller la médaille à travers la chevelure postiche, et l'empressé mal-adroit a enlevé et chevelure et médaille.

Peut-on se faire une idée de la confusion d'une femme, dont un instant auparavant on admirait la grâce et la noblesse, et qui, tout à coup, ne montre plus qu'un chef nu et pelé? Elle s'est trouvée mal, dit Francheville. A sa place, je crois que je serais morte.

Les sarcasmes, les plaisanteries, les éclats de rire répétés ne permettent plus à aucun académicien de se faire entendre. Quelle mortification pour ceux qui comptaient que leurs petits vers obtiendraient de longs applaudissemens! Le président sonne, sonne, casse sa sonnette. Les éclats de rire recommencent, parce que l'huissier, se hâtant de réparer sa sottise, en a fait une nouvelle.

Il a replacé la perruque de la dame, et a mis le derrière par-devant.

Le mari, exaspéré, prend sa femme, l'entraîne. Les rieurs le suivent jusque dans la rue. Il est trop heureux de trouver un carrosse de place, et d'échapper à ses opiniâtres adversaires.

Francheville ne s'est jamais, dit-il, plus amusé que ce jour-là. Il a rendu la scène complète, en remettant la médaille à monsieur le président, et en le priant de la consacrer à un nouveau prix, dont le sujet sera *l'éloge de l'impartialité*. Pour mettre la sienne en évidence, l'académie lui a demandé la permission de faire imprimer mon discours, et il y a consenti. Oh! je ne tiens pas à ce dernier trait! Je me prononce avec fermeté. Bien certainement je ne serai pas imprimée.

Je ne veux pas être confondue avec ces femmes qui s'éloignent de leurs maris, de leurs enfans, pour vivre avec

leur écritoire. Je trouve une femme qui prend la plume, aussi ridicule qu'un homme qui se sert d'une aiguille. Quel ouvrage de génie est sorti de la main d'une femme? Quel dédommagement la littérature offre-t-elle à celles qui renoncent, pour une gloire toujours contestée, à l'amour, à l'amitié, à l'esprit d'ordre, qui seul maintient les fortunes? De fades adulateurs affectent d'admirer leur médiocrité; le critique les écrase par l'indulgence même qu'il accorde à leur sexe. Les hommes sans mérite ne leur pardonnent pas d'en avoir plus qu'eux; la masse des gens raisonnables les condamne, et, après avoir joui d'une célébrité de coteries, elles vieillissent et meurent dans l'abandon et dans l'oubli : non, je ne serai pas imprimée.

Francheville se rend à la solidité de mes raisons; il fait retirer mon manuscrit. Que ne peut-il effacer de la mémoire de cinq cents spectateurs ce qui s'est

s'est passé dans cette journée, si amusante pour lui, si pénible pour moi, et par les incidens, et par les réflexions qu'ils font naître!

Le téméraire, dit-on, attend le coup et le brave. Le sage le prévoit et le détourne. Je serai ce sage-là. J'écrirai au prince. Le prévenir, c'est gagner beaucoup : les hommes reviennent difficilement sur le premier jugement qu'ils ont porté. Je lui rendrai compte de cette séance. Je me chargerai de toutes les folies, de toutes les inconséquences de Francheville. J'en parlerai avec la légèreté, la gaîté qui peut les rendre plaisantes. Faire rire son juge, c'est le désarmer.

Mon historiette courra tout Paris. On se l'arrachera, on s'en amusera pendant vingt-quatre heures, et les rapports qui pourront venir ensuite, ne trouveront que des gens froids et indifférens.

Je vais donc enfreindre mon serment,

et être encore une fois auteur; mais cette fois mon motif est louable : je veux écarter de mon époux le trait acéré de l'envie.

De l'envie! une place donnée fait cent mécontens. Sur ce nombre, j'en suppose dix honnêtes, et c'est beaucoup. Le reste épie l'instant de punir le préféré de l'avantage qu'il a obtenu.

CHAPITRE III.

L'éducation.

L'INSTANT approche où Honorine, heureuse jusqu'ici de ses jeux enfantins, s'occupera de choses solides. Les agrémens éblouissent; les qualités fixent. On les aperçoit lentement, difficilement; mais elles laissent une impression durable. Honorine aura des qualités. Les talens viendront ensuite.

Les beaux-arts, répète-t-on sans cesse, font le charme de la vie. Pour être vrai, il faudrait dire : Les beaux-arts sont le plus agréable des délassemens.

Faire des beaux-arts le charme de sa vie, c'est s'en occuper exclusivement, c'est leur sacrifier son état, sa fortune, et ses espérances. En faire un simple

délassement, c'est se conduire en être raisonnable.

Tel qui se passionne pour les beaux-arts, en quittant les bancs de l'école, voit la gloire dans l'éloignement; il entend déjà la trompette de la renommée, et il croit fermement qu'une couronne de lierre et une trompette suffisent au bonheur de la vie.

Que devient-il à cinquante ans, lorsqu'après des efforts multipliés et soutenus, la couronne lui échappe, et la trompette se tait? Il dit, en proie aux regrets: Les beaux-arts ne mènent à rien.

Et si, au lieu des éclats flatteurs de la trompette, il entend l'aigre et humiliant bruit des sifflets, il s'écrie : Les beaux-arts sont le fléau de la vie.

Quelle est alors son unique ressource? d'accuser ses contemporains de mauvais goût et d'ingratitude, et de boucher ses oreilles, lorsque la trompette sonne pour un autre.

Et que gagne cet autre pour qui la trompette sonne? Les clameurs de l'envie le poursuivent; elles lui ôtent le repos et le sommeil; le chagrin le mine et le ronge.

Oh! c'est une bien belle chose que les beaux-arts..... pour l'homme opulent qui s'en amuse.

Si nous descendons des beaux-arts aux arts d'agrément, nous trouvons dans chaque coterie un petit poëte sans conséquence, qui a passé sa journée à préparer les *impromptu* qu'il débitera à la dame chez qui il doit dîner; un chanteur, qui a *travaillé* l'air qui doit faire oublier les impromptu; un danseur, qui ne dit rien, mais qui dîne, parce qu'on espère que mademoiselle aura dans trois mois les bras plus souples et plus arrondis.

Ces messieurs-là ont aussi leur petite trompette; c'est la voix doucereuse de la dame de la maison, qui vante le

soir leurs talens à ceux qui viennent faire leur cour à monsieur, parce qu'ils en attendent une place, ou parce qu'il perd volontiers son argent à *l'écartée.*

Ils saluent les protégés de madame, en avançant imperceptiblement le menton; ils leur tournent le dos pour considérer une jeune héritière, que personne n'aime, et que tout le monde veut épouser; pour adresser de jolies choses à une dame qu'il est du bon ton de trouver charmante, et qui d'un sourire fait une réputation. Quelques négocians parlent *bourse;* des jurisconsultes discutent un point de droit; les jeunes gens parlent chevaux; les jeunes femmes, modes. Pendant ce temps-là, on apprête les tables de jeu. Le petit poëte, le chanteur, le danseur disparaissent, et vont à leur quatrième étage arranger leur écot du lendemain.

On prend les cartes, on perd, on gagne, on digère, on se retire à mi-

nuit, pour reprendre les cartes le lendemain. On fera la même chose pendant trente, quarante ans, et on aura cru jouir de la vie.

Au milieu de la partie, arrive un jeune homme....... Oh! celui-ci est un personnage important. Toutes les femmes posent leur jeu, se tournent d'un air empressé; toutes lui sourient; toutes semblent l'inviter à parler..... Que va-t-il dire?

Il sort du Théâtre Français. Il a vu tomber une pièce pitoyablement écrite: il ne sait pas l'orthographe. Mademoiselle une telle a joué horriblement; mademoiselle une telle a rejeté ses vœux. Un homme raisonnable, qui ne juge pas les nouveautés du fond d'un salon, lui demande des détails. Le jeune homme fait une pirouette sur la pointe du pied, tire une boîte de jujube, s'excuse sur la faiblesse de sa poitrine, et court adresser à une femme, qu'il voit

pour la première fois, des complimens si hors de propos, qu'ils ressemblent à des impertinences. Les autres femmes s'impatientent, se dépitent. Le jeune homme jouit de leur petite colère; il s'échappe avec inhumanité. Les regrets le suivent, l'accompagnent. C'est un homme à la mode. Pourquoi? on n'en sait rien.

Ce jeune homme va de cercle en cercle promener sa fatuité. Il rentre ensuite chez lui, et s'imagine avoir employé sa journée.

Pourquoi cette nullité de tant de jeunes gens qui pouvaient être laborieux et utiles? Pourquoi ces jolies têtes si fraîches, si séduisantes, que la raison pourrait embellir encore, sont-elles si légères, si futiles, si vides? A quoi attribuer cette sorte de dégradation de la portion la plus intéressante de l'espèce humaine? A l'amour immodéré des arts.

Voulez-vous juger de l'esprit d'une nation? demandez ce que coûtent un maître de langue et un maître de chant. Quelque réponse qu'on vous fasse, la question sera résolue.

Une soirée s'ouvre. Quelle est la jeune personne qui sera l'objet de toutes les prévenances et de tous les égards? sera-ce celle qui, dirigée par une mère prévoyante, apprend d'elle à bien conduire une maison, à suppléer, par l'ordre et l'économie, à ce qui manque en moyens; qui cache cette économie sous un air d'aisance, et qui fait tout valoir par des grâces naturelles; qui, exercée à mille petits ouvrages agréables et utiles, se suffira à elle-même, et ne paiera pas un impôt périodique à celles qui vivent des folies d'autrui? Non.

Celles qui fixeront invariablement l'admiration, celles qui attacheront tous les hommes à leurs pas, seront celles qui dansent le mieux *la russe*, qui exé-

cutent avec le plus de netteté une difficulté de *piano* ou de *harpe*.

Je conviens qu'on peut danser la russe et pincer de la harpe, sans négliger les choses essentielles; mais lorsque les petits arts occupent exclusivement toutes les classes de la société, que les hommes y attachent le plus grand prix, et que des grands succès dépendent leurs hommages, il est tout simple qu'une jeune personne consacre des années entières à les mériter.

Séduits par la vogue, par quelques agrémens extérieurs, des hommes, sensés d'ailleurs, épousent ces demoiselles-là. Cependant on se lasse d'entendre pincer de la harpe, et de voir danser la russe à sa femme. On lui cherche des qualités; on ne lui trouve que la harpe et la russe. L'ennui prend des deux côtés. Pour s'y soustraire, la jeune femme, qui ne sait vivre que de plaisirs, court dans tous les quartiers de

Paris danser la russe et pincer de la harpe. L'époux, isolé, cherche partout sa compagne. Ici, il trouve de la musique; là, des chaussons de bal; plus loin, une femme de chambre qui dort en attendant sa maîtresse.

Madame rentre au lever du soleil. Elle a les yeux cavés, la figure tiraillée. Son mari lui adresse de tendres reproches. Elle y répond en lui annonçant qu'elle donne le lendemain une fète, où elle réunira les *virtuoses* les plus distingués de Paris. Monsieur fait des observations. Madame ne conçoit pas qu'on ne mette point un virtuose au-dessus de tout. Monsieur se défend. Madame insiste; elle menace, elle intimide: la fête a lieu. On en donne dix, on en donne trente. On dépense en parures et en bijous au-delà de ce que coûtent les fêtes. Au bout de quelques années, madame n'a plus ni fortune, ni beauté. La harpe semble repousser

son bras, dépouillé de ses grâces; personne ne lui fait danser la russe, et, de sa vie, elle n'a su faire que cela.

Celle dont nous parlions tout à l'heure, qui a de l'économie, l'amour de la retraite et du travail, de l'esprit sans prétention, s'est mariée un peu plus tard, parce qu'elle n'est pas très-jolie. Elle n'a pas épousé un violoncelle, un cor, un recueil de madrigaux. Elle a eu le bonheur de rencontrer un homme honnête et sensible, qui regrette chaque jour de ne l'avoir pas épousée plutôt.

Chaque jour, elle acquiert de nouveaux amis, et elle n'en perd aucun. On la considère autant qu'on l'aime, et ses yeux seront fermés par des enfans qui n'auront pas épuisé leur sensibilité en dansant la russe et en pinçant la harpe.

« Je croyais, madame, n'improviser
» qu'une historiette, et je viens presque

» d'esquisser un plan d'éducation. Au-
» quel de ces modèles voudriez-vous
» que votre fille ressemblât? Je ne crois
» pas que vous balanciez à me répondre.

» — Mais, madame, vous ne voulez
» faire que des *femmes de ménage*, et
» ces femmes-là sont *souverainement*
» ennuyeuses. Elles sont *complètement*
» déplacées dans le monde.

» — Ces femmes, souverainement
» ennuyeuses aux yeux de quelques
» étourdis, sont précieuses à ceux de
» leurs maris, qui ne les ont prises que
» pour eux. Elles sont déplacées dans
» le monde : aussi y vont-elles rare-
» ment, et pour accorder quelque chose
» à l'usage. C'est chez elles qu'elles rem-
» plissent dignement la place que la na-
» ture leur a assignée. C'est là qu'elles
» sont en rapport parfait avec ce qui
» les environne. L'affection et la recon-
» naissance de l'époux, l'amour et la
» docilité des enfans, l'attachement res-

» pectueux des domestiques, l'aisance et
» le bonheur croissant chaque année, la
» satisfaction de tous, voilà les sources
» inépuisables de sa félicité. Une vie ré-
» gulière, la paix de l'ame entretiennent
» sa fraîcheur et sa beauté. Elle est belle
» encore, lorsque certaines femmes, du
» même âge, n'offrent à l'œil attristé
» que des débris. Elle n'est pas orgueil-
» leuse de ses charmes; elle ne les dé-
» daigne pas non plus : elle sait que la
» rose doit les soins qu'on lui donne à
» son éclat et à son parfum.

» — Mais, madame, quelle est la jeune
» personne qui consentira à perdre ses
» plus belles années dans la retraite,
» pour se livrer exclusivement ensuite
» à un époux que peut-être elle n'ai-
» mera pas?

» — Ce sera celle que sa mère aura
» élevée dans de bons principes, et qui
» surtout lui aura parlé par ses exem-
» ples; celle qui n'aura jamais entendu

» louer une autre demoiselle parce qu'elle
» est jolie, ou qu'elle a des talens, mais
» parce qu'elle a des qualités; celle par
» qui ces petits talens de société ne se-
» ront considérés que comme le délas-
» sement d'un travail nécessaire; qui
» n'aura pas la prétention de briller
» dans un bal, et qui se bornera à s'y
» amuser avec décence; qui surtout n'y
» dansera ni la russe, ni la walse, genre
» qui annonce la dépravation des mœurs,
» et que le relâchement des nôtres a pu
» seul introduire dans la société.

» Elle se livrera exclusivement à son
» époux, parce qu'elle aura une idée
» précise et nette de ses devoirs. Elle
» l'aimera, parce que l'amour est un
» besoin pressant, et que sa mère lui
» aura présenté l'homme qui peut ins-
» pirer et justifier ce sentiment.

» — Et quelle est, je vous prie, ma-
» dame, la mère jeune, jolie, adulée
» dans le monde, qui voudra s'en sé-

» parer, se renfermer chez elle; pour » faire de son enfant une espèce de phé- » nomène, dont plus tard la conduite » sera la satire de celle des autres, et » qui, par cette raison, sera vue par- » tout avec défaveur?

» — Moi, madame.

» — Vous, madame? Vous aurez sans » doute plus de mérite que qui que ce » soit à consommer un pareil sacrifice; » mais ne craignez-vous pas que les maî- » tres que vous donnerez à votre Ho- » norine ne détruisent insensiblement » l'effet de vos leçons de morale? Il est » presque impossible de ne pas revenir » fréquemment à ses goûts et à ses ha- » bitudes, et des maîtres qui vivent de » ce que vous appelez nos folies, doi- » vent en parler avec un enthousiasme » qui peut finir par séduire et entraîner.

» — Ma fille n'aura pas de maîtres, » madame.

» — Je sais, depuis quelques années,

» que madame est charmante; j'ignorais
» qu'elle sût tout.

» — Je ne sais rien, madame; mais je
» suis encore à l'âge où on apprend à
» peu près ce qu'on veut. Les maîtres
» seront pour moi, et je serai le maître
» de ma fille. Ne croyez pas, d'ailleurs,
» que je me propose d'en faire une sa-
» vante; je veux d'abord former son
» cœur, et pour cela je me flatte de
» n'avoir besoin de personne. La con-
» naissance de sa langue, de l'histoire
» et de la géographie; quelques idées
» de littérature, voilà pour l'esprit. Le
» dessin, la musique, voilà pour le dé-
» lassement. Un peu, très-peu de danse,
» voilà pour le monde : et c'est à cela
» que je réduis mon plan d'éducation.

» — Je ne trouve dans ce plan aucune
» analogie avec l'Émile de Rousseau.

» — Les lois les plus sages, madame,
» ne sont pas celles qui paraissent les
» meilleures en elles-mêmes, mais celles

» qui s'accordent davantage avec l'es-
» prit, le caractère, les inclinations du
» peuple à qui elles sont destinées. Il
» en est de même des traités d'éduca-
» tion. Nous n'en avons pas, nous n'en
» aurons jamais qu'on puisse appliquer
» à tous les individus. Il en faudrait un
» à chaque élève, comme il faut un code
» à chaque nation. Rousseau, que vous
» citez, était un homme de grand mé-
» rite, mais qui voulait arriver à la
» célébrité autant par sa singularité
» que par son talent. Il peut être utile
» au fils d'un homme riche de savoir
» un métier, mais il est choquant qu'on
» veuille le marier à la fille du bourreau.

» — Vous allez vous imposer, ma-
» dame, une tâche longue et difficile.

» — Je m'efforcerai de la remplir,
» madame. Un enfant doit-il quelque
» chose à sa mère, qui, en lui don-
» nant l'existence, n'a cédé qu'à l'attrait
» du plaisir; qui lui a refusé son sein,

» que lui destinait la nature; qui, plus » tard, l'abandonne à des mercenaires, » et qui, enfin, dépourvue de pré- » voyance autant que de tendresse, le » lance dans le monde, sans lui en avoir » indiqué les écueils, sans s'inquiéter » de son avenir? Qu'attendra-t-elle, » dans un âge plus avancé, de cet en- » fant qu'elle a constamment méconnu? » L'indifférence et l'abandon.

» — Vous trouverez, madame, plus » de détracteurs que d'imitateurs.

» — Tant pis pour mon siècle, ma- » dame.

» — Permettez-moi de vous demander » une grâce.

» — Ordonnez, madame.

» — Je vous prie de ne pas divulguer » vos opinions.

» — Je ne cherche point à faire des » prosélytes.

» — La publicité de vos idées pour- » rait avoir de l'influence sur l'esprit de

» nos maris. Toujours disposés à se
» créer de nouveaux droits, et à abuser
» de leur autorité, ces messieurs pré-
» tendraient peut-être faire de nous des
» nourrices et des instituteurs, et ce
» n'est pas du tout pour cela que nous
» nous sommes mariées.

» — Soyez tranquille, madame. Les
» hommes sont, à peu de chose près,
» aussi frivoles que les femmes. Ils ver-
» raient probablement avec quelque plai-
» sir la leur vivre dans la retraite; mais
» ils chercheront toujours à fixer celles
» des autres dans le monde, et celui qui
» afficherait la prétention dont vous par-
» lez, serait à l'instant même frappé de
» ridicule, que tout Français redoute
» plus que la mort.

» — Je vous salue, madame, et je vais
» passer ma soirée à l'opéra *Buffa*.

» — Je vais passer la mienne entre
» ma fille et mon mari ».

CHAPITRE VI.

La correspondance.

Fidèle au plan que je me suis tracé, je goûtais depuis quelques jours un plaisir nouveau pour moi. Je cultivais l'esprit et le cœur d'une enfant avide d'apprendre et de sentir. Francheville, témoin de nos efforts, applaudissait à nos succès. Il les préparait quelquefois par des conseils très-raisonnables, et je m'empressais de les suivre, parce que je n'ai pas l'orgueil des maîtres, qui croient tout savoir, et qui se fâchent quand on leur prouve le contraire.

Nous déjeunions en famille, et madame Ducayla ajoutait à nos sensations tout le charme de l'amitié, quand on nous apporta nos lettres et les journaux.

La première que nous ouvrons est de monsieur de Sainte-Luce. Elle est adressée à mon mari. Il s'excuse sur la précipitation de son départ, d'une manière très-vague; mais enfin il remplit un devoir de politesse, et je lui en sais bon gré. Il n'a pu écrire plutôt, parce qu'il a été examiné, reçu et embarqué à Toulon, sans pouvoir disposer d'une heure. Tout cela peut n'être pas bien vrai : mais en pareille circonstance, mentir c'est reconnaître ses torts. Il vient de relâcher à Brest, à la suite d'une expédition périlleuse, et il finit par les complimens d'usage. Il prie mon mari de me faire agréer son hommage respectueux.

Son hommage respectueux! pas une phrase, pas un mot affectueux qui me concerne!... Francheville me regarde..... « Il t'aime toujours : cette extrême ré» serve en est la preuve. Et c'est moi qui » ai fait naître cet amour-là, qui l'ai en» tretenu, nourri! Ah, Fanchette! tu as

» oublié Sainte-Luce, je le crois, j'en suis
» convaincu; mais ce malheureux jeune
» homme souffre, et sa peine ajoute à
» mes regrets ». Madame Ducayla prend un journal, et lit à haute voix pour forcer notre attention, et détourner des idées pénibles. Elle n'a pas prévu que M. de Sainte-Luce occupe une partie de cette feuille.

« La frégate *la Voltigeante* sortit du port de Toulon le deux du mois dernier. Croisant aux environs d'Ouessant, elle signala un bâtiment anglais, lui donna chasse, et l'ennemi baissa ses hautes voiles pour l'attendre. Le combat s'engagea à la portée du pistolet.

» Le bâtiment français portait trente-six pièces de canon, et deux cent cinquante hommes d'équipage. *L'Amphytrite* en avait trois cents, et quarante-quatre pièces d'artillerie.

« Une seule décharge de mousqueterie tua le capitaine, un lieutenant,

vingt hommes de *la Voltigeante,* et coupa la drisse du pavillon. M. de Sainte-Luce, aspirant de première classe, courut d'un gaillard à l'autre, à travers une grêle de balles, et rétablit le pavillon.

» Le combat se soutint pendant trois heures avec une extrême vivacité. Des deux côtés, les voiles étaient en lambeaux, les manœuvres hachées, les mats endommagés. La mort faisait un ravage affreux sur les deux bords; mais *la Voltigeante,* inférieure en forces, souffrait plus que *l'Amphytrite.* Elle avait perdu la moitié de son équipage, tous ses officiers, et elle soutenait encore l'honneur du nom français.

» Monsieur de Sainte-Luce prit le commandement. Son exemple encourageait ce qui lui restait de monde à faire de nouveaux efforts, lorsqu'on vint l'avertir que le feu était à la sainte-barbe. Il y descendit, et jugeant qu'il était impossible

possible, au milieu du carnage, des cris, du tumulte, de diriger les secours nécessaires, il prit à l'instant son parti. Le vaisseau brûle! cria-t-il; allons en conquérir un autre.

» Ce cri, *le vaisseau brûle!* ranime l'équipage fatigué. Chacun sent qu'il ne peut devoir son salut qu'à la victoire. On quitte les batteries; on se porte sur le tillac; on se serre autour du jeune chef; on attend le signal.

» Les deux bâtimens étaient dans l'impossibilité de manœuvrer. Un vent faible portait peu à peu *la Voltigeante* sur *l'Amphytrite*. M. de Sainte-Luce fait jeter les grappins, et s'élance, la hache à la main, à la tête de son équipage. Les anglais se défendent en braves gens; mais les français ont juré de mourir ou de vaincre. En un instant le pont de *l'Amphytrite* est jonché de morts. Sainte-Luce est partout, et partout la gloire l'accompagne. Le Pavillon anglais tom-

be; le pavillon français le remplace; *l'Amphytrite* est rendue.

»Français, anglais se réunissent pour éloigner la frégate anglaise de *la Voltigeante*, qui vomissait les flammes par ses sabords. A peine en est-on à quelques toises, qu'elle saute avec un fracas horrible. La mer et le pont même de *l'Amphytrite* sont couverts de débris.

» Des bâtimens légers sortirent du port de Brest, et vinrent remorquer la frégate anglaise ».

Quelle valeur dans le combat, et quelle modestie après la victoire! il n'en dit pas un mot dans sa lettre.

Encore une lettre de Brest. Elle est du préfet maritime.

« J'apprends, monsieur, que vous protégez M. de Sainte-Luce. Applaudissez-vous de l'intérêt que vous lui portez : il le justifie par des qualités qui ne distinguent pas toujours de vieux marins.

Nous l'avons reçu ici au son des fanfares. Nous l'avons comblé des éloges les plus mérités. Nous allons lui donner des fêtes, et j'espère que les grâces de la Cour récompenseront sa bonne conduite, sa valeur et son dévouement ».

Oh! oui, on le récompensera. Oh! si j'étais la distributrice des grâces!.....

«Je ne vous cache pas cependant qu'il nourrit une passion secrète qui peut à la longue le dominer entièrement, et lui faire tout oublier».

Lui faire tout oublier! M. le préfet maritime oublie lui-même qu'aux siècles brillans de la chevalerie, l'amour faisait les héros.

« Pendant le combat, dont les papiers publics vous donneront les détails, on l'a vu plusieurs fois tirer quelque chose de son sein, le porter à sa bouche, sur son cœur. On l'a entendu répéter : Tout pour elle.... mourir pour elle.... vaincre pour elle ».

Oh! ce gant!........... Cette boucle de cheveux!.......

« Je vous engage à lui faire à ce sujet les plus sérieuses représentations. Il serait fâcheux qu'un jeune homme, qui donne d'aussi grandes espérances, se sacrifiât à l'amour ».

Eh! n'est-ce pas pour lui, par lui que Sainte-Luce a vaincu?..... Ce gant, cette boucle de cheveux!......... ils lui étaient chers, il s'en occupait au milieu d'un combat terrible.... Tout pour moi! mourir pour moi! vaincre pour moi!......

Quelles idées m'agitent en ce moment? Je me sens attendrie, émue; des larmes roulent dans mes yeux; Honorine les essuie, et l'aspect de cet enfant les fait couler en abondance : je me souviens des exemples que je lui dois, de ce que je dois à son père, et c'est dans ses bras que je vais cacher mon trouble et ma douleur.

« Ta blessure était mal fermée, me

» dit-il à voix basse; elle vient de se rou-
» vrir. Ah! malheureux, qu'ai-je fait»?

Je ne lui réponds rien. Que pouvais-je lui répondre? Je m'efforce de le rassurer par mes caresses; je l'en comble, je l'en couvre............ Est-ce bien à lui qu'elles s'adressent?

Oh! mon cœur, mon pauvre cœur, n'auras-tu jamais de repos!

Voilà une lettre de Paris, à mon adresse. Je reconnais l'écriture du prince. Je ne sais quel triste pressentiment m'afflige. Je cherche à l'éloigner comme un enfantillage : il se reproduit malgré moi..... Hélas! il n'était que trop fondé.

« Madame,

» J'ai reçu votre joli roman. J'applaudis à la manière piquante par laquelle vous dénaturez des incidens peu honorables pour quelqu'un qui vous touche de très-près, et je loue le motif qui vous a déterminée à vous charger

du ridicule et du blâme que vous n'avez pas mérités.

» Cette tentative, très-estimable, n'a pas eu le succès que vous en espériez. La vérité a percé jusqu'ici. On y sait que c'est monsieur, et non madame, qui, après avoir concouru pour un prix qu'il ne devait pas ambitionner, s'est conduit dans une séance académique avec une légèreté, une inconvenance qu'il a portées jusqu'à l'oubli de ce qu'il se devait à lui-même, et que l'assemblée n'a pu supporter que par considération pour sa dignité. Cette incartade a rappelé les torts qu'on lui a précédemment imputés, et a donné un grand poids aux accusations dirigées alors contre lui. Un personnage auguste m'a parlé de tout cela avec une force de raisonnement qui m'a réduit au silence, et vous ferez bien de déterminer celui dont je vous parle à donner sans délai sa démission. C'est le seul moyen de

prévenir une destitution toujours humiliante, de quelque prétexte qu'elle soit colorée.

Je suis, etc. ».

Francheville lit sur ma figure l'impression douloureuse que me fait éprouver cette cruelle lettre. Il la prend, la lit; je l'observe avec attention. L'étonnement, la stupéfaction se peignent dans tous ses traits; une nuance d'accablement leur succède, et bientôt sa sérénité ordinaire l'emporte sur ces tristes sensations. « Tu avais raison, me » dit-il, et l'événement m'éclaire. Je me » suis conduit comme un fou; mais je » réparerai mes extravagances, en sup» portant mon sort en homme coura» geux et résigné. L'extrême sévérité » dont on use envers moi ne m'ôtera » point le souvenir du bien que j'ai fait, » de celui que je me proposais de faire, » et, possesseur d'une fortune indépen-

» dante, vivant entre Fanchette et Ho-
» norine, je serai encore très-heureux ».

J'ai eu peu de jouissances aussi vives que celles que je ressentis en voyant un homme accoutumé à la représentation, et fait pour prétendre à tout, tomber avec fermeté d'une grande place, se ranger sans murmurer au rang de citoyen obscur, et borner tous ses vœux aux douceurs d'une vie domestique. Son courage releva le mien. Je l'embrassai avec une force d'admiration, d'enthousiasme, de tendresse, qui ramena le sourire sur ses lèvres. Nous restâmes long-temps dans les bras l'un de l'autre; nous les ouvrîmes à Honorine; madame Ducayla s'y jeta avec elle, et nous déclara que son attachement était indépendant des circonstances, et qu'elle nous suivrait partout.

Francheville écrivit; et le jour même il répandit partout qu'il venait de donner sa démission. Dès ce moment, l'hô-

tel de la préfecture fut désert; et comme on ne ménage plus un homme dont on n'a rien à espérer ni à craindre, les sarcasmes, les quolibets, les plaisanteries injurieuses plurent de toutes parts. Du Reynel, Montbrun, sa femme, sa fille, le vieux Georges, nous rendaient compte de tout; et celui que notre disgrâce affectait le plus, c'était ce digne domestique.

L'académie persiflée, ridiculisée par Francheville, se vengea dès qu'elle put le faire avec impunité. Les épigrammes, les couplets nous étaient directement adressés; on avait la cruauté de venir les chanter le soir sous nos croisées. Francheville conservait un calme inaltérable. Je l'admirais.

Les employés mêmes de la préfecture prirent un ton de familiarité offensante : grande leçon pour ceux qui ont des flatteurs, et qui croient à leur sincérité. Les hommes rampent devant

l'autorité, et sont rarement les amis de ceux qui l'exercent.

Je n'avais protégé personne : je ne m'étais pas fait d'ennemis. On m'épargna; mais je n'en étais pas moins sensible aux indignités dont on accablait mon mari.

Francheville paraissait s'amuser de ma colère. Sa gaîté était-elle vraie? Peut-être ne cherchait-il qu'à dissiper les idées fâcheuses qui me tourmentaient : l'homme le plus maître de lui, se tait, et ne souffre pas moins.

Je m'attache à Francheville; je ne le quitte pas un instant. Il semble que cet événement me le rend plus cher, et je sens, comme lui, que l'amour et l'amitié suffisent au bonheur de la vie. Ce bonheur-là me suivra partout. N'est-il pas indépendant des orages? Peut-on m'ôter mon cœur?

Nous avons résolu de partir aussitôt que le successeur de mon mari sera

arrivé. Nous nous retirerons dans la plus agréable de nos terres. Francheville se propose d'y vivre avec la simplicité d'un cultivateur, et d'accueillir ceux de nos voisins qui auront conservé quelque chose des mœurs patriarchales. Nous verrons celles de leurs femmes qui auront reçu quelqu'éducation, le curé, s'il est bonhomme; et le travail, la pêche, la chasse, l'éducation d'Honorine, l'entretien de madame Ducayla, rempliront la plus grande partie de notre temps.

Enfin, nous quittons une ville que sans doute nous n'oublierons jamais : nous en emportons des souvenirs de tous les genres. Nous en sortons la nuit, pour nous soustraire aux regards, aux traits malins de nos ennemis. Nous voilà sur la route de la capitale.

Nous marchâmes quelque temps, en gardant un triste silence : nous avions tous à penser! mais nous n'étions pas

à dix lieues de la ville, que nous nous livrâmes aux douceurs d'une conversation affectueuse. « Allons, allons, disait » Francheville, lorsqu'un roi de Syra- » cuse est devenu maître d'école à Co- » rinthe, et ne s'est pas plaint de son » sort, un préfet, qui se retire dans une » jolie terre, avec deux femmes char- » mantes et la plus aimable des enfans, » peut être satisfait du sien ». Et après Denys de Syracuse, nous citions tous les rois détrônés que nous rappelait notre mémoire, et chaque trait historique ramenait ce refrein : Lorsqu'un préfet se retire dans une jolie terre, etc.

Madame Ducayla chante fort bien, et nous applaudissions au malin vaudeville, toutes les fois que nous roulions sur la terre. Moi, je faisais des contes; Francheville me répondait par d'autres; Honorine écoutait et riait, et à chaque instant nous revenions au refrein philosophique : Un préfet qui se retire, etc.

Nous nous arrêtâmes à la sixième poste pour déjeuner : la gaîté, l'insouciance de l'avenir donnent de l'appétit. La nouvelle de notre arrivée se répandit dans sept à huit rues de cette bourgade, et à peine dix minutes étaient-elles écoulées, que nous entendîmes battre la caisse. Bientôt le maire parut, suivi de son adjoint et de son greffier. A côté du maire, marchait monsieur le curé, et la garde nationale, composée de douze hommes, fermait le cortége. Le maire, chantre de la paroisse, nous débita un compliment latin, que le curé avait arrangé pour toutes les circonstances, et dans lequel il n'y avait que les qualifications à changer. Francheville y répondit, comme s'il eût compris l'orateur : il est des phrases banales qui répondent à tout, parce qu'elles ne signifient rien.

La garde nationale tira ses douze coups de fusil dans la cour, après quoi

on commença à parler affaires. Le maire demanda l'érection d'un pont, et la restauration d'un chemin de troisième classe. Le curé demanda la réédification de l'église, et à chaque mot ils s'inclinaient respectueusement jusqu'à terre.

Le curé me comparait galamment à Esther, obtenant, en faveur d'Israël, la protection et les grâces de son auguste époux. Honorine, habillée en garçon, pour éviter quelques incommodités de la route, était le petit roi Joas, espoir du peuple de Dieu. Je riais; Francheville écoutait tout cela avec un sérieux imperturbable, et quand il fut las de cette comédie, il la termina par la déclaration franche et positive de son impuissance actuelle.

Cette déclaration inattendue releva les têtes profondément inclinées. Le maire et le curé se regardèrent, se dirent quelques mots à l'oreille, et se

tournèrent vers la porte. « Les hommes » sont les mêmes partout, dis-je à Fran» cheville. Au village, comme à la ville, » ils cherchent le soleil levant. — Ma » bonne amie, les révérences et autres » marques de respect appartenaient à » celui qui peut édifier le pont, et réé» difier l'église. Je ne suis plus cet » homme-là ; ces bonnes gens se re» tirent, cela est très-naturel. Cepen» dant, avec quatre mots, je peux les » ramener à mes pieds. — Comment » cela ? — M. le curé, s'il n'est pas en » mon pouvoir de faire rebâtir votre » église, je peux au moins y contribuer » pour quelque chose : faites-moi le » plaisir de recevoir cela. M. le maire, » acceptez de quoi faire les réparations » les plus urgentes à votre chemin de » troisième classe..... Ah ! ces braves ont » brûlé leur poudre : je veux qu'ils boi» vent à ma santé ».

L'influence de l'or est incalculable.

Les épines dorsales se courbèrent de nouveau; les éloges nous furent prodigués, et M. le curé offrit de nous chanter une messe pour le succès de notre voyage. Nous le remerciâmes, nous déjeunâmes, nous remontâmes en voiture, et soit qu'il ait chanté sa messe, soit qu'il l'ait gardée pour une meilleure occasion, nous arrivâmes à Paris en bonne santé.

CHAPITRE V.

Rencontre à l'Opéra.

Je revis avec un plaisir inexprimable cet hôtel, où l'amour, continuellement surveillé, contrarié par Soulanges, trompait sans cesse sa vigilance et son zèle. Je me rappelais ces statuts, contestés, acceptés, violés au même instant. Mes principes étaient bien différens de ceux que j'ai adoptés depuis. Je disais alors : Tout pour l'amour. Je ne connaissais que lui ; je n'existais que par lui ; il était ma vertu, ma morale, mon bien suprême, et jamais on ne peut oublier qu'on a aimé ainsi ; jamais, je crois, on ne peut s'en repentir.

Établis cependant, ma fille, une différence prodigieuse de ce que j'étais à

ce que tu seras un jour. Je ne devais rien à la société, qui ne faisait rien pour moi. Née dans une classe distinguée, tu dois justifier par ta conduite l'estime qu'on te marquera, les hommages qui te suivront. Je m'appartenais; tu ne seras point à toi. Les mères te demanderont l'exemple de la modestie pour leurs filles; les époux, celui de la vertu pour leurs femmes. J'ai été faible; en m'imitant, tu serais coupable.

Francheville avait paru disposé à renoncer à ses projets de retraite, et à se fixer à Paris. Le mouvement de cette capitale, si différent de la vie uniforme qu'on mène en province, et qu'il avait presqu'oublié, se parait pour lui des charmes de la nouveauté. Je lui représentai qu'un des agrémens les plus vifs qu'offre cette ville est dans la société, et qu'il n'aurait à lui présenter qu'un homme en disgrâce. Il n'insista pas. Nous résolûmes de ne rester à Paris

que le temps nécessaire pour mettre nos affaires en ordre, et de ne voir personne dehors, ni à l'hôtel.

Nos gens étaient occupés à disposer, à classer, à emballer nos effets. Pour accélérer leur travail, nous prenions chez le restaurateur voisin. Il nous envoyait le journal du jour avec le déjeuner. Je lisais les articles qui avaient rapport aux théâtres. J'aime le spectacle, surtout lorsqu'il est bon, et j'avais résisté au désir de revoir les Français, l'Opéra-Comique, et l'aimable Vaudeville. Le journal m'annonça *OEdipe à Colonne* : l'Opéra est ordinairement le spectacle des yeux; *OEdipe* est la pièce du cœur. Une marche simple, patriarchale, auguste et toujours intéressante, distingue cet ouvrage, et le met autant au-dessus des autres, que le Tartufe est supérieur à Pourceaugnac. Bon Guillard! et il n'est pas de l'Académie! Il y fut appelé en remplacement de l'abbé

de Lille, persécuté, fugitif. Il eut la délicatesse de refuser les dépouilles d'un homme de génie. Par cela seul, les portes de l'Institut devaient être toujours ouvertes pour lui. Elles lui sont peut-être fermées pour jamais.

On donnait à la suite d'*OEdipe* un des ballets si bien conçus, si gracieux, si bien exécutés, qu'on a vus dix fois, et qu'on veut revoir encore. Honorine n'a pas dépassé l'âge où on s'étonne de tout; elle arrive à celui où on commence à sentir quelque chose. Cette *Antigone* présente un exemple de piété filiale qui doit plaire et entraîner à toutes les époques de la vie. Je proposai à Francheville d'aller à l'Opéra, en loge grillée. Il devait terminer le soir même l'affaire de la location de notre hôtel, et madame Ducayla avait des emplettes à faire. J'envoyai louer une loge; je me couvris d'un voile; je montai en voiture avec Honorine.

Nous traversons rapidement les corridors; je présente mon coupon; on m'ouvre; nous nous plaçons.

Je jouissais de la surprise, du ravissement de ma fille, qui n'avait rien vu encore d'aussi spacieux, d'aussi brillant que cette salle. Ses yeux se portaient de tous les côtés. Elle me faisait remarquer les femmes les plus jolies, les mieux mises : les diamans surtout fixaient son attention. « Le voilà, ma-
» man ! le voilà ! s'écrie-t-elle tout à
» coup. — Qui ? — Dans la loge en face
» de la nôtre....... — Qui donc ? — Mon
» petit Sainte-Luce........ ». Hélas ! c'était lui.

La foudre tombant à mes pieds ne m'eût pas autant terrifiée. Je tirais mon voile; j'en doublais, j'en triplais les plis. Il me semblait que Sainte-Luce, qui ne me savait pas à Paris, devait me deviner là, cachée derrière un grillage. L'enfant y passait son bras, lui faisait signe

de la main, l'appelait. Comment ne l'aurait-elle pas aimé? Il avait eu pour elle les plus tendres soins; il l'avait comblée des plus douces caresses. Je m'efforçais de retirer ce petit bras; elle me résistait, mais elle me souriait d'un air qui me faisait oublier la désobéissance. D'ailleurs que pouvais-je lui dire? Aurait-elle compris que les marques de son affection, de sa reconnaissance étaient déplacées en ce moment? L'enfance suit la première impulsion du cœur : on apprend plus tard à combattre, ou à dissimuler ses sensations. Bien vivre n'est guère que savoir se conformer aux circonstances.

Je n'avais donc rien à dire, et je ne disais rien. Je continuai de tirer à moi cette main que je craignais de froisser; Honorine employait toutes ses forces pour la porter en avant. Cette espèce de lutte ébranla la grille; elle tomba soudainement. La main de l'enfant était

engagée. Je lui crus le poignet brisé. Je jetai un cri perçant, j'arrachai mon voile pour m'assurer qu'il n'y avait pas de fracture. Sainte-Luce se jeta en avant de sa loge, les bras étendus vers moi; tous les yeux se portèrent sur nous.

Quelqu'un le reconnut du parterre, et le nomma. Des applaudissemens universels ajoutèrent à sa couronne le fleuron le plus honorable. Il n'entendait rien; il ne voyait que moi. La scène à chaque instant devenait plus alarmante. Je pris Honorine; je l'enlevai par-dessus les banquettes; je l'entraînai le long des corridors. A la porte qui ouvre sur l'escalier, je rencontrai Sainte-Luce. Honorine se jeta dans ses bras.

Aucune femme décente ne se trouva peut-être dans une position plus critique. Je pouvais être reconnue; on savait que je n'avais été chez personne, que Sainte-Luce avait vécu long-temps chez moi. Cette rencontre, très-fortuite,

devait paraître arrangée; madame de Soulanges pouvait être là, et n'avoir point la générosité de m'épargner. J'étais sûre de la confiance de Francheville; mais tant d'époux sont trompés et l'ignorent, que leur opinion ne peut influer sur celle du public, et j'éprouvai en ce moment qu'une femme a surtout besoin de celle-là.

Je m'efforçai de rajuster mon voile; il était en lambeaux. Je voulais reprendre ma fille; Sainte-Luce me fit remarquer une contusion à la main. Il descendit l'escalier avec la rapidité de l'éclair; il fallait bien que je le suivisse. Me voilà courant, dans un lieu public, sur les pas d'un homme que j'ai mille raisons d'estimer, mais dont la jeunesse, la figure, les grâces, peuvent donner lieu aux plus fâcheuses interprétations.

Ma voiture était retournée à l'hôtel, et devait me venir prendre à la fin du spectacle. Sainte-Luce fait avancer un

carrosse

carrosse de place; il ne se dessaisit pas d'Honorine; je suis forcée de monter avec lui. Où va-t-il me conduire?

« Chez le premier chirurgien, cria-» t-il au cocher ». Le cocher ne sait où trouver un chirurgien. Un commissionnaire du coin est interrogé; il monte sur le siége, pour diriger la voiture. Nous arrivons, je ne sais où; nous montons trois étages, à l'aide d'une bougie que le commissionnaire a prise chez l'épicier voisin. Nous sonnons, nous entrons. Le chirurgien est absent. Sa femme examine avec nous la main d'Honorine. Cette main agissait librement, et caressait le menton de Sainte-Luce. L'épiderme était enlevé; mais rien d'alarmant, rien qui pût avoir des suites.

Mes yeux se portèrent alors sur Sainte-Luce. Jamais je ne l'avais vu si beau. Ses traits étaient plus formés, et n'avaient rien perdu de leur délicatesse. Sa physionomie exprimait l'intérêt le

plus touchant. L'uniforme lui allait à ravir, et certain air d'audace, qui sied à un militaire, était tempéré par la crainte de m'avoir déplu........ Me déplaire en cherchant à être utile à mon enfant!

Il attendait que je parlasse. Je balbutiai quelques remercîmens. Balbutier en pareille circonstance, c'est annoncer un trouble qu'on ne peut surmonter. Je le sentais; je voulais paraître maîtresse de moi, et je ne pouvais trouver deux phrases de suite.

Je remarquai une croix et une épaulette, que je ne lui avais pas vues encore. « On vous a donc avancé? lui dis-je » enfin, uniquement pour dire quelque » chose. — Oui, madame, je suis en» seigne de vaisseau, et officier de la » légion d'Honneur. Je retourne cher» cher la mort, puisque je ne peux vi» vre pour vous : je la trouverai enfin ». Ces premiers mots m'imposaient la né-

cessité de fuir; je le voulais; je ne le pus. La conversation s'engagea. Elle devint tendre, animée, délirante, de son côté. J'écoutais, je m'exprimais avec une extrême réserve. Mais en pareille circonstance, écouter n'est-ce pas répondre? Je fis cette réflexion trop tard: la femme du chirurgien venait de sortir, croyant sans doute m'obliger; Sainte-Luce m'avait nommée plusieurs fois en sa présence; je me sentais déshonorée dans l'esprit de cette femme. Les larmes me vinrent aux yeux. Sainte-Luce me demanda ce qui m'agitait à ce point. Je ne lui cachai rien. Il invoqua son pardon; il l'attendait à genoux......... Je trouvai la force d'élever entre lui et moi une barrière insurmontable: je pris Honorine dans mes bras.

« Pardonne donc à Sainte-Luce, me » disait-elle; il ne t'a pas fait de mal ». Cher enfant! puisses-tu toujours ignorer le mal que nous fait un homme qui

est à nos genoux, que nous y voyons avec le plus tendre intérêt, et que nous ne pouvons posséder !

« Levez-vous, lui dis-je, et parlons » raisonnablement ». Je raisonnais en effet, il ne parlait qu'amour. Il m'interrompait à chaque mot, et insensiblement je ne pensai plus à reprendre la parole. J'écoutai...... oh ! avec un plaisir extrême, je l'avoue. Le temps s'écoulait ; la femme du chirurgien ne rentrait pas ; je m'aperçus que les yeux d'Honorine s'animaient, que ses joues se coloraient....... Cette observation me fit un mal....... Je me levai précipitamment, je m'avançai vers la porte ; Sainte-Luce, suppliant, me suivait ; il me conjurait de le recevoir chez moi ; je lui défendis d'y paraître ; je le lui défendis avec le ton de la fermeté : mon cœur et mon ton n'étaient pas d'accord. Je sentis une larme s'échapper ; j'en vis rouler dans les yeux de Sainte-Luce.

Il tira de son sein cette boucle de cheveux : « Voilà donc tout ce que j'ai » d'elle, tout ce que j'en aurai jamais »! Il la portait à sa bouche, il la mouillait de ses larmes; je sentais mes genoux fléchir sous moi, et cependant mon cœur brûlait....... Je rentrai; il prit ma main; je n'avais pas la force de la retirer. Il la couvrit de baisers brûlans...... Je jetai Honorine entre lui et moi........ « Sainte-Luce, m'écriai-je, respectez ma » fille »!

Respectez ma fille! Que lui eussé-je dit, si j'eusse été seule avec lui?... Hélas!

Ces mots le frappèrent de terreur. Il se retira à l'extrémité de la chambre; il tira avec force le cordon de la sonnette; la femme du chirurgien rentra. Oh! combien je le remerciai de sa modération, de son honnêteté! Le remercier!........ n'était-ce pas lui dire qu'il avait été un moment l'arbitre de mon sort?

Nous descendîmes. Il s'éloigna à l'instant. Je remontai dans mon carrosse de place, et je fis toucher à l'hôtel.

Je fus assaillie sur la route d'une foule de réflexions, plus affligeantes les unes que les autres. La plaie était fermée; elle vient de se rouvrir, m'avait dit Francheville quelques jours auparavant. Lui avouer sincèrement tout ce qui s'est passé, c'est appuyer cette opinion, au lieu d'empêcher le soupçon de naître. Il peut croire que je n'aurai déclaré qu'une partie de la vérité.

Lui cacher cette scène est une chose impossible. Honorine parlera de Sainte-Luce; et me laisser prévenir par elle, c'est m'avouer coupable.

Imposer silence à cette enfant, c'est lui apprendre qu'une femme peut cacher quelque chose à son mari. Ce ne sont pas des exemples de dissimulation que je lui dois, que je me suis proposée

de lui donner. Quelle situation! Quel parti prendre?

Tout dire, tout, jusqu'à l'émotion délirante que j'ai éprouvée. Dépendait-il de moi de ne la pas sentir? Tout ce que j'ai dû, ce que j'ai pu, c'est de n'y pas succomber, et j'ai résisté.

Avouer à son mari qu'on n'a été arrêtée que par son devoir! Cet aveu est cruel à faire, plus cruel à entendre. Non, je ne dirai pas cela. Je dirai tout le reste; et pourquoi irait-il au-delà de ce que je lui aurai déclaré? Honorine m'a-t-elle quittée un instant? et quelle mère est assez abjecte pour oser.......... Oui, j'invoquerai le témoignage de ma fille : ne doit-elle pas savoir un jour qu'une épouse qui se justifie, remplit une obligation sacrée?

Nous arrivons. Je cherche Francheville, je le trouve, il m'ouvre ses bras.... Enfin, j'ai trouvé un asile contre mon cœur.

Je commence d'une voix timide le récit des faits que je crois ne pouvoir taire, et à mesure que j'avance dans ma narration, la figure de Francheville se voile, s'éteint, s'anime tour à tour. Ces bras, qui me pressaient sur son cœur, tombent d'abord, et me repoussent ensuite. Je fonds en larmes; je m'excuse; il ne m'écoute pas. Je m'indigne de sa conduite; je m'arme de la noble fierté qui convient à l'innocence. Je prends ma fille; je la lui présente. « Répondez, mademoiselle, avec vérité, » à tout ce que vous demandera votre » père ». Je sors.

« Interroger ma fille! me criait-il; » l'établir juge entre sa mère et moi »! Je tire la porte, je m'éloigne.

Il l'interrogera. Il est trop fortement agité, pour que la jalousie n'impose pas silence à la délicatesse........ Lui, jaloux! et de qui? d'une femme qu'il a sacrifiée à un objet indigne de lui, qu'alors il eût

vue, sans peine peut-être, livrée à des désordres qui eussent justifié les siens.... Non, il n'est pas jaloux; son orgueil seul est blessé; ils sont tous faits ainsi. C'est sur nous seules que doivent peser la constance, la fidélité, le fardeau du mariage. Ils se réservent l'astuce, la perfidie, quand ils se respectent; ils bravent tout, quand ils cessent de se respecter. Ils exigent que nous nous interdisions le reproche, la plainte, que nous dévorions nos larmes. Ils deviennent tyrans, ils le veulent, ils s'en glorifient, et sans pitié, ils écrasent leur victime.

Malheureuse! qu'as-tu dit, qu'oses-tu penser? Ton cœur s'égare, et tu lui cherches une excuse dans les torts de ton mari. Hé! qu'as-tu à lui reprocher? il t'a tirée de l'indigence et de l'obscurité; il t'a élevée jusqu'à lui; il a appelé sur toi le calme, l'abondance, la considération, le bonheur. Long-temps il

a fait le charme de ta vie, et s'il a été faible un moment, par quels touchans regrets, par quels égards, par quelle affection n'a-t-il pas effacé sa faute? Et tu l'accuses, femme cruelle et injuste! Oh! ce n'est pas lui qu'il faut accuser: c'est toi, toi qui n'as pu te défendre contre les qualités, les agrémens de ce jeune homme, qui l'as rendu maître de ton cœur, qui n'as pas eu la force de le lui cacher, qui n'as pas voulu sentir que te laisser pénétrer, c'est donner des droits à l'amour, qui n'as pas réfléchi qu'il suffit d'une occasion pour te rendre coupable; c'est toi qui dédaignes, qui méconnais tout, et qui oses te plaindre! Reviens à toi, à ton devoir; cours chercher ton époux, implore son indulgence, oublie auprès de lui un amour criminel et malheureux.

Hélas! c'est lui qui revient, qui revient le premier. Il ne dissimule rien; il avoue qu'il a interrogé Honorine, il

me demande pardon !........ Je tombe à ses pieds, je les embrasse; il me relève, il m'entraîne....... la bougie s'éteint........ Puisse mon cœur se calmer avec mes sens !

CHAPITRE VI.

Catastrophe.

« Ma chère amie, veux-tu partir au-
» jourd'hui? — Oh! oui, mon ami, par-
» tons. — Georges et mon homme d'af-
» faires termineront nos arrangemens.
» — Qu'importent les affaires? — Ton
» ame est pure : l'absence, le temps, la
» raison te rendront à moi. — Oh! je
» suis tout à toi; je n'ai pas cessé de
» t'appartenir. — Ah! Fanchette, ton
» cœur est tout. — Ménage-moi, mon
» ami; ne me parle plus de ce que je
» dois oublier. — Fanchette, qui t'ai-
» mera plus que moi? — Personne, mon
» ami. — Qui mieux que moi te prou-
» vera son amour? — Personne, mon
» ami. — J'ai commis de grandes fautes

» de conduite; ne me les fais pas ex-
» pier. — Mon ami, ta bonté m'accable.
» — Hé! ne la mérites-tu pas? — Par
» grâce, mon ami, laissons les détails.
» — Ma chère enfant, les époux les plus
» sages ont bien des choses à se pardon-
» ner. Il est bon de se rappeler ses fai-
» blesses, de se confier ses plus secrètes
» pensées. Se dire tout ce qu'on pense,
» c'est s'imposer la loi de ne rien pen-
» ser que d'honnête. Veux-tu, Fanchette,
» que nous nous disions tout? — Volon-
» tiers, mon ami. — Tu seras vraie? —
» Et toi? — Oh! moi, je n'ai rien à ca-
» cher. — Aujourd'hui. — Méchante »!
La conversation prit insensiblement une tournure assez gaie : nous nous étions habillés sans nous en apercevoir.

Il avait donné ses ordres; madame Ducayla faisait ses petites dispositions; j'avais demandé le déjeuner...... On annonça M. de Sainte-Luce.

Je fus d'abord très-choquée qu'il osât

aller contre mes ordres. Je réfléchis ensuite que si j'avais pu lui défendre l'entrée de mon appartement, je n'avais pas le droit de lui interdire, à l'égard de Francheville, une démarche que commandaient les circonstances. Je me levai, et je passai chez moi. Je me rends cette justice : je ne voulais ni voir, ni entendre. Je m'étais retirée dans le cabinet le plus reculé; je causais avec Honorine, et si quelque distraction m'éloignait d'elle, il lui suffisait d'un mot pour me ramener à l'instant.

Tout à coup plusieurs voix s'élevèrent. Je distinguai celle de Francheville et de Sainte-Luce. Je cherchai à reconnaître la troisième. A chaque seconde, le ton s'élevait davantage, et je saisis quelques mots qui ne pouvaient venir que de Soulanges.

Soulanges! comment sait-il que nous sommes à Paris? Était-il hier à l'Opéra? sa femme y était-elle? Veut-elle me

nuire, et se venger de Francheville...... Il sait tout, il pardonne tout : qu'ai-je à redouter?

Cependant la conversation s'anime à un point qui m'alarme...... Je crois entendre des menaces......... Ciel! juste ciel!..... Sainte-Luce, Francheville! J'oublie que je m'expose en revoyant ce jeune homme; je cours, je vole, j'entre....... Quelle exaspération sur toutes les figures! quel emportement dans le geste et le ton! quel orage va fondre sur moi?

« Je vous répète, s'écrie Francheville, » que la première imputation est une » absurde calomnie. Madame nous a » proposé, à madame Ducayla et à moi, » de l'accompagner au spectacle, et une » femme qui a besoin d'une loge grillée, » n'y conduit pas son mari. La seconde » imputation est infâme, s'écrie Sainte- » Luce, transporté de colère. Elle m'ou- » trage autant que madame. Moi, je se-

» rais capable de conduire dans un lieu
» suspect celle de toutes les femmes que
» j'estime, que je considère, que j'ho-
» nore le plus ! voilà de ces choses qu'une
» femme honnête ne pense pas, ne croit
» pas. — Vous me manquez, monsieur.
» — Je suis prêt à vous en faire raison.

» — Vous oubliez, monsieur de Sainte-
» Luce, qu'une femme n'a de vengeur,
» qu'elle n'en peut reconnaître et avouer
» d'autre que son mari. — C'est vous,
» monsieur de Francheville, qui ne vous
» rappelez plus ce que dit cette infernale
» lettre. Écoutez, écoutez.

« Je vous félicite, mon cher Francheville, de votre attachement exclusif pour une femme qui le reconnaît d'une si étrange manière. Donner un rendez-vous à l'Opéra; en sortir avec son amant, avant le lever du rideau; le suivre dans un endroit suspect; y passer deux heures avec lui; se retirer en désordre, voilà ce qu'a fait hier votre Fanchette, ce que je suis

certaine qu'elle a fait, parce qu'un homme à moi est monté derrière sa voiture. Aimez-la bien, débonnaire mari, et conservez votre foi robuste ».

« Malheur à elle, malheur à vous, » monsieur de Soulanges, si un mot de » ceci transpire dans le public. Je laisse » à monsieur le soin de venger son » épouse; je me réserve le droit de ven- » ger mon honneur cruellement ou- » tragé ».

Je ne savais plus ce que je faisais, ce que je pensais, où j'étais. Troublée, égarée, suppliante, j'allais de l'un à l'autre. Je les conjurais de se calmer, de m'entendre. Ils écoutaient; je ne trouvais rien à dire. Aussi exaspérée qu'eux, par des motifs différens, je tremblais pour Sainte-Luce, pour Francheville, pour Soulanges lui-même, étranger à cette trame odieuse. Le sentiment de la crainte se dissipait-il un moment, il était remplacé par celui de la plus

vive, de la plus juste indignation. « Ma
» fille était avec moi, m'écriai-je, elle ne
» m'a pas quittée, et elle n'a reçu, elle
» ne recevra de moi que des exemples
» de pudeur. Cruelle femme, que t'ai-je
» fait? J'ai cessé de t'aimer, mais je t'ai
» ménagée....... ». Francheville me serra
la main avec force. Il me rendit à moi-même; il était temps : j'allais tout dévoiler........

Oh! non, non, je n'ajouterai pas un mot. Détruire la sécurité de son mari, serait être aussi lâche qu'elle, et une indiscrétion porterait Soulanges et Francheville à s'entr'égorger.

Je me tus. Je me laissai tomber dans un fauteuil; deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent. « C'est ainsi, dis-je avec
» amertume, que madame de Mirville a
» été calomniée; le sang a coulé pour
» elle. Epargnez-moi, mon Dieu, dans
» ce que j'ai de plus cher....... ».

Et j'étais à genoux, les yeux et les

mains élevées vers le ciel. « C'est là que
» mon innocence est connue, qu'elle est
» dégagée des nuages qui l'enveloppent
» ici. Manifestez-la, mon Dieu, mani-
» festez-la à ceux qui ont besoin d'y
» croire »!

Madame Ducayla, attirée par le bruit des fauteuils et des chaises, des vociférations toujours croissantes, madame Ducayla se précipite dans l'appartement, me prend dans ses bras, me relève, me remet dans mon fauteuil. Elle prend la lettre, elle lit. Seule, elle avait conservé sa tête et du sang-froid. Elle résume les faits, les circonstances; elle rappelle des détails. Chaque idée, chaque mot établissait mon innocence. Elle représente à Francheville qu'il est absurde de rendre un mari garant de la conduite de sa femme, et que son ancienne amitié pour Soulanges devait imposer silence au ressentiment; à Sainte-Luce, qu'une affaire donnerait

de l'éclat à un crime d'imagination d'autant plus inexplicable, que madame de Soulanges n'avait reçu de mon mari et de moi que des marques d'affection. La raison se fait toujours entendre, surtout lorsque les premiers mouvemens sont calmés par l'excès même de leur violence.

Julie avait rapproché les esprits; elle avait tout concilié. Il ne restait à pénétrer pour Soulanges et Sainte-Luce que le motif qui avait pu porter cette femme à vouloir détruire l'harmonie qui régnait dans ma maison. Francheville le connaissait; il était rêveur et pensif. Peut-être était-il frappé des suites funestes que peut avoir une intrigue liée sans réflexion, suivie avec légèreté; une intrigue telle que le monde en offre mille, qui naissent et finissent dans un jour, et qu'on oublie pour courir à des distractions nouvelles.

Je crois qu'il n'est pas d'homme ai-

mable qui n'ait été l'objet de ces fantaisies-là. Mais si cet homme, au lieu d'un goût léger, inspire un sentiment profond, insurmontable, il ne dépend plus de lui de se retirer. S'il en manifeste le désir, il voit aussitôt se former un orage; il éclate sur lui, s'il a le courage de rompre. L'exaltation du cœur et de la tête donne à certaines femmes l'audace de tout tenter, de tout braver. Le public les signale, les avilit. Elles se perdent; mais elles entraînent tout avec elles.

Ainsi une belle soirée, un air frais et pur, une élégante nacelle, invitent à se hasarder sur l'onde claire et tranquille. Un point noir se forme à l'extrémité de l'horizon. Il échappe d'abord au nautonnier qui se repose sur un calme apparent. Bientôt ce point grossit, s'étend. La bourasque s'annonce. Le frêle esquif ne peut lui résister. Les guirlandes dont il est paré deviennent

la proie des flots, et la mort se présente où on ne croyait trouver que le plaisir.

Lorsqu'on eut épuisé toutes les conjectures et les raisonnemens, on revint aux particularités. Soulanges n'avait aucune connaissance de cette lettre; mais il avait su de sa femme que nous étions à Paris, et il était accouru avec l'empressement de l'amitié. Il fut convenu qu'il retournerait chez lui, qu'il ferait sentir à sa femme ce que sa conduite avait d'odieux et de répréhensible, et qu'il lui défendrait, à peine d'encourir son indignation, de parler, à qui que ce fût au monde, de Francheville et de moi. Sainte-Luce exigea que mon mari l'accompagnât chez le chirurgien où il m'avait conduite la veille. Il voulait dissiper jusqu'à l'ombre du soupçon; mettre en évidence la droiture, la pureté de sa conduite; ne laisser aucune trace de cette scène dans le cœur de mon

mari. Francheville était convaincu; mais il ne put résister à la force, à la continuité des instances de Sainte-Luce : ils sortirent tous trois.

Madame Ducayla n'avait pas d'expérience. Elle remarqua cependant que c'était particulièrement à Francheville que madame de Soulanges avait voulu faire du mal. Il lui semblait que si j'étais l'objet de sa haine, elle m'eût attaquée sourdement dans ma réputation, elle eût cherché à m'ôter insensiblement l'estime publique, et elle eût ménagé le cœur et le repos de son mari. Je suis étonnée que Soulanges n'ait pas été frappé d'une idée si simple. Je tremblai qu'elle se présentât à son esprit. Je sentais qu'un mot inconsidéré de sa femme pouvait la faire naître; je prévoyais à quel point un homme, ainsi traité par le meilleur de ses amis, porterait le ressentiment...... hélas! je n'avais pas tout prévu.

Soulanges rentre le premier. Toute sa personne exprimait une fureur concentrée, qu'il s'efforçait de maîtriser devant moi. « Qu'avez-vous, M. de Soulanges,
» qu'avez-vous? — Vous avez trop de
» pénétration, madame, pour ne pas le
» savoir. Abusé par la confiance de l'a-
» mitié, je n'ai rien vu, je n'ai rien
» voulu voir..... Ce n'est pas vous, ma-
» dame, que poursuit une femme cou-
» pable; c'est celui qui a trahi son amour
» et moi. C'est de lui qu'elle a voulu se
» venger......... Cet aveu ne lui est pas
» échappé; mais pendant une explica-
» tion orageuse, on ne calcule ni le sens,
» ni la force des mots....... Et c'est moi
» qui suis outragé par Francheville,
» moi, qui aurais donné pour lui ma
» fortune et mon sang!... Le barbare!... ».
Il marchait à grands pas, ses deux mains enfoncées sous sa chemise. Il levait les yeux au plafond; il s'arrêtait; il marchait de nouveau; il se jetait sur un siége; il

se

se relevait pour marcher encore; il roulait dans sa tête quelque sinistre projet....... J'étais à demi-morte, et l'excès de la crainte soutenait mes esprits, leur fournissait de l'aliment.

Madame Ducayla écoutait, observait dans un morne silence. L'étonnement, la stupéfaction se peignaient dans tous ses traits. Jusqu'alors elle avait cru à la délicatesse, à l'honneur, à la vertu. Elle paraissait affligée de renoncer à l'opinion qu'elle avait conçue de l'humanité, et de trouver le vice sous le vernis imposteur de l'éducation. Elle se levait; elle allait se retirer. « Julie, » lui criai-je, je ne suis capable de rien; » ne m'abandonnez pas, j'invoque le » secours de votre raison. Elle a tant » fait, il y a deux heures! que ne fera- » t-elle pas encore! Quand l'honneur » commande, madame, la raison est » sans pouvoir, me dit Soulanges d'un » ton de voix qui me fit tressaillir ».

Je pensai à Honorine. Je m'arrêtai au projet de la mettre entre son père et son ennemi....... Je rejetai cette pensée. Je redoutai l'effet que produirait sur cette ame neuve et pure les reproches de Soulanges, la confusion, les réponses évasives de son père. Je veux qu'elle l'estime, qu'elle le respecte toujours; que toujours elle voie en lui le premier des hommes. Que ferai-je, mon Dieu?.... je les suivrai; je me jeterai au-devant des coups; les armes tomberont de leurs mains.

Les voilà..... je les entends..... « Julie, » ne m'abandonnez pas; ayez pitié de » moi, secourez-moi ».

« La calomnie, s'écrie Sainte-Luce, » a les apparences de la vérité. Nous » avons été hier chez un chirurgien; » M. de Francheville l'a vu, il a vu sa » femme, il leur a parlé. Mais il y a » dans la maison quelqu'un qui reçoit » celles que la cupidité, ou le goût des

» plaisirs y conduisent. — Et si madame
» de Soulanges répond, affirme que
» c'est de ce dernier lieu que sortait
» ma femme, comment désabuser le
» public? — Madame de Soulanges ne
» dira rien, monsieur. Elle n'a pas de
» raison de haïr votre épouse. C'est vous
» seul qu'elle a voulu frapper, torturer,
» désespérer, vous qui, sans affection,
» comme sans égards pour moi, l'avez
» séduite à Brécour, et l'avez quittée
» avec cette légèreté, ce dédain qu'on
» se permet à peine avec une femme
» perdue. Il est inutile que j'ajoute rien.
» Vous devez m'entendre, M. de Fran-
» cheville ».

Francheville ne répondait pas. Il rougissait, pâlissait, me regardait. Ses lèvres étaient agitées d'un mouvement convulsif. Sans doute, il frémissait de s'être mis dans la nécessité de se mesurer avec un homme qui l'avait comblé des marques du plus sincère attache-

ment. Eh! eût-il été un étranger, n'est-il pas affreux pour un homme sensible d'égorger le mari, après lui avoir ravi le cœur de sa femme!

Je me mourais d'anxiété et de douleur. Madame Ducayla cherchait à se faire entendre; on ne l'écoutait plus. Sainte-Luce prit la parole avec noblesse et fermeté. Il représenta à Soulanges qu'un combat ne remédierait à rien, et mettrait en évidence la conduite de sa femme. « Je la connais à présent, je la » méprise, je l'abandonne. C'est l'amitié, » c'est ma confiance, bassement jouées » et trahies, que je veux venger, que je » vengerai. Monsieur, répondit froide- » ment Francheville, je suis à vos ordres. »Vous ne vous battrez pas, m'écriai-je. » Partout je serai entre vous deux ».

Je me levai, je m'élançai, je courus à eux........... Mes genoux tremblans ne purent me soutenir. Je tombai dans les bras de Sainte-Luce..... de Sainte-Luce!

« Je sauverai votre époux, madame.
» C'est le plus grand, c'est le dernier
» effort d'un amour malheureux ». Comment le sauvera-t-il? que va-t-il faire?

Francheville m'arrache de ses bras, et me place sur une ottomane.

« Monsieur, dit Sainte-Luce à Soulanges, je n'entre pas dans les sujets
» de plainte qu'a pu vous donner monsieur; ils sont étrangers à l'affaire que
» nous traitons. Il s'agissait d'abord de
» l'accusation infâme portée contre moi
» par madame votre épouse, et c'est à
» quoi il faut, s'il vous plaît, revenir.
» — Vous êtes justifié, monsieur; qu'avez-vous à me demander? — Une injure non méritée, n'en est que plus
» cruelle. Je vous en demande la réparation. — Et monsieur de Francheville se tait! Prompt à offenser, lent
» à satisfaire, il souffre qu'un enfant
» s'expose aux coups que lui seul a mérités! — Un enfant, monsieur, un

» enfant! oubliez-vous que mon sang » a coulé pour ma patrie, et que j'ai » vaincu ses ennemis? Un enfant! joindre le mépris à l'injure! c'est plus » que je ne peux supporter ». Et dans l'excès de son emportement, ou aveuglé par le désir de me conserver Francheville, il s'oublie jusqu'à faire à Soulanges le plus violent des outrages, celui qui, d'après nos préjugés, ne peut se laver que dans le sang.

« Vous me perdez, Sainte-Luce, s'écrie Francheville. Sans doute vous » l'aurez cette funeste primauté que » vous avez voulu obtenir; mais je suis » un homme déshonoré ».

Sainte-Luce et Soulanges n'écoutent, ne voient plus rien. Ils sortent, avec la rage dans les yeux et dans le cœur. Je me lève..... je veux les suivre, les arrêter, les désarmer par mes prières, par mes larmes...... Une réflexion, vive et prompte comme la foudre, me frappe

et me retient. Malheureuse! c'est ton amant que tu veux suivre; tu vas braver à-la-fois les convenances, l'opinion, ton devoir, ton époux. Souffre en silence, et dévore tes larmes.

Sainte-Luce, généreux et infortuné jeune homme, as-tu l'expérience nécessaire pour te défendre, pour vaincre...... Pour vaincre! qui? l'homme à qui je dois mon état et mon mari! Sainte-Luce! Sainte-Luce! Je péris si tu succombes. Quels regrets si tu es vainqueur!

Francheville était tombé dans un accablement profond. Julie lui tenait la main, et me regardait d'un air pénétré. Je sanglotais, je suffoquais, je ne trouvai pas une larme.

Francheville se lève exaspéré. « Partons, dit-il, montons en voiture. Allons cacher ma honte, non dans ma terre de Champagne, mais au sein des

» Pyrénées. C'est là que je veux vivre
» inconnu, oublié du genre humain. —
» Partir, mon ami; partir sans connaître
» l'issue de cet affreux combat! — Vous
» partirez, madame. Vous reverrez ces
» lieux où vous m'avez donné votre foi.
» Vous retrouverez la cendre de ma
» première épouse, de celle dont j'ai
» exclusivement possédé le cœur, et
» dont le dernier soupir fut l'accent de
» l'amour fidèle....... Je t'outrage, Fan-
» chette! pardon, pardon. Sais-je ce
» que je dis, ce que je fais? C'est moi,
» c'est moi qui ai causé tout le mal,
» qui ai voulu que tu aimasses Sainte-
» Luce, et j'ose t'adresser des repro-
» ches! Pauvre Soulanges! pauvre jeune
» homme! quel sera le malheureux? Ah!
» pourquoi tous les coups ne tombent-
» ils pas sur moi?.... Libre alors d'écou-
» ter, de suivre ton cœur..... — N'achève
» pas, au nom de Dieu, n'achève pas.
» Ne suis-je pas assez malheureuse,

» assez souffrante? Veux-tu que je meure
» mille fois »?

Un morne silence succède à tous ces mouvemens. Chacun pense d'après sa situation, ses espérances, ses alarmes. Mon imagination, mon cœur, ma vie, tout mon être, se portent vers Sainte-Luce. Je le vois, je vois le fer meurtrier tourné sur sa poitrine...... Je vois percer le cœur le plus noble, le plus sensible.... Je jette involontairement un cri affreux.

« Pars, ma bonne amie, pars à l'ins-
» tant même. Tu ne peux rester près de
» moi, sans déceler tes sentimens se-
» crets. Je te les pardonne; mais leur
» expression me pénètre, m'afflige. Pars,
» je t'en supplie, je t'en conjure. Dans
» deux heures je te suivrai. Madame
» Ducayla, emmenez ma femme; con-
» solez-la, fortifiez-la contre les événe-
» mens, contre elle-même ».

Julie me prend la main, et je me laisse conduire comme un enfant. Elle

me fait monter dans la voiture; elle met Honorine dans mes bras. Mon cœur, froissé, comprimé, se dilate à l'aspect de cette enfant. Je retrouve des larmes; j'en verse en abondance. Honorine me presse de questions auxquelles il m'est impossible de répondre. Elle pleure amèrement, et de mon silence et de ma douleur. Son bras est passé autour de mon cou; sa joue est fixée sur la mienne. Julie nous embrasse toutes les deux, et mêle ses larmes aux nôtres. Nous voilà trois, affligées, désespérées d'une faute qui n'est pas la nôtre, et dont il nous est impossible d'arrêter les suites.

Nous arrivons ainsi à la seconde poste. Tout à coup une idée sinistre me frappe, et vient ajouter à mes maux. Francheville m'a éloignée pour chercher, trouver Soulanges, se mesurer avec lui..... Sainte-Luce, Francheville! Faut-il les perdre tous les deux-à-la

fois !...... J'ordonne à Philippe de nous ramener à Paris, et d'aller un train à crever tous les chevaux.

Nous rentrons à l'hôtel. Je demande, j'appelle Francheville. Je ne trouve que Georges, entre les mains des chirurgiens. Ils cherchent à rappeler un reste de vie que le saisissement, la douleur ont presque épuisée. Encore une victime !

Francheville est sorti; sans doute il connaît le lieu du rendez-vous, et je n'ai rien entendu qui puisse diriger mes pas, mes démarches !...... Hé! pouvais-je tout entendre? Depuis ce matin, égarée, torturée, affaiblie, suis-je autre chose qu'une frêle machine, toujours prête à succomber?

On frappe à coups redoublés........ Je cours à la croisée....... C'est Francheville qui descend d'une voiture, qui appelle du secours....... Ah ! Dieu soit loué !

Il demande du secours, et pour qui?... Ciel! juste ciel! Sainte-Luce, sanglant, décoloré! Son œil est éteint, ses lèvres sont livides!.... Sainte-Luce est mort!..... Oh! je meurs par lui et pour lui. . . . .

. . . .

Où suis-je?....... Je ne connais pas cette chambre. Qui est auprès de moi?... C'est Francheville, à genoux devant mon lit, tenant ma main, la baisant avec transport, s'applaudissant de mon retour à la vie : c'est madame d'Elmont, qui me prodigue les soins d'une tendre mère; c'est Julie, qui partage avec dévouement ses fatigues et ses soins.

Combien de temps s'est écoulé? Que s'est-il passé?... Et Sainte-Luce! Sainte-Luce!

J'ai prononcé son nom d'une voix affaiblie; Francheville m'a entendue. « Sainte-Luce est hors de danger. —
» Pour Dieu, ne me trompez pas. —

» Il est hors de danger, je t'en donne
» ma parole d'honneur. — Ah!... ah!... ».

On s'empresse, pour me rendre un peu de calme, de me raconter ce qui s'est passé. Soulanges est mort sur la place. Tout l'univers ignore qu'il avait défié mon mari : la réputation de Francheville est à couvert. Sainte-Luce, très-dangereusement blessé, est aujourd'hui convalescent. Il est resté à l'hôtel, et mon mari, redoutant l'effet que produiraient sur moi son état, et l'idée de le savoir si près, m'a fait transporter chez madame d'Elmont, où une fièvre ardente et un délire continuel m'ont mise sur le bord de la tombe. La misérable! elle a tué son époux! elle a tué Georges! A quoi ont tenu la vie de Sainte-Luce et la mienne!

Je veux voir Honorine. Elle seule peut éloigner de moi l'image de l'infortuné jeune homme, sacrifiant à mon repos son amour, ses espérances et sa vie.

On craint pour moi toute espèce d'émotion; on me refuse ma fille. Quelle émotion est plus forte, plus dangereuse que celle qui se reproduit dans le silence, avec une force toujours nouvelle? Ils ne savent pas que je veux combattre un sentiment par un autre, que je veux échapper à moi-même. M'abandonner à mon cœur, c'est me replonger au tombeau. Voilà ce que je ne saurais dire, et ce qu'il leur est si facile de prévoir.

« Oh! rendez-moi ma fille, par grâce, » rendez-la-moi ». Honorine m'a entendue. Elle entre; elle regarde son père d'un air suppliant; il lui a défendu de m'approcher, je le vois. « Oh! mon ami, » qu'elle reste, qu'elle ne me quitte » plus! Si tu savais quel bien me fait » sa présence »!

Il résiste. Avec autant d'esprit, avoir si peu de pénétration! Comment! il n'a nulle idée de l'effet que produit sur une femme trop sensible, mais honnête,

l'aspect de son enfant; avec quelle puissance l'amour maternel éloigne, dissipe tout sentiment coupable; par quel attrait irrésistible il nous rattache à celui auquel nous devons le bonheur d'être mère! Nous nous sommes promis, aujourd'hui même, de nous dévoiler nos plus secrètes pensées. Ah! je le sens, la femme la plus sage a bien des choses à taire. Francheville pleure sur la destinée de Soulanges; je ne l'affligerai pas davantage, par des aveux humilians pour lui et pour moi. J'éviterai même de prononcer le nom de Sainte-Luce en sa présence. Mais je veux ma fille; il faut qu'elle soit là, toujours là. J'insiste avec toute l'énergie dont je suis capable. On se rend, pour calmer une agitation au-dessus de mes forces. Honorine est établie chez moi.

CHAPITRE VII.

Le mouchoir.

Oui, je reviens avec elle aux sentimens calmes. Leur douceur, et la paix qu'ils portent dans l'ame, sont bien préférables à l'ivresse des passions orageuses. Les jouissances qu'on doit à celles-ci sont plus vives, plus entraînantes; mais quelles en sont les suites? L'éloignement pour son époux, la négligence pour ses enfans, le mépris même de son complice, l'abandon et les regrets.

Mais ces passions orageuses sont-elles soumises au raisonnement? Dépend-il de notre volonté de les faire naître, de les éteindre? Avec quelle indulgence on doit juger une femme faible? Peut-on pénétrer dans les détails de sa chute? Peut-elle instruire le public des circonstances imprévues, iné-

vitables, qui l'ont accélérée? Oh! je le crois, nulle ne peut compter sur sa vertu; toutes sont destinées à combattre, sans avoir la certitude de vaincre. Heureuses celles qui ont fourni leur carrière, et qui ne craignent pas de reporter les yeux en arrière! Celles-là sont indulgentes : elles savent à quels efforts, à quels sacrifices elles doivent la conservation de leur propre estime.

Celles-là ne pardonnent rien, qui ont l'orgueil d'une bonne conduite, et cette confiance en elles-mêmes, qui les rend plus faciles à séduire, ou qui croient couvrir, par de vaines déclamations, des désordres qui éclatent tôt ou tard.

Mais pourquoi m'engager dans ces distinctions subtiles? Est-ce une faiblesse que je prépare? Cherché-je d'avance à me la faire pardonner....... Honorine, viens auprès de moi; dis-moi quelque chose, parle-moi de ton père.

Mes forces renaissent d'une manière

sensible. Je commence à faire quelque chose.......... Misérables femmes! A quel genre de travail nous a-t-on formées! Nos doigts seuls sont occupés. La tête, toujours libre, agit sans cesse sur elle-même. Je brode ma fleur; je vois Sainte-Luce sur le métier.

Je jette mon aiguille....... je suis tentée de déchirer ma mousseline..... Quel déplorable enfantillage! Eh! que vois-je dans le livre que j'ouvre? Qu'entends-je, quand on me parle de ce qui n'est pas lui? Vers quel objet ma pensée se porte-t-elle constamment, le jour, la nuit?..... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

Cet état ne peut durer. Il n'est pas en ma puissance de le supporter plus long-temps. Il faut que je le revoie, que je...... Qu'ai-je dit? que pensé-je? Honorine, Honorine, embrasse-moi; que tes caresses me rendent à moi-même et à ton père. Oh! embrasse-moi encore, toujours, toujours . . . .

L'appartement qu'occupe madame d'Elmont est resserré. Francheville sent que nous l'incommodons; il me propose de retourner à l'hôtel. A l'hôtel! Il sait qui j'y verrai, et c'est lui qui veut m'y reconduire! C'est lui, toujours lui, qui prépare........ Je n'ai pas la force de refuser : ne devait-il pas le prévoir?

Nous prenons congé de madame d'Elmont, nous sortons, nous rentrons chez nous. Mes yeux plongent dans toutes les pièces qui sont ouvertes; ils voudraient pénétrer dans celles qui sont fermées. Mon cœur bat avec une violence, et j'éprouve un plaisir! Est-ce la crainte, est-ce le désir qui m'agite? Sont-ce ces deux sentimens à-la-fois?

« Ma bonne amie, il n'est plus ici ». Mon cœur cesse de battre. Il se serre..... Ah! « Et où est-il donc? demandai-je d'une voix timide. — Il est parti ce matin.... — Pour aller où? — A Brest ».

Mon premier mouvement fut de me

plaindre de la défiance que me marquait Francheville; le second appartint tout entier à la reconnaissance : je ne pouvais me dissimuler les dangers auxquels venait de me soustraire l'indulgente prévoyance de mon époux. Je l'embrassai tendrement, oui, avec une véritable tendresse. Mais lorsque je fus abandonnée à mon cœur, que sa voix impérieuse se fit entendre, je ne pensai, je ne rêvai que Sainte-Luce. Je l'appelais, je le pleurais, et, rassurée par son absence, je me livrais sans réserve à la violence de mon amour.

Croira-t-on que ma situation n'était pas sans quelque charme? Je souffrais; je sentais quelle eût pu être l'étendue de ma félicité; je n'osais ni l'espérer, ni la désirer; je me voyais condamnée à d'éternelles et douloureuses privations. Cependant je pouvais aimer sans contrainte, sans redouter Sainte-Luce, ni moi : et de quoi ne console pas, ne dédommage pas le bonheur d'aimer?

Je parcourais avec sécurité cet hôtel, où j'étais entrée en tremblant. Vingt fois le jour, j'ouvris cette chambre qu'il a habitée, et j'y passais des heures entières à rêver, à penser à lui.

Aujourd'hui, je me suis assise devant ce lit où il a été mourant, et mourant pour moi. J'y cherchais, j'y marquais la place qu'il a occupée; je voulais y retrouver ses formes; je cachais mon visage dans mes mains, je fermais les yeux, je me laissais aller sur ce lit, je parvenais à une illusion complète........ Pauvres humains! tout n'est-il pas illusion pour nous? Le bonheur lui-même est-il autre chose?

Je me lève avec confusion. Je me demande si j'oserai un jour avouer à Honorine les puériles émotions auxquelles je m'abandonne en ce moment..... Oui, elle saura jusqu'où peut descendre ce sexe si fier de sa prétendue supériorité. Elle apprendra que cette fierté n'est

dans une femme que l'absence du sentiment. Elle sentira la nécessité de conserver ce noble orgueil dont nous dépouille une faiblesse. Elle saura que celle qui laisse surprendre son cœur, n'est plus que l'esclave de son amant, qu'un jouet que sa main brise à son gré, sans qu'elle ose se permettre la plainte, le plus léger murmure.

Où en serais-je, bon Dieu! si Sainte-Luce ressemblait à ces hommes qui, dans l'amour, ne cherchent que le plaisir, n'ambitionnent que lui, et lui sacrifient tout, jusqu'au repos, à la réputation de celles qu'ils disent aimer? Ah! Sainte-Luce, sans véritable amour, sans dévouement, sans délicatesse, n'eût pas été dangereux pour moi......... Que de femmes ont pensé, ont dit la même chose de leur amant, et ont été cruellement détrompées!

En faisant ces réflexions, j'allais, je venais; je m'asséyais dans ce grand fau-

teuil où il s'est sans doute assis; j'ouvrais une armoire, les tiroirs d'une commode; partout je croyais le voir; partout je trouvais une sensation, une illusion nouvelle. J'ouvre enfin une garde-robe..... dans un coin, à terre..... Aurai-je enfin quelque chose de lui?...... C'est un mouchoir. J'y remarque des taches de sang, et tous mes membres palpitent...... Je relève ce mouchoir; je cherche la marque..... c'est le sien; c'est son sang, son sang versé pour moi....... Je le presse sur mon cœur; ma tête se monte, s'exhalte; je vois dans ce mouchoir un trésor inestimable; je le cache dans mon sein; je fuis, comme si je craignais qu'on me ravît ce sang, ces souvenirs, ces émotions si cruelles, et cependant si chères. Je cours m'enfermer chez moi; je reprends ce mouchoir; je le considère avec attendrissement; je compte les taches dont il est couvert; je les couvre de baisers et de

larmes. Ce mouchoir, ce sang font maintenant partie de mon être; la mort seule peut m'en séparer.

On entre!....... Dieu! j'ai cru avoir fermé ma porte. Ah! si Francheville me surprend adorant ces tristes reliques..... Non, non, c'est Honorine. Je n'ai pas encore à rougir devant elle. Son inexpérience est ma sauve-garde et la sienne..... Si Francheville me surprend, ai-je dit? Je dois donc redouter sa présence, son œil observateur; je suis donc coupable! Et puis-je l'être envers le père seulement? N'ai-je pas aussi des devoirs à remplir à l'égard de l'enfant? Mon choix, la nature ne m'ont-ils pas liée irrévocablement à l'un et à l'autre? Et, rassurée par l'innocence de ma fille, j'oserais me livrer en sa présence à des transports qui feraient mon désespoir, si elle s'y abandonnait un jour; je renoncerais volontairement au droit honorable de la rappeler à ce qu'elle

se

se devra à elle-même. Non, non, jamais.

Mon foyer est allumé. Je ne réfléchis pas; je ne balance pas. Hésiter, c'est me mettre dans l'impossibilité de consommer le sacrifice. Je prends ce mouchoir, je le lance; il est la proie des flammes. Ah! quelle douleur poignante j'éprouvai, quand il n'en resta que la cendre! Honorine me regardait avec attendrissement. Je lui ouvris mes bras; elle s'y précipita avec la candeur, la vivacité de son âge. Je l'emportai. Je sortis de cette chambre; je me promis de ne plus rentrer dans celle.......

« Partons, dis-je à Francheville, partons à l'instant même. L'air que je » respire ici est empoisonné. Partons, » si tu veux te conserver une épouse, » et une mère à ton enfant ».

J'étais sortie de l'hôtel. Il me suivait, il me pressait de rentrer; il ne voulait que le temps nécessaire pour faire ses

dispositions. Je ne l'entendais pas ; je ne l'écoutais pas ; je marchais au hasard ; Honorine me conduisait, elle, qui a, qui aura si long-temps encore besoin d'être guidée. Chère enfant ! puisse le ciel te garantir des tourmens que j'endure ! Un cœur passionné est un fléau, dont il nous frappe dans sa colère, et il nous impute les fautes qui sont son ouvrage !

Nous arrivons chez madame d'Elmont ; mes yeux troublés se portent partout sans rien voir..... Ils retrouvent Honorine ; elle seule a le pouvoir de me calmer. Et cependant, en la comblant de caresses, en recevant les siennes, ce mouchoir, ce fatal mouchoir était présent à ma pensée ; je voyais les flammes dévorer ce que j'aurais racheté de mon sang, de ma vie..... Je mourrais, je crois, si je n'avais Honorine. Je veux vivre pour elle.

Francheville paraît. « La voiture est

» à la porte, me dit-il d'un ton froid ». Pas un mot de consolation, d'encouragement, de pitié, et c'est lui qui m'a perdue! Ah! quand ils nous trompent, nous délaissent, il faut donc les aimer encore, et baiser les fers dont ils nous chargent!

Nous partons. Le grand air rafraîchit mon sang; des objets nouveaux attirent insensiblement mon attention. Honorine a sa main dans la mienne; une douce pression répand dans tout mon corps un baume consolateur. Je souffre, mais mes maux ne sont plus insupportables. Je retrouve la force de réfléchir, de me recueillir, de me tracer un plan de conduite, dont je me promets de ne point m'écarter.

Si les délices, si les tourmens de l'amour étaient durables, il n'est pas de force humaine qui pût les supporter. Je l'ai dit, je crois, nos sentimens s'affaiblissent dans la proportion de leur

première violence; on revient au repos par l'excès même de la fatigue.

Pourquoi Francheville ne me parle-t-il pas? J'ai besoin de l'entendre, de lui répondre. Croit-il manquer à la dignité de son sexe, à sa qualité d'époux, en venant au-devant d'une femme souffrante, infortunée, mais honnête? Je me répète, je le sens; mais la continuité d'une même position ne ramène-t-elle pas les mêmes idées?

Et Julie! elle me regarde d'un air pénétré, et ne m'adresse pas une parole. Ah! quand elle a perdu son époux, me suis-je bornée à la plaindre? Ma bourse, ma maison, mon cœur, je lui ai tout ouvert. Un cœur sensible est toujours bon à quelque chose; la fermentation seule est à redouter.

Demain nous arriverons à ce château. J'y vivrai entre une femme froide, et un époux qui paraît s'offenser enfin et de mon indifférence et de ma douleur. Je

ne peux le blâmer; mais que puis-je substituer à un sentiment qui n'est plus? Qu'opposer à celui qui me subjugue, qui m'entraîne? Satisferai-je Francheville avec des égards, des prévenances, des soins? Rien de tout cela ne dédommage de l'amour, et l'orgueil d'un homme n'est-il pas révolté de la seule idée d'avoir cessé de plaire?

Qu'est-ce donc que le mariage, qui se présente quelquefois d'une manière si séduisante, et dont les suites sont si amères? De qui vient cette institution bizarre, qui contrarie la nature, s'oppose à ses vœux les plus doux, et n'est plus qu'un insupportable fardeau pour deux êtres qui ont cessé de s'aimer et de se convenir? S'il n'est pas d'amour éternel, pourquoi s'engager à une constance illimitée? Pourquoi surtout le mari se prévaut-il de ce contrat, pour exiger de sa femme l'observation rigoureuse de conditions qu'il enfreint, ou qu'il

élude? N'est-ce pas cette inégalité de droit qui commande de l'indulgence en faveur de celles qu'un moment d'oubli rend plus dignes de pitié que de blâme? N'est-ce pas..... Non, non, ces raisonnemens sont la dernière ressource d'un être coupable, qui voudrait s'étourdir sur une première faute, s'appuyer de prétextes spécieux pour en commettre de plus graves, et imposer silence à sa conscience alarmée.

Le mariage est un lien général, qui rapproche et unit les hommes vivant dans l'état de société. Il est la garantie des mœurs publiques, la sûreté des familles et des propriétaires. C'est à lui que toute femme doit un nom, un rang, l'espoir de transmettre à ses enfans les vertus de leur père, avec son héritage; la considération dont il a joui, la propension au bien, dont il leur a donné l'exemple. Respectable sous tous les rapports, et par l'esprit même de son insti-

tution, le mariage offre des inconvéniens, comme tout ce qui sort de la main des hommes; mais, s'il n'existait pas, que deviendrait l'ordre social? L'homme sans parens, sans alliés, privé des lumières et des conseils d'autrui, borné dans ses vues, dépourvu de la force et de l'ensemble qui préparent l'exécution et assurent les succès, étranger aux émotions douces, à l'émulation, à la gloire, à l'esprit public, qui naît toujours de l'intérêt de sa famille, subordonné au bien de tous; isolé, abandonné à ses seules ressources; misérable par son indépendance, l'homme descendrait au rang des animaux, et sa faiblesse le placerait au-dessous de la plupart d'entre eux. Que serait Honorine, si le mariage n'avait consacré sa naissance? Fille obscure d'une mère ignorée, elle traînerait sa triste existence, cachée aux derniers rangs de la dernière des classes. Honorine! Hono-

rine! *respect et reconnaissance* à l'instituteur du mariage. Que ces mots se gravent dans ta mémoire; qu'ils te soient toujours présens dans la saison des orages.

Mais ces orages mêmes permettent-ils de raisonner, de discuter long-temps? Jouets de notre imagination et de notre cœur, nous approuvons, nous blâmons, selon que l'un ou l'autre nous persuade et nous entraîne. Oh! ce mouchoir!....... ce mouchoir!

Il est parti sans me voir, sans m'écrire! ne devait-il rien à l'intérêt que je lui ai marqué? A-t-il dû se soustraire à un devoir de pure bienséance? L'amour rend-il dur, ingrat?..... Oh! non, non. Il sait, comme moi, les combats que me livrent sans cesse l'honneur et le devoir. Non, il n'est pas dur, il n'est pas ingrat, il a pitié de moi; il m'a ménagée : je lui en rends grâces.

Oui, cette lettre eût ajouté à des

maux qui sont déjà au-dessus de mes forces. Que me reste-t-il de ce mouchoir? que me resterait-il de cette lettre? le souvenir d'un sacrifice aussi pénible que le premier. Mon cœur, mon faible cœur se fût révolté en le faisant, mais enfin je l'aurais consommé. Il m'a épargné de nouvelles angoisses : je lui en rends grâces encore.

Nous voilà arrivés à ce château, qu'on disait si bien situé, si riant. Je parcours les jardins, dont on m'a tant vanté la distribution, la piquante variété. Tout cela me paraît triste, désert.

Mais l'amour maternel ne peut-il pas tout animer? ne peut-il pas suffire à mon bonheur? Un étranger l'emportera-t-il sur ma fille?..... un étranger!

Honorine, des livres, peut-être quelque bien à faire, l'absence surtout...... Ah! tâchons de redevenir moi. Il est bien temps que je respire.

J'ai rencontré, dans ces jardins, un

site absolument semblable à celui où, pour la première fois, il tomba à mes genoux. Ce site me rappelle Brécour, les commencemens, les progrès d'une passion funeste, et je ne peux m'en éloigner...... Je triomphe encore de moi.

J'appelle le jardinier. Je fais bouleverser cette terre; je regarde avec une joie barbare les arbustes arrachés, le gazon renversé, la terre jetée çà et là. Quelle victoire je viens de remporter! rien de lui, plus rien de lui. *Respect et reconnaissance à l'instituteur du mariage.*

Ah! si M. de Francheville savait ce qui se passe dans mon cœur, par quels efforts soutenus je cherche à lui imposer silence, peut-être il oublierait des fautes qui ne sont pas toutes de moi; peut-être il reprendrait ces sentimens qui ont assuré si long-temps sa félicité et la mienne. Il louerait au moins mon courage; il applaudirait à l'empire que

je reprends sur moi..... Oserais-je recevoir ses éloges? Est-ce pour lui, ou pour mon repos, que j'ai si fortement combattu? Ah! je n'ai rien à prétendre de lui, rien à lui demander : l'amour ne rétrograde jamais.

CHAPITRE VIII.

Projet louable, sans effet.

Nos jours s'écoulent dans un calme apparent; calme sombre et mélancolique, qui ressemble au silence des tombeaux. Francheville me néglige : dois-je m'en plaindre ou m'en féliciter? Julie me laisse à Honorine et à nos études. Elle m'oblige sans le savoir. N'est-ce pas un bien d'être seul, quand on ne peut épancher son cœur dans celui de personne?

Je suis assez tranquille. De fréquens souvenirs troublent mon repos; l'océan et les combats effraient souvent mon imagination; cependant mon existence est supportable. Je ne suis pas heureuse; je ne le serai jamais; mais je pourrais

être plus misérable, et je suis résignée à subir mon sort, comme un malheureux, condamné à perdre la vie, reçoit une commutation de peine.

Son image vient-elle porter dans mes sens ce trouble, qui n'est pas du plaisir, mais qui n'est pas de la douleur, réunion étrange d'espérance et de désespoir, sentiment mixte, qu'on ne peut définir, et que conçoivent seulement ceux qui l'ont éprouvé? alors une réflexion désolante, mais fondée sur l'expérience que j'ai acquise, me ramène à combattre mon cœur.

Quel homme, me dis-je, a aimé plus que Francheville? Par qui a-t-il été aimé comme par moi? Des circonstances malheureuses ont altéré ce sentiment ; d'autres circonstances imprévues, inévitables, ont concouru avec le temps à l'éteindre tout-à-fait. Les circonstances et le temps altèrent donc tout ! ils éteindront aussi cet amour

violent, irrésistible, par qui seul Sainte-Luce semble exister. L'absence, la guerre, la gloire, l'ambition, hâteront peut-être cette époque. Jeune encore, mais plus âgée que lui, que serais-je, si j'avais comblé ses désirs? La satiété, la soif du changement, des objets brillans de jeunesse, de fraîcheur, de grâce, attireraient ses regards, les fixeraient; et celui-là a cessé d'aimer, qui regarde avec plaisir une autre femme que sa maîtresse. Il est humiliant d'être délaissée de son mari; il est humiliant et cruel de l'être de son amant. L'amant, habitué à lire dans les replis les plus cachés de notre cœur, sent ce que notre position a de pénible; il ne se dissimule pas que lui seul fait couler nos larmes; mais il redoute la plainte, le reproche; il veut s'y soustraire; il s'éloigne, il fuit, et de toutes les illusions dont il a embelli quelques jours de notre existence, il ne nous laisse pas même celle

qui console de la perte des autres, celle qui ne devrait rien coûter à un cœur reconnaissant, l'amitié.

Quoi! Sainte-Luce, un jour, ne serait plus même mon ami! je renonce à l'amour, à l'amant. Mais être oubliée de lui, voilà ce que je ne supporterais point. Qu'il soit heureux par une autre, avec une autre, j'en gémirai, j'en gémirai long-temps; mais qu'il reste mon ami.

Si l'indifférence de M. de Francheville convient assez à ma manière actuelle d'être, elle ne m'en paraît pas moins inconcevable. Dans quelque position que soit une femme, elle tient à sa beauté. Ce genre de vanité est né avec nous; il se développe avec nos charmes; il leur survit très-souvent, parce qu'on vieillit sans s'en apercevoir, et qu'il est un âge où on cesse de se voir ce qu'on est, mais ce qu'on voudrait être, ce qu'on regrette de n'être plus. Si je ne m'abuse pas, je

n'ai rien perdu encore. Mes traits ont acquis de la dignité; ils ont conservé leur finesse, et ce qu'ils avaient de piquant, et j'aurais pu paraître avec éclat dans ces antiques jeux, où l'on dépouillait la beauté du voile de la pudeur...... Je suis sa femme!

Je ne suis pas celle de Sainte-Luce, et je crains de ne pouvoir le fixer..... Je ne le désire pas, vous le savez, mon Dieu!

Mais le repos de M. de Francheville est-il apparent ou réel? Le besoin de l'amour physique s'est-il éteint avec l'amour moral? Je ne saurais le penser : il n'a pas quarante ans. Quelle est donc celle près de qui il retrouve son cœur? Seul ici, avec l'insensible, la froide Julie, chercherait-il à lui communiquer une âme? l'a-t-il déjà animée de la sienne, ou descend-il jusqu'à mes femmes? Je le connais : l'idée de ce dernier genre de faiblesse le révolterait.

Cependant qu'étais-je à Chantilly?....

Ah! la circonstance, une surprise de l'amour ont tout fait. Mes femmes, d'ailleurs, sont si peu intéressantes.

Mais Julie n'est pas belle; elle est à peine jolie. Mais elle est si jeune; elle a presque son innocence; son cœur est neuf, et les hommes se plaisent à réduire ces cœurs-là.

Elle connaît, dans tous ses détails, l'aventure de madame de Soulanges, et elle doit chercher à se garantir de la séduction; elle sait qu'après elle viennent l'inconstance, l'abandon, quelquefois le mépris. Eh! qui de nous ne se croit pas fort au-dessus de ses rivales? qui de nous ne se flatte d'être l'objet d'une heureuse exception?

Mais elle a si peu de sensibilité......... Eh! quel cœur n'animerait-il pas, quand il veut déployer ses moyens de plaire? Jusqu'ici elle a été sage........ est-ce une raison pour l'être toujours?

Se pourrait-il que Francheville ou-

bliât sitôt les malheurs qu'a causé sa liaison avec madame de Soulanges! Julie est ici maîtresse absolue de ses actions, il est vrai; mais elle tient à une famille qui ne nous pardonne pas d'avoir voulu la remplacer dans les soins, l'affection, l'appui qu'elle devait à cette jeune femme. La confiance trompée, les devoirs de l'hospitalité méconnus, serviront de prétexte légitime à un éclat plus terrible, plus dangereux que celui qu'a fait Soulanges. M. de Francheville ne redoute-t-il pas des frères, des cousins conjurés contre lui?..... Eh! que lui importe tout cela? la sagesse est, dit-on, le fruit de l'expérience : oui, pour les vieillards, qui n'en ont pas besoin.

Peut-être aucune de ces idées n'a-t-elle de fondement. Est-ce le dépit, la curiosité qui me les suggère? Je ne sais. Que gagnerais-je d'ailleurs à descendre dans mon cœur? ce n'est pas Francheville que j'y trouverais.

Ah! tout est ligué contre moi, tout, jusqu'à ce misérable journal. Il parle de Sainte-Luce; il en fait l'éloge le plus complet. Encore une victoire plus éclatante que la première. Des grâces nouvelles en sont la récompense. La générosité, la modestie du héros ajoutent à sa gloire............ C'en est trop, c'en est trop. Il faut que tout cela finisse. Il faut prendre des mesures promptes et irrévocables. Je veux m'ôter jusqu'à l'espoir de faillir. Je l'armerai contre moi de toute la rigueur du devoir que je vais lui imposer.

Mes démarches d'ailleurs éclairciront mes doutes sur la nature des relations qui existent entre Julie et M. de Francheville. Je vais le trouver. Je m'enferme avec lui dans son cabinet; je lui parle avec courage et franchise. Je me sens plus forte en raisonnemens, à mesure que je développe mes idées. Je lui représente que l'amitié exclusive que nous

accorde madame Ducayla, ne doit pas suffire à une femme de son âge; que nous ne devons pas consentir à ce qu'elle vive uniquement pour nous; que notre amitié même nous impose la loi de sacrifier quelque chose à sa plus grande félicité; que peut-être elle désire, elle attend notre aveu pour disposer de son cœur. « Sainte-Luce, ajoutai-je, n'est » pas chef d'escadre; mais à vingt et un » ans il est capitaine de vaisseau. La plus » brillante carrière est ouverte devant » lui, et quelle que soit la femme qui » l'épousera, elle ne peut déroger. Il n'a » pas de bien, mais la fortune suit tou- » jours la gloire. Julie d'ailleurs est assez » riche pour ne pas s'arrêter à cette der- » nière considération. Sainte-Luce a tout » ce qu'il faut pour plaire, et ses qua- » lités sont aussi remarquables que ses » agrémens personnels. Il n'est pas pos- » sible que Julie refuse ce parti, si vous » jugez convenable de lui en parler, ou

» si vous m'autorisez à lui en faire la
» proposition. Je me charge d'obtenir
» le consentement de Sainte-Luce. Il ré-
» sistera; mais je ferai de lui un excel-
» lent mari, comme j'en ai fait un héros :
» je lui dirai, *je le veux*.

» Il s'attachera facilement à une femme
» jeune et aimable; il m'oubliera insen-
» siblement. Je me pénétrerai du res-
» pect dû à des nœuds que j'aurai for-
» més; l'absence, le temps, la raison,
» arracheront de mon cœur un senti-
» ment qui me mine et me tue, que vous
» devez m'aider à combattre, à détruire,
» et auquel vous m'abandonnez cruelle-
» ment. Faites pour l'amitié ce que vous
» refusez à l'amour. Je ne vous en ins-
» pire plus, je le sais; mais je suis con-
» vaincue que chaque jour ajoute à mes
» droits à votre estime; vous n'avez pas
» celui de me la refuser, et l'estime est
» un sentiment honorable, auquel il est
» possible de se borner. Ce sentiment

» peut suffire à deux époux qui ont épui-
» sé tous les autres. Sa continuité doit
» finir par ramener des affections qui ne
» sont pas de l'amour, mais qui sont
» plus que de l'amitié. Rapprochons-
» nous, entendons-nous, aidons-nous.
» Renoncez à cette réserve, à cette froi-
» deur que je n'ai pas méritée. Qu'une
» juste confiance leur succède. Approu-
» vez mon projet, contribuez à son exé-
» cution, et soyons aussi heureux que
» nous pouvons l'être ».

Monsieur de Francheville m'écoutait avec une tranquillité qui ne me paraissait pas affectée. Calme et pénétrante, je cherchais sur sa physionomie ce qui se passait dans son cœur, et je n'y voyais rien qui pût justifier mes soupçons. Il me regardait avec bienveillance, il me souriait quelquefois, et je retrouvais cette figure enchanteresse qui a eu tant d'empire sur moi. Oui, je le crois, j'aime à m'en flatter, il me ramènerait à lui,

s'il voulait en prendre la peine; et pourquoi ne la prendrait-il pas, si son cœur est tranquille? « Est-il nécessaire, lui » dis-je, de réfléchir long-temps sur une » proposition aussi simple et aussi rai» sonnable? Répondez-moi, mon ami ». Il se lève, il vient à moi d'un air libre et ouvert; il me parle avec une extrême douceur. Il trouve dans toute ma conduite une sagesse et une prudence dignes des plus grands éloges. Il approuve le projet de marier Sainte-Luce, et il regrette que je ne lui en aie pas parlé plutôt, parce qu'il s'en occupe depuis quelque temps, et que nous aurions agi de concert. « Je n'ai pas pensé, dit-il, que » Sainte-Luce, quelqu'aimable qu'il soit, » fût un parti sortable pour madame » Ducayla. La veuve d'un général, qui » épouse un simple officier, prouve plus » de goût pour le plaisir, que de respect » pour les convenances. J'ai jugé que la » famille Montbrun, opulente, estima-

» ble, mais sans aucune illustration, s'al-
» lierait volontiers à un jeune homme
» qui a déjà fait beaucoup, et qui donne
» pour l'avenir les plus belles espéran-
» ces. L'affaire est assez avancée, et je
» n'attendais qu'une réponse définitive
» pour vous engager à écrire à Sainte-
» Luce. — Avez-vous instruit Rose de
» votre dessein ? — Pas encore. — Il est
» cependant nécessaire de la pressentir.
» — Elle obéira à ses parens. — Il ne
» suffit pas qu'elle obéisse; il faut qu'elle
» soit heureuse....... quelques années au
» moins. — Peut-elle ne pas l'être avec
» Sainte-Luce? Je vous le demande,
» madame, et je m'en rapporte à votre
» jugement ».

Je n'avais rien à répliquer. Je trouvai seulement assez extraordinaire que M. de Francheville, qui connaît ma sincère affection pour Rose, ne m'eût pas prévenue de son projet. Je ne jugeai pas à propos de faire d'observations à cet

égard.

égard. D'ailleurs, d'un côté, ou de l'autre, mon but se trouvait rempli. Sainte-Luce se mariait, m'oubliait dans les bras d'une femme intéressante, et j'ai toujours cru qu'il n'est pas en nous d'aimer long-temps seul. J'entrevoyais enfin le repos après une longue suite d'orages, et je ne prévoyais pas ce qu'il devait me coûter.

Le projet de marier Sainte-Luce à Rose était réellement plus convenable que le mien, et j'en convenais volontiers depuis que j'avais cessé de soupçonner madame Ducayla. Comment aurais-je conservé quelques idées à cet égard? Le ton aisé avec lequel Francheville m'avait parlé des deux jeunes femmes, de la différence de leur position, de la probabilité du succès de ses démarches, les avait entièrement dissipées. Je le connaissais l'homme du monde le moins capable de dissimuler. Au premier mot que je lui ai adressé sur sa liaison avec

madame de Soulanges, n'a-t-il pas tout avoué, tout réparé? Ne se serait-il pas trahi, quand je lui ai parlé de marier Julie, s'il avait quelque chose de particulier avec elle?..... Oui, mais ses sens, si calmes aujourd'hui, si effervescens il n'y a que quelques mois........ peut-être cette effervescence était-elle l'effet de l'amour; peut-être une forte exaltation produit-elle dans les hommes l'abus de de leurs forces et la nécessité du repos réparateur. Et moi, n'étais-je pas ardente, impétueuse comme lui? Que sont devenus ces désirs, sans cesse renaissans, cette soif brûlante de volupté?...... je m'abuse. Si je ne les éprouve plus auprès de M. de Francheville, n'ai-je pas retrouvé l'amour et tous ses feux dans cette chambre, à l'aspect de ce mouchoir ensanglanté... Mon mari est-il véritablement, auprès d'une femme qui l'intéresse, ce qu'il est auprès de moi, et à quelle autre que Julie se serait-il

attaché? il ne sort pas du château, et parmi les femmes que nous y recevons, il n'en est aucune qui puisse lui plaire... Eh! laissons tout cela. N'ai-je pas assez de mon amour, de la douleur que me cause l'éternelle séparation que j'ai moi-même provoquée, sans chercher à me créer encore des peines chimériques? Ici, mon amour-propre seul est affecté. Comment puis-je entendre ses murmures, lorsque mon courage, ma résignation suffisent à peine au coup terrible que je viens de me porter?

C'en est fait, je ne le verrai plus. Je ne fixerai plus ces yeux si doux et si expressifs à-la-fois. Je n'admirerai plus ce teint, dont la plus jolie femme pourrait s'énorgueillir. Je ne recueillerai plus ces mots sans suite, sans liaison, ces soupirs brûlans, qui peuvent seuls exprimer une passion que rien ne peut décrire...... Il se mariera, et j'ai eu la force de le vouloir!

Ah, Rose, Rose! que ne donnerais-je point pour être toi! si du moins j'étais libre!........ Oh! mon Dieu! mon Dieu! éloignez de moi cette fatale pensée. Ne permettez pas que j'oublie à quel prix je peux recouvrer ma liberté. Mon bienfaiteur, mon époux, le père de mon enfant!...... Ah! qu'il vive; qu'il me ferme les yeux; que je sois, jusqu'au dernier moment, digne de ses regrets; qu'il accorde une larme à ma mémoire.

Honorine, Honorine, tu liras ceci; tu frémiras du vœu atroce qui m'est échappé........ Oh! ne hais pas ta mère. Vois avec quelle horreur elle repousse une pensée indigne d'elle et de toi. Profite surtout de son exemple. Préviens, je te le répète, je te le répéterai sans cesse, préviens les passions délirantes. Fuis, fuis devant l'homme que tu fixes avec intérêt, s'il n'est pas ton époux, ou s'il ne doit pas le devenir.

Je vais me mettre dans l'heureuse

impuissance de rétrograder; je vais écrire à Sainte-Luce, le supplier de se sacrifier à ma tranquillité; je lui ferai l'éloge de Rose, de ses charmes, de sa candeur, de sa sagesse. Je lui recommanderai le bonheur de mon amie, le sien surtout...... le sien! ah! puisse-t-il le trouver loin de moi!

Qu'ai-je écrit? quelles expressions me sont échappées! ce n'est pas la raison qui conseille; c'est l'amour brûlant, impétueux, qui ordonne l'indifférence. S'il reçoit cette lettre, il part, il vole; il vient tomber à mes pieds..... peut-être dans mes bras.

Et mes larmes, qui inondent ce papier, qui le rendent illisible.... que de garans de ma faiblesse!... Il n'en connaîtra pas l'excès; il me mépriserait peut-être... Me mépriser! ce mot me rend du courage; je mets ma lettre en morceaux. Je n'écrirai plus à cet homme-là; il est impossible que je lui écrive.

M. de Francheville, qui a conduit cette affaire, le disposera à la terminer. Cette marche d'ailleurs est plus régulière. Il sera moins facile à Sainte-Luce de résister à mon mari qu'à moi : il n'osera lui opposer l'amour que lui inspire sa femme, et cet amour seul peut lui faire refuser une jeune personne intéressante, et une dot considérable.

Une lettre....... elle est de madame Montbrun. Elle m'annonce sans doute son entier acquiescement aux propositions de M. de Francheville...... Je frissonne..... ma main tremble..... lisons.

Ciel ! ô ciel ! elle me fait part du mariage de sa fille avec un riche négociant de Marseille. Pas un mot de Sainte-Luce, ni des prétendues ouvertures de M. de Francheville. Je suis jouée, trompée par lui et par Julie.

Aurais-je pu le penser? Ah ! si la conscience d'un honnête homme lui

reproche une première faute, elle s'apaise bientôt par l'habitude des rechutes, et lorsqu'elle se tait, l'astuce, la dissimulation, la perfidie, ne coûtent plus rien. M. de Francheville ne peut consentir à ce que madame Ducayla se marie, et, pour éloigner mes soupçons, il m'a parlé de Rose, il me l'a proposée; peut-être en ce moment il écrit à sa famille.

Mais Julie! Julie! feindre avec cette facilité, ce naturel! se posséder au point de paraître toujours froide, insouciante! me parler amitié, reconnaissance! me donner, sans rougir, sans se déceler, ces marques d'affection que je croyais si sincères! Le masque qu'elle a pris ne lui pèse point, et elle n'a pas vingt ans? Que ferait de plus une femme passant continuellement d'une intrigue à une autre, et parvenant enfin à ce point de dégradation qui ne permet plus de la sentir?

Insensée que je suis! je gémissais, il y a un instant, sur la barrière insurmontable, éternelle, que j'élevais entre Sainte-Luce et moi; elle tombe, et je me plains! je ne le verrai plus, je l'espère, je le crois; mais mon imagination ardente et trop fidèle ne me le présentera plus dans les bras d'une autre, lui prodiguant..... Cette idée déchirante cesse de me poursuivre. Sais-je, hélas! combien de temps j'aurais pu la supporter?

Oh! non, non, ce sentiment affreux ne pouvait être durable. Il m'eût emportée, ou il se fût éteint avec l'espoir. Le repos était là, entre la tombe et mon cœur : j'étais sûre de le trouver quelque part.

Eh! n'ai-je pas fait, pour me le donner, tout ce qui était en mon pouvoir? Par quelle fatalité mes efforts les plus louables, et les plus pénibles, sont-ils toujours vains? Quelle est la main qui

s'oppose constamment à leur succès? Celle même qui devait les provoquer, les diriger, me soutenir, me protéger contre Sainte-Luce, est contre moi.

Et cette Julie, qui s'est emparée de mes droits, qui en jouit avec sécurité, qui à chaque instant insulte à ma confiance, s'est-elle flattée que le voile dont elle s'enveloppe serait toujours impénétrable pour moi? Ne sait-elle pas que le hasard sert les hommes autant au moins que leur prévoyance? N'a-t-elle pas craint ces circonstances qui éclairent d'autant plus qu'on ne cherchait pas la lumière? Ne redoute-t-elle pas un éclat, auquel mon cœur ne me porte point, mais que je dois à ma délicatesse? Puis-je souffrir, sous mes yeux, dans ma propre maison, un scandale qui peut durer des années encore, qui sans doute est connu de mes gens, qui me rend l'objet de leur pitié, et la risée de ceux qui m'outragent et me

bravent? Non, la modération, l'indulgence ne doivent pas être portées jusqu'à la faiblesse et la pusillanimité. Je vais passer chez Julie. Je lui adresserai de justes reproches. Je lui enjoindrai de porter ailleurs son ingratitude et son inconduite.

Mais quelles seront les suites de cette explication orageuse? Julie se rapprochera de M. de Francheville; ils s'uniront contre moi; ils cesseront de se contraindre; il ne me sera plus permis de rien ignorer; je me serai mise dans la nécessité de sortir de chez moi, ou de tout voir.

Je ne suis pas dans une position à juger de sang-froid, à raisonner mes démarches. Attendons. Je peux gagner beaucoup en différant; la précipitation ne remédie à rien. Je fais appeler Honorine. Je passerai avec elle le reste de la journée; je reposerai près d'elle..... si je peux trouver le sommeil. Les sensa-

tions les plus douloureuses se dissipent à l'aspect de cette aimable enfant. Oui, je reposerai. Demain, plus calme, je retrouverai mon jugement, et je le prendrai pour guide.

CHAPITRE IX.

Elle part.

Je n'ai pas dormi. Sainte-Luce, monsieur de Francheville, Julie, m'ont alternativement tourmentée. L'insomnie a du moins cet avantage, qu'en fatiguant la tête, elle la rend incapable de prendre un parti violent, et il est toujours temps d'en venir là.

Madame Ducayla se fait annoncer chez moi. Si matin! a-t-elle lu hier sur ma physionomie quelque chose de ce qui se passait dans mon ame? Prétend-elle se justifier, ou plutôt se flatte-t-elle de m'abuser encore? Quelle audace! possédons-nous, et écoutons.

Elle est timide, embarrassée; elle n'ose lever les yeux sur moi. Oh! elle a raison. Elle se rend justice.

« Madame, j'ai des aveux pénibles à
» vous faire ». Je le crois. « Vous m'avez
» reçue chez vous comme une fille ché-
» rie; vous m'avez prodigué votre ami-
» tié et vos soins. Vous m'en jugez main-
» tenant indigne : je dois vous éclairer
» pour votre repos et le mien.

» Le crime n'est point dans l'amour,
» mais dans les pensées, dans les désirs
» qu'il provoque, dans les actions qui
» en sont la suite, et à cet égard je n'ai
» rien à me reprocher. — Quoi ! ma-
» dame...... — Écoutez-moi, je vous en
» supplie. Ne m'interrompez plus.

» Les attentions, les prévenances, les
» égards de M. de Francheville, pen-
» dant les premiers mois de mon veu-
» vage, m'ont inspiré pour lui une af-
» fection sincère. Son amabilité, les
» grâces de son extérieur, ont insensi-
» blement changé la nature de ce sen-
» timent; il est devenu plus vif, plus
» tendre, plus profond. Il ne ressem-

» blait en rien à ce que j'avais senti
» pour M. Ducayla, et cette différence
» seule eût fait naître des alarmes dans
» le cœur d'une femme qui aurait eu
» quelqu'expérience. Mais je ne connais-
» sais pas l'amour. Je n'avais lu aucun
» de ces ouvrages qui en peignent les
» délices et les dangers. Je me laissais
» aller à la douceur d'un penchant qui
» répandait sur ma vie un charme inex-
» primable. Je ne demandais rien; je ne
» désirais rien. Ce que j'éprouvais suffi-
» sait à mon bonheur.

» La liaison de M. de Francheville
» avec madame de Soulanges m'a vive-
» ment affectée. Je me suis interrogée,
» je me suis examinée, et je suis restée
» convaincue que la jalousie n'existe pas
» sans amour.

» Alors je me suis reproché un sen-
» timent attentatoire à vos droits; je me
» suis accusée d'ingratitude, et j'ai pris
» la résolution de retourner au sein de

» ma famille, de ma famille qui ne
» m'aime pas, dont je n'avais pas même
» de bons procédés à attendre. Je sentais que j'allais remplir un devoir, et
» cette seule idée a suffi pour me faire
» persévérer dans mon dessein.

» Je ne pouvais l'exécuter seule. C'est
» à vous que je devais me confier; je le
» savais, je l'avoue; mais je redoutais
» votre pénétration, et je voulais emporter votre amitié et votre estime.
» Je me suis adressée à M. de Francheville, dont la légèreté me rassurait;
» j'ai imaginé des motifs. Il les a combattus avec un flegme qui commandait la confiance, et une force de raisonnement qui m'a laissée sans défense. Pas un mot de sa part qui annonçât la plus légère préférence en
» ma faveur. C'était l'amitié désintéressée qui guidait l'inexpérience. Vous
» l'avouerai-je, madame? je me suis intérieurement applaudie d'être vain-

» cue; j'ai cru avoir fait ce que la vertu
» la plus rigide exigeait de moi, et je
» me suis livrée au plaisir indicible de
» vivre encore auprès de M. de Fran-
» cheville.

» C'est au moment de notre arrivée
» en ce château que cette inclination a
» cessé d'être innocente, sans pourtant
» devenir coupable. M. de Francheville
» ne prononçait pas le mot *amour;* mais
» son maintien, son regard, son accent,
» son langage, tout respirait, exprimait
» ce sentiment. Je pénétrais jusqu'au
» fond de son cœur, et je m'abusais jus-
» qu'à croire que je pouvais entendre
» tout ce qui n'était pas un aveu formel.

» Quelquefois, dans le silence de la
» nuit, je réfléchissais à ma position et
» à ma conduite. Je ne pouvais me dis-
» simuler que votre mari perdait envers
» vous ce qu'il m'accordait d'affection.
» Mais j'avais remarqué l'affaiblissement
» sensible de la vôtre. Je vous voyais

» tranquille, uniquement occupée de » votre Honorine; je vous croyais heu» reuse; le calme de mes sens m'inspi» rait sur l'avenir une sécurité entière, » et j'ai tiré de mes observations cette » conséquence, que je pouvais m'aban» donner sans scrupule aux douceurs » d'une inclination qui ne nuisait à per» sonne.

» Ce raisonnement est d'une femme » faible, qui cherche à se faire illusion. » Nulle ne peut prévoir jusqu'où l'en» traîneront l'amour et les circonstan» ces. Un homme d'esprit ne se trompe » pas sur les sentimens qu'il inspire; il » sait qu'il dépend de lui d'y ajouter à » chaque instant par les grâces, l'ama» bilité et tous les genres de séductions; » qu'il est une époque où celle dont il » a subjugué le cœur, ne peut s'offenser » d'un aveu positif, et que tôt ou tard » sa faiblesse doit la lui livrer.

» Telle est la conduite circonspecte et

» raisonnée qu'a tenue M. de Franche-
» ville. Dès qu'il s'est cru sûr de moi,
» il s'est déclaré avec l'impétuosité que
» vous lui connaissez. Soupirs brûlans,
» expressions délirantes, supplications,
» obsessions, il a tout employé contre
» moi. Depuis quelques jours il ne me
» laisse pas un instant à moi-même; et,
» je vous prie instamment de me croire,
» il me semble que je l'aime moins de-
» puis qu'il m'a convaincue du danger
» de l'aimer.

» Hier soir, vous avez oublié sur votre
» bureau une lettre de madame Mont-
» brun. M. de Francheville l'a trouvée,
» et il est venu frapper à ma porte de
» manière à me faire craindre un éclat
» fâcheux, si je refusais de lui ouvrir.
» Je l'ai reçu.

» Voilà, me dit-il d'un ton effrayant,
» une lettre qui prouve à madame de
» Francheville que je lui en ai imposé.
» Elle m'avait proposé de vous marier

» à Sainte-Luce, et je perdrais mille vies,
» si je les avais, avant de vous voir en
» la possession d'un autre. J'ai opposé
» à ce projet des difficultés, des défauts
» de convenances, inutiles à détailler; et,
» pour éloigner entièrement cette idée,
» j'ai déclaré que le mariage de ce jeune
» homme avec mademoiselle Montbrun,
» était avancé au point de ne me plus
» permettre de reculer. J'allais en effet
» faire les démarches nécessaires pour
» hâter cette union. La lettre que voilà
» annonce clairement à une femme pé-
» nétrante que j'ai de puissantes rai-
» sons pour vous conserver près de
» moi, puisque je suis descendu jusqu'au
» mensonge pour y parvenir, et ces rai-
» sons ne sont que trop faciles à devi-
» ner. Mon secret est découvert, ma-
» dame, et il tient au vôtre. Vous m'ai-
» mez comme je vous aime; nos intérêts
» sont communs; unissons nos forces,
» nos moyens, et surtout nos cœurs. Ne

» m'opposez pas de vieux argumens, que
» je ne veux pas entendre, et qui n'ont
» d'autorité que sur les gens sans pas-
» sions. Donnez-vous à moi sans réserve,
» et, fort de mon bonheur, je réprimerai
» les plaintes, les murmures, si madame
» de Francheville s'en permettait. Je lui
» continuerai, au contraire, mes égards
» et mes soins, si elle a le bon esprit de
» ne rien voir, et si elle veut borner ses
» jouissances au souvenir de monsieur
» de Sainte-Luce.

» Que de choses j'avais à répondre!
» J'étais indignée surtout qu'un homme
» osât établir sa maîtresse arbitre du
» sort de sa femme; et à quel prix, bon
» dieu! M. de Francheville mettait-il
» votre tranquillité! Je suis restée muette
» d'étonnement et de frayeur. Il a pris
» mon silence pour un acquiescement à
» ses vues; il s'est élancé..... J'ai rassem-
» blé toutes mes forces; je l'ai repoussé;
» je me suis jetée sur le cordon de ma

» sonnette. Il est sorti en proférant quel-
» ques mots que je n'ai pu distinguer,
» mais qui m'ont paru exprimer la me-
» nace.

» Voilà, madame, ce que j'aurais con-
» tinué de vous cacher, si M. de Franche-
» ville avait conservé la modération qui
» a si long-temps entretenu ma sécurité;
» ce que j'ai cru devoir vous apprendre,
» parce que cette lettre changera, je le
» crains, votre situation respective à tous
» deux; parce qu'il est indispensable que
» vous préveniez des procédés désobli-
» geans, qu'au moins vous en connais-
» siez la cause, et que vous usiez du droit
» de les repousser.

» Je suis, moi, irrévocablement déci-
» dée à cesser d'être l'objet de vos crain-
» tes, et celui des espérances de M. de
» Francheville. Je sortirai de cette mai-
» son, dont me bannit la violence d'une
» passion qu'il ne sait plus maîtriser.
» Je n'ai pas déterminé encore le lieu

» de ma retraite, et, quel qu'il soit, j'y » serai poursuivie par des chagrins iné- » vitables. Je m'en consolerai, en pen- » sant que mon éloignement seul pouvait » opérer une sorte de rapprochement » entre vous et M. de Francheville. Je » n'ai jamais fait de sacrifices; mais je » conçois qu'il en est qui ne sont pas » sans quelque douceur, quand on les » offre au devoir et à l'amitié.

» Je ne crois pas que M. de Franche- » ville consente à mon départ, et je ne » dirai rien, je ne ferai rien qui lui per- » mette de pénétrer mon dessein. Il part » demain pour Châlons, où il va renou- » veler ses baux. Je profiterai de cette » circonstance favorable pour lui échap- » per. Vous voudrez bien m'aider dans » mes dispositions; vous me donnerez » des conseils pour l'avenir; vous sou- » tiendrez mon courage, au moment où » je m'éloignerai de ce qui me sera long- » temps cher, et vous me rendrez la jus-

» tice de penser qu'une femme qui a été
» faible, ne part pas, et que celle qui
» aime et qui fuit, est incapable de le de-
» venir ».

Je trouve dans la conduite de madame Ducayla une franchise, une noblesse, qui dissipent les préventions défavorables que j'avais conçues. Je lui rends à l'instant mon estime et mon amitié. Je l'embrasse avec tendresse, et je l'engage pour elle, plus encore que pour moi, à tenir fortement à son projet. Je n'ai plus rien à attendre de M. de Francheville; elle a tout à espérer de sa jeunesse, de sa fortune, du rang que lui a donné son mari, et surtout de ses grâces, que je ne lui conteste plus, depuis que je connais son innocence.

Sa situation et la mienne ont des rapports si directs, qu'il nous est impossible de n'en pas faire le rapprochement. Aimantes toutes deux, et toutes deux condamnées à combattre, à ré-

primer notre cœur, nous nous attendrissons jusqu'aux larmes, et bientôt nous nous livrons au triste plaisir d'en verser avec abondance. Cette femme, que je croyais froide, et à peu près insensible, peint l'amour et ses douleurs, non tels que je les éprouve, mais avec un ton si insinuant, un charme si vrai et si doux, que je passerais des heures à l'entendre, si la nécessité de cacher notre intelligence ne nous forçait à nous séparer.

Il a été convenu, avant de nous quitter, que nous garderons un secret absolu sur ce qui vient de se passer, et que Julie se retirera chez madame Montbrun. Elle habite toujours la ville où mon mari a été frappé de la disgrâce la plus éclatante : il n'est pas probable qu'il ose jamais s'y présenter.

J'ai exigé de madame Ducayla qu'elle lui écrive avant son départ; que sa lettre soit conçue de manière à éloigner le soupçon;

soupçon que j'ai connu son projet, et que je l'ai favorisé. Les hommes effervescens sont toujours dans les extrêmes. M. de Francheville ne s'en tiendrait pas à l'indifférence, et je ne veux pas qu'il me haïsse.

Nous touchons au moment de la crise; voici l'heure de déjeuner. Des gens indifférens s'amuseraient de voir deux époux se craignant, s'observant, attendant les coups, cherchant à les prévenir. Il est trop vrai que le désespoir de l'un est la jouissance de l'autre : le misérable qui va expier un crime, n'est-il pas entouré, suivi d'une foule avide de cet affreux spectacle ? et on dit que l'homme est né bon !

Je me présente, préparée à tout, décidée à laisser tomber ces traits piquans, qui échappent toujours à l'homme qui a de l'humeur, et qu'une femme ne relève jamais sans amener une explication plus ou moins orageuse.

Julie ne lève pas les yeux. Ne rien voir, avoir l'air de ne rien entendre, ne la rendent pas impénétrable; mais l'homme passionné ne calcule pas.

La physionomie de M. de Francheville est sombre, menaçante, et cependant un certain embarras se peint dans tous ses mouvemens. Il est facile de démêler, de suivre ses sensations, à mesure qu'elles se succèdent : il peut être dangereux de l'y abandonner. Fortement agité, il va parler au hasard. Si son premier mot est offensant, et que je ne sois pas maîtresse de moi...... je vais le calmer, le mettre à son aise. Cela paraît difficile : une femme adroite, et qui a pu réfléchir un quart-d'heure, joue avec la tête la plus énergique, lors même qu'elle ne peut plus rien sur le cœur.

Je parle de choses indifférentes; je prends un ton aisé et ouvert; je retrouve une teinte de gaîté. Il écoute, il

répond. Il paraît me savoir gré de ne point paraître instruite; il recueille les expressions affectueuses que j'adresse à sa Julie; il me croit soumise et résignée. Il me marque des égards; il a pour moi des attentions. Sa figure se développe, s'anime; il est heureux, il est tranquille. Laissez faire votre mari; ne le contrariez jamais, et il sera charmant.

Qu'il est loin de nous ce moment où nous nous promîmes de si bonne foi de n'avoir pas une pensée que nous ne nous la communiquions! Que de jeunes époux se sont fait cette promesse! En connaissez-vous qui l'aient tenue?

Nous nous séparons, selon notre usage, après le déjeuner. Je m'enferme avec Honorine; il va suivre Julie.

Elle sort, elle gagne le jardin. Elle a trouvé probablement son ton trop animé. Sans doute il marche sur ses pas..... Le voici. Comme il se possède! il l'aborde avec une réserve, un calme

apparent, qui tromperaient tous les hommes. Il n'y a qu'une femme qui puisse deviner son cœur.

Elle ne quitte pas la grande allée, et il ne paraît pas mécontent; il ne lui échappe aucune marque d'impatience. Il cause avec elle comme avec son jardinier. Il lui montre une rose....... Ah! j'entends. On peut dire sans s'échauffer: C'est l'image de votre fraîcheur. Il lui fait remarquer une touffe de soucis...... j'y suis encore: cette fleur est l'emblême de ce qu'il souffre. Pas mal, pas mal pour un homme.

Julie s'arrête devant un oranger. Il n'a pas encore de fleurs; mais il est toujours vert: c'est la couleur de l'espérance. La fleur qui va naître sera celle du plaisir. Elle l'amuse, elle caresse son imagination; elle le fera partir content d'elle et de lui. Le plus adroit n'est qu'un écolier auprès de la plus ingénue.

J'avoue que j'ai la faiblesse de m'amuser beaucoup de ce petit combat, où la faiblesse se joue de la force, et qui doit finir par l'humiliation de cet homme, qui croit que rien ne peut lui résister. Ce qui me paraît plaisant aujourd'hui, m'eût arraché, il y a deux ans, des larmes amères. Que n'a-t-il pas fait pour en tarir la source, pour éteindre dans mon cœur jusqu'à la dernière étincelle d'un sentiment qui eût duré autant que ma vie, s'il eût daigné le vouloir? Est-ce sa faute, à lui seul, ou chercherais-je à colorer mon changement à mes propres yeux? Je ne sais; mais il est constant qu'il ne m'aime plus, qu'il aime une autre femme, et l'indifférence absolue que j'éprouve, est l'état le plus heureux que je puisse désirer.

Indifférence absolue!....... oui, pour lui, mais ce jeune héros?.... hélas! des terres, des mers nous séparent. Qu'im-

porte pour moi et pour le monde, que je l'aime ou que je ne l'aime pas? Deux palmiers, plantés à une trop grande distance l'un de l'autre, se courbent l'un vers l'autre; ils ne peuvent se rapprocher.

L'amour est-il, par son essence, un sentiment immuable, qui ne fait que changer d'objet, ou périt-il réellement pour renaître? Dans l'un ou l'autre cas, le mariage est-il selon la nature?....... J'ai déjà traité cette question; je l'ai résolue d'après les devoirs sociaux; je ne reviendrai pas sur mon jugement. Éloignons ces idées. Allons chercher Julie.

C'est M. de Francheville que je rencontre. Il m'aborde de l'air le plus aimable. Il m'annonce qu'il part le lendemain; il me demande mes ordres pour Châlons. Oh! il est content, très-content de Julie, puisqu'il m'accable de prévenances; il le lui a promis, et

il est bien aise de lui donner une certaine opinion de sa délicatesse et de sa probité. Sa probité ! il sait qu'il faut obtenir la confiance de sa maîtresse, lui persuader que l'homme qui remplit des devoirs pénibles envers sa femme, est incapable de manquer à ceux que lui impose l'amour.

Oh ! quel coup de maître! Je le prie de me permettre de l'accompagner avec ma fille, que je veux faire habiller. Il refusera. Il prévoit que cet arrangement le retiendrait plusieurs jours à la ville, et il brûle de revenir. Quel prétexte prendra-t-il pour me refuser une chose aussi simple?....... Ah! c'est bien, c'est cela. Madame Ducayla s'ennuie seule ici, et il convient que je reste avec elle. Je partirai pour Châlons, lorsqu'il sera de retour. J'entends. Il compte jouir avec elle des douceurs d'un long tête à tête : cela ne sera pas.

Mon objet est rempli. Il tirera de

ma proposition cette conséquence, après l'événement, que je n'aurais pas désiré partir avec lui, si j'avais préparé la fuite de Julie, et que je dusse y aider.

Le dîner est le plus agréable que j'aie fait depuis long-temps, et la raison en est simple : chacun de nous croit toucher au but qu'il se propose d'atteindre. M. de Francheville est certain de cueillir le myrte pendant mon séjour à Châlons; Julie va se soustraire à des poursuites dangereuses et alarmantes; je sauve une femme estimable, je conserve l'honneur de ma maison, et peut-être la vie de mon mari, que les parens de la jeune veuve...... Toujours de tristes images ! Pourquoi rembrunir l'idée flatteuse du peu de bien qu'on a fait? Le résultat de mes soins assure le repos de tous, et je veux en jouir.

Julie n'a trouvé dans toute la journée que le temps de m'adresser quelques mots. Rose, soucis, oranger, ont été

en effet des symboles parlans; j'ai entendu leur langage de ma croisée. La jeune femme a permis d'espérer, et une femme sage, qui se laisse entraîner jusque là, ne veut que retarder sa défaite, et peut-être la faire valoir. Voilà ce qu'a senti M. de Francheville. Il partira ivre de joie, dit-il; il reviendra sur les ailes de l'amour.

Il est à peine jour, et j'entends les gens de la maison aller et venir, tout précipiter pour lui faire gagner une heure. Je l'ai éprouvé : le cœur compte les minutes, les secondes. Qu'elles sont longues, quand on attend le bonheur! elles sont éternelles quand on l'a perdu.

La voiture roule, s'éloigne. Julie entre chez moi. Il a voulu prendre congé d'elle. C'est le dernier adieu, l'adieu éternel.

Je me lève. Je passe chez elle; je lui indique l'endroit où Philippe a retiré ses malles vides, les armoires où j'ai fait

serrer un assez grand nombre de choses qui ne sont pas à son usage journalier. Je l'engage à tout emporter, jusqu'à la moindre bagatelle; je me rappelle l'effet de ce mouchoir...... Oh! je désire bien sincèrement que la raison reprenne sur lui tous ses droits, et qu'il oublie promptement une femme qui ne doit pas, qui ne veut pas être à lui.

Qu'il oublie!..... Eh! puis-je oublier, moi... Oui, je le plains; je le plains de tout mon cœur; et comment m'en défendre pendant le courant d'une journée, où je ne dis pas un mot, où je ne fais pas un mouvement qui ne tende à l'affliger? Il ne me plaint pas, lui..... Qu'importe? sa pitié me rendrait-elle plus heureuse?

J'ai développé à Julie les moyens qui m'ont paru les plus certains pour assurer sa fuite. Sa femme de chambre, dont elle est sûre, descendra les malles chez elle, pendant que nous déjeunerons. A l'issue du déjeuner, elles emballeront

tout. J'occuperai les domestiques de différens côtés, pour qu'ils n'entendent rien de l'espèce de désordre que causent toujours ces dispositions précipitées. Je n'entrerai pas chez Julie, je me montrerai partout, et à tout mon monde; je travaillerai avec Honorine dans le jardin. Travailler!..... j'en aurai l'air.

A la chute du jour, la femme de chambre ira à la Ferté, qui n'est qu'à une petite lieue du château. Elle en ramènera une voiture et quatre bons chevaux, qui arriveront à minuit, et au petit pas, sous les murs du parc. Thérèse introduira les postillons; ils enlèveront les malles sans bruit; ils les chargeront devant et derrière la voiture. Ils guideront Julie dans l'obscurité; elle partira ventre à terre. Elle sera à Paris à la pointe du jour. Elle y achètera une chaise de poste, dans laquelle, sans s'arrêter un moment, elle continuera sa route sur Marseille.

Afin de paraître étrangère à tous ces mouvemens, je feindrai que le grand air, le soleil, auxquels j'aurai été exposée toute la journée, m'ont donné une migraine. Je me retirerai chez moi; je me coucherai, et, sous différens prétextes, je retiendrai mes femmes, dont le témoignage pourra m'être utile plus tard.

Julie vient me voir de temps en temps dans l'allée où je me suis établie. Je fais travailler mes femmes près de moi; je parais les diriger; je ne vois rien de ce qu'elles font. Je ne vois que cette pauvre Julie, toujours plus triste, à mesure que ses dispositions avancent.

Nous dînons, elle, Honorine et moi. Nous ne pouvons nous dire un mot : mes domestiques sont là. Souvent des larmes viennent mouiller sa paupière. Dix fois j'ai senti les miennes prêtes à s'échapper. Nous nous regardons alors : c'est parler.

Dans la situation d'esprit où nous sommes, la table est sans attraits. Nous abrégeons le repas; nous nous levons. Je passe mon bras sous celui de Julie; elle se laisse conduire au jardin. J'engage de petits jeux, et pendant que ma fille et mes femmes s'y livrent tout entières, j'entraîne Julie dans le fond des bosquets. Je combats sa douleur par les réflexions que me dictent mon jugement et mon amitié. Je parle raison, moi qui, par intervalles, suis totalement privée de la mienne! l'infortunée! « Que je » souffre, me dit-elle enfin! — Ma chère » amie, il faut qu'une femme passe sa » jeunesse dans les sacrifices, ou sa » vieillesse dans les regrets ».

J'abrége une scène qui ne peut que l'attendrir de plus en plus, et elle a besoin de toute son énergie. Je l'embrasse avec tendresse; je m'échappe de ses bras, et je la laisse éplorée. Je rejoins les joueuses, et je la vois de loin, re-

gagnant le château, la tête baissée, les bras tombans. Sa démarche est incertaine; ses genoux semblent ployer sous elle. Tout-à-coup elle s'arrête; sa tête se relève, ses yeux se portent sur les croisées de l'appartement de M. de Francheville; elle les y fixe pendant quelques secondes, et, s'arrachant de là avec effort, elle rentre, et elle cherche encore de dessous le péristyle ces croisées qu'elle ne verra plus. Elle leur dit de la main un éternel adieu.

Je tremble que mes femmes démêlent dans mes traits un trouble qui va toujours croissant. Je m'efforce de jouer.... je ne le peux. Je n'ai qu'une ressource : c'est de commencer à l'instant le rôle auquel je me suis préparée pour le soir. Je me plains d'un violent mal de tête. Honorine accourt à moi; elle s'inquiète, elle me caresse. Chère enfant! je te trouve toujours à propos.

A peine suis-je rentrée chez moi, que

je vois Philippe monter à cheval. Où va-t-il sans mes ordres, sans s'informer si je n'ai pas besoin de ses services? Aurait-il entrevu quelque chose? Thérèse connaîtrait-elle le secret de sa maîtresse? L'aurait-elle trahie? Philippe veut-il se faire, auprès de son maître, un mérite de sa découverte? Va-t-il prendre des chevaux à la poste, courir sur les traces de M. de Francheville, le ramener...... Mes forces m'abandonnent. Je ne sais à quelle idée m'arrêter.

Cette incertitude est insoutenable. Je hasarde tout pour y échapper. Je passe chez Julie.

Que vois-je? Qu'allons-nous devenir? Thérèse, au lieu de finir d'arranger les malles pendant que nous étions au jardin, a défait celles qui étaient prêtes et fermées. Elle aime Philippe, elle en est aimée; elle n'a pu se résoudre à s'en séparer. Témoin des empressemens non équivoques de M. de Francheville, elle

n'a trouvé qu'un moyen de conserver son amant : c'est de lui découvrir les sentimens de son maître et la résolution de Julie. Voilà les aveux que madame Ducayla et moi venons de lui arracher par les menaces et les promesses.

Les malheureux! que n'ont-ils parlé plutôt! Philippe eût suivi cette fille; on les eût chargés d'or.

« Ma chère Julie, il n'y a plus rien à » ménager, et il n'y a pas de temps à » perdre. Il faut partir à l'instant même. » J'attendrai l'orage. C'est sur moi qu'il » éclatera; j'aurai la force de le sup» porter ».

Je fais venir mes gens. J'ordonne qu'on prépare la diligence, qu'on remplisse les malles, qu'on les place; je suis ces différentes opérations; je double l'activité de chacun. Une heure n'est pas écoulée, et mes ordres sont exécutés. La voiture est à la porte. Julie se jette dans mes bras; je l'y presse; elle ne peut

s'en détacher. Je la conduis, je la soutiens, je la porte ; elle est dans la voiture. Thérèse y monte en pleurant. Larmes tardives, qui ne peuvent rien réparer !

Elle est partie. Je rentre chez moi. Je m'y enferme, effrayée de ma position. Je voudrais élever un mur entre M. de Francheville et moi.

FIN DU SECOND VOLUME.

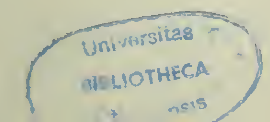
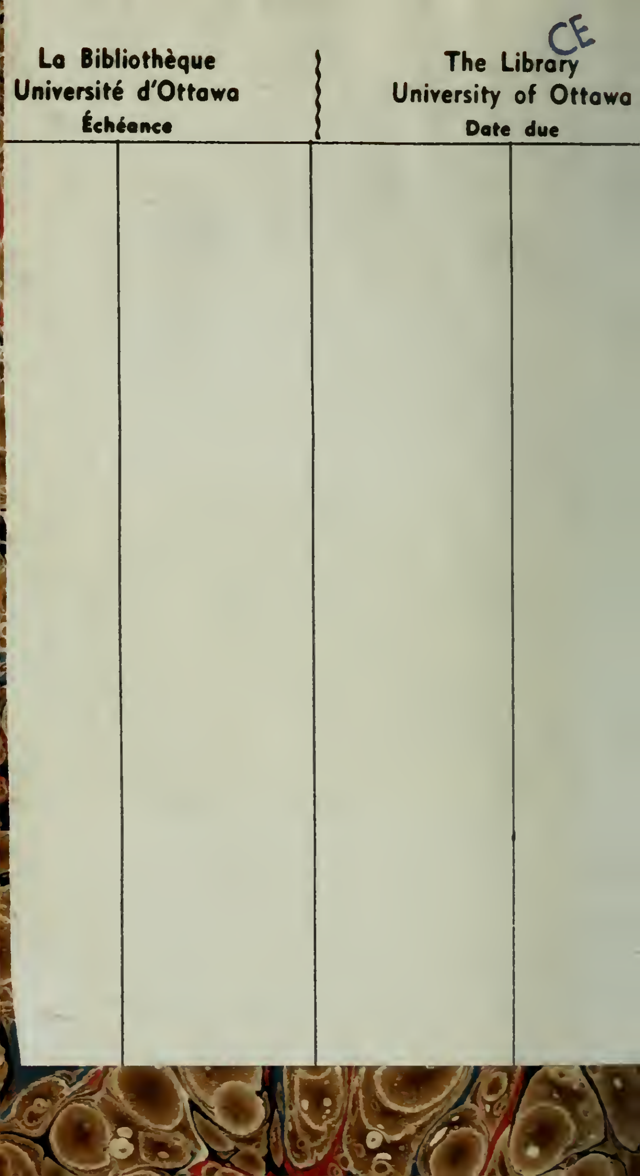
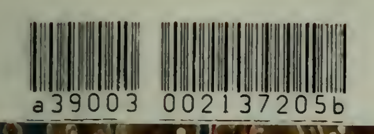


TABLE
DES CHAPITRES
DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.




a39003 002137205b

